MADAME DE SÉVIGNÉ

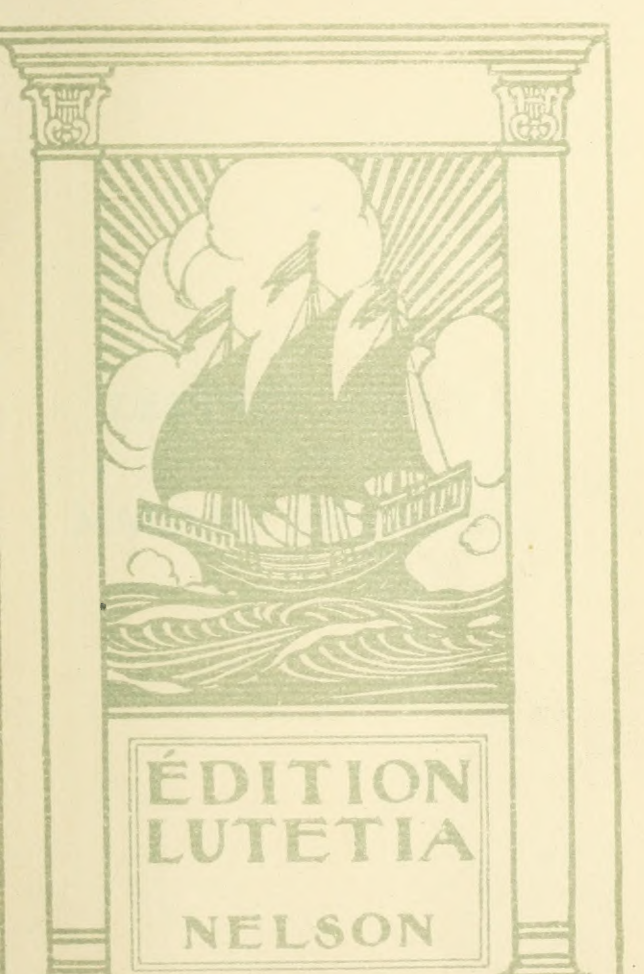
LETTRES



ÉDITION
LUTETIA

ÉDITION LUTETIA

NELSON


ÉDITION
LUTETIA
NELSON

LETTRES CHOISIES
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ



Cliché Braun.

Madame de Sévigné.

LETTRES
CHOISIES

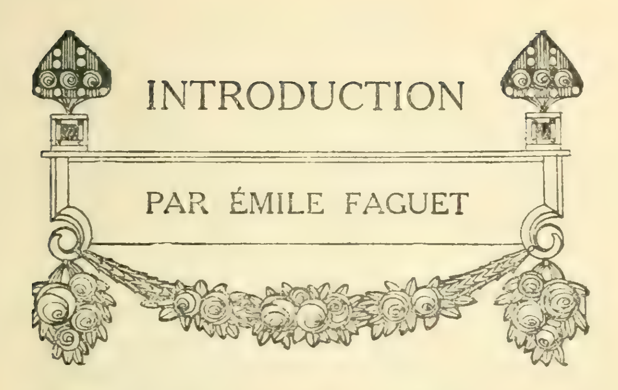
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ

INTRODUCTION PAR
ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York


LIBRARY
SEP 13 1965
UNIVERSITY OF TORONTO



MARIE DE RABUTIN-CHANTAL naquit en 1626. Elle était fille du baron de Chantal. Elle était petite-fille de sainte Chantal, l'amie et disciple de saint François de Sales. Elle fut élevée — son père étant mort de bonne heure — par son oncle, l'abbé de Coulanges. Elle eut pour maîtres, parmi plusieurs autres, les très illustres Chapelain et Ménage, qui lui apprirent le latin, l'italien, l'espagnol, et à bien écrire en français.

A dix-huit ans elle épousa le marquis de Sévigné, violent et infidèle, qui fut tué dans un duel en 1651. Elle avait une fille et un fils. Elle ne songea point à se remarier. Elle se consacra à l'éducation de ses enfants, qu'elle aimait extrêmement, sa fille en particulier jusqu'à l'idolâtrie. Elle conserva, pour ainsi parler, à son service le bon abbé de Coulanges, son oncle, qui fut, et admirablement, son ministre des finances.

Elle eut des amis excellents, ses cousins les Coulanges; le surintendant Fouquet; son cousin Bussy-Rabutin, qui, après avoir dit beaucoup de mal d'elle dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, fut vivement tancé par elle, puis pardonné et aimé plus qu'il ne méritait; le duc et la duchesse de Chaulnes, gouverneurs de Bretagne; M. le duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes;* Mme de La Fayette; le Cardinal de Retz; bien d'autres au second rang, — tous la trouvant charmante. Elle vécut le plus souvent à Paris, souvent à Livry, à trois lieues de Paris, dans une propriété de son oncle, souvent en Bretagne, aux Rochers (près de Vitré), qui étaient une des propriétés qu'elle tenait de son mari, quelquefois à Bourbilly, en Bourgogne, où elle avait également une terre.

Elle avait marié sa fille à M. le comte de Grignan, qui fut nommé gouverneur de Provence et qui le resta toute sa vie. Elle passa les dernières années de sa vie en Provence, à Grignan, auprès de sa fille et de ses petits-enfants. Son fils s'était marié en Bretagne et n'avait pas eu de postérité. Elle mourut en 1696, à Grignan, à l'âge de soixante-dix ans.

Ce qu'elle a laissé à la postérité se compose de lettres écrites par elle à sa fille, surtout, et à ses amis. Ses lettres forment, sans qu'elle y ait songé, un tableau presque complet de la société du temps. Elles vont, j'entends celles qui ont été conservées,

de 1664 (procès de Fouquet, âge de Mme de Sévigné : trente-huit ans) à 1696. Toutes ses lettres de jeunesse ont été perdues et un grand nombre, comme on peut croire, de celles qui ressortissent à sa maturité. Jusqu'à ces derniers temps, on en a découvert qui avaient échappé aux précédentes recherches.

Dans ses lettres, qui sont très évidemment la vérité et la sincérité mêmes, Mme de Sévigné se montre avant tout une mère infiniment tendre, importune même, à force de tendresse, pour une fille qui était certainement un peu sèche et tout au moins peu expansive. Il est évident que la pensée de sa fille l'occupe et l'obsède sans cesse, et « plus l'amour est grand, plus il est délicat » (susceptible), a dit Corneille ; mais aussi, plus il est délicat plus il risque d'être fatigant pour la personne qui aime moins qu'elle n'est aimée. C'est dans ces conditions que se trouvent toujours (surtout pendant une vingtaine d'années) Mme de Sévigné et Mme de Grignan. Il faut bien avouer qu'il y a quelque monotonie d'adoration dans ces lettres de Mme de Sévigné à Mme de Grignan, qui du reste ont cette excuse à cet égard, que ce n'est pas pour nous qu'elles ont été écrites. Mais, tant pour récréer sa fille que pour se divertir elle-même, Mme de Sévigné raconte à sa chère correspondante tout ce qu'elle apprend, tout ce qu'on lui dit, tout ce dont on parle, et elle est ainsi une sorte de mémorialiste, ou de journaliste, ou de chroniqueuse, et elle est incomparable dans ce rôle,

parce qu'elle a beaucoup de bon sens, beaucoup de raison, beaucoup d'esprit, la meilleure langue et le plus joli style du monde, et qu'elle ne cherche rien de tout cela.

Les « chroniques » et les « nouvelles à la main » de Mme de Sévigné sont exquises. Elles sont variées de ton, comme les sujets mêmes, et elles sont d'une admirable éloquence naturelle quand il s'agit du procès de Fouquet, de la mort de Turenne ou de la mort de M. de Louvois, et elles sont piquantes, alertes, gaies, ironiques et *vivantes*, vivantes toujours, incroyablement, quand il s'agit des menus faits de la vie de tous les jours. Les anecdotes curieuses, divertissantes, fécondes aussi en réflexions philosophiques et morales qu'elle ne fuit point, abondent et frétillent dans ses lettres. Cette correspondance est un journal du temps comme il y en a peu et comme ce temps méritait d'en avoir un.

Mme de Sévigné, à cause de sa forte instruction et parce que, jusqu'à la fin, elle continue passionnément de s'instruire, et parce que, quand elle écrivait à sa fille, elle s'adressait à une personne très instruite elle-même, ne répugne point du tout aux sujets graves. Elle aime à raisonner sur la religion et sur la philosophie. Elle est un peu janséniste, de la façon du reste la plus indépendante et la plus libre, et elle s'entend assez à la philosophie pour s'y plaire comme aux échecs, et pour, comme elle dit, n'y pas jouer mais

aimer à y voir jouer les autres. Elle comprenait très bien la marche des pièces.

Sa philosophie était éminemment « providentielle », et elle voyait en tout une intervention continuelle et très intimidante d'une puissance qui a sur chacun des hommes des desseins éternels. Elle a, quand elle s'engage dans cette considération, des paroles très graves qui donnent l'idée d'une sorte de stoïcisme chrétien fort imposant.

Chose assez inattendue, sinon singulière, cette Parisienne fieffée ne se plaisait nulle part, en somme, plus qu'à la campagne. Elle fuyait à Livry tant qu'elle pouvait et s'y trouvait admirablement. La longueur du voyage pour aller en Bretagne ne lui déplaisait aucunement, parce qu'elle y allait d'ordinaire par sa chère Loire et qu'elle ne se lassait pas d'en admirer les paysages. L'hiver même, aux Rochers, ne l'ennuyait pas le moins du monde, et elle se moquait de ses amis de Paris qui la plaignaient d'y demeurer pendant les mois sombres. Elle a laissé, aux hasards de ses lettres, des paysages de printemps, d'été, d'automne et d'hiver, toujours courts, toujours sobres, à la manière de La Fontaine, qui sont exquis. On ne saurait trop dire, en rappelant La Fontaine, Mme de Sévigné, Fénelon, et jusqu'à d'Assouci, sans compter Boileau, que le sentiment de la nature a été aussi fort dans la seconde moitié du XVIIe siècle qu'il l'était dans la première, ce qui n'est pas dire peu, et qu'il ne

s'est éclipsé que depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à Jean-Jacques Rousseau.

Les idées littéraires de Mme de Sévigné sont intéressantes. Elle avait le goût bon, très exercé, et souvent très délicat. Comme, a bien peu près, tout le monde, elle avait une préférence pour les auteurs qui étaient en vogue quand elle avait vingt ans. Corneille était son Dieu du Parnasse ; elle l'a loué cent fois avec des redoublements d'enthousiasme, et elle s'accorde avec Bussy-Rabutin pour défendre Benserade, à mon avis, avec raison, contre les attaques de Furetière. Mais il faut remarquer qu'elle est aussi enthousiaste de La Fontaine que de Corneille, et qu'elle avait trente-cinq ans lorsque La Fontaine a commencé de se faire connaître, et que, sans jamais faire la moindre louange de Molière, elle lui fait du moins cet honneur de le citer continuellement.

Elle attendit *Esther* pour admirer Racine, ce qui est tout naturel de la part d'une admiratrice de Corneille, la postérité étant, à peu près, seule capable d'être touchée de génies si essentiellement différents ; et, ajoutons le, à quoi l'on ne songe jamais, ce me semble, Racine avant *Esther* étant presque exclusivement le peintre des passions amoureuses, ce qui n'est point du tout pour trouver le chemin du cœur de Mme de Sévigné. Racine n'aurait pu conquérir Mme de Sévigné que par *Andromaque* et à la condition qu'Astyanax fût une fille.

Mais encore les grandes admirations de Mme de Sévigné sont ses chers jansénistes, Arnauld, Pascal, et surtout Nicole : Arnauld et Pascal par convention, et l'on voit qu'elle les a peu lus, puisqu'elle ne les cite jamais ; Nicole par dilection et prédilection particulière. Et il faut bien comprendre qu'elle a raison, à se placer, je ne dirai pas à son point de vue, mais comme dans son tempérament et son caractère. Elle est avant tout un moraliste très fin et pénétrant. Ni les subtilités d'Arnauld ni les profondeurs de Pascal ne peuvent être absolument de son goût, et la clairvoyance tranquille de Nicole, qui « descend dans le cœur humain avec une lanterne », et son style, qui n'offre pas de difficultés et qui du reste est excellent, étaient tout à fait du gibier de Mme de Sévigné.

De même on peut s'étonner qu'elle préfère évidemment Bourdaloue à Bossuet comme prédicateur ; mais notez que tout son siècle a été très évidemment du même avis, et que Voltaire le constate ; et notez encore, comme tout à l'heure, que Bourdaloue est essentiellement moraliste, qu'il fait des portraits, qu'il les fait très bons ; qu'il est un peintre de la société de son temps, qu'il est un Saint-Simon qui monte en chaire ; et qu'à tous ces titres, encore que jésuite, il n'est point étonnant le moins du monde qu'il ait infiniment plu à la chroniqueuse mondaine du XVIIe siècle.

Il existe, ce qu'on voudrait qui fût plus fréquent,

un portrait d'une femme de génie par une femme de génie, celui de Mme de Sévigné par Mme de La Fayette. Je le reproduis tout entier ici, avec quelques réflexions ou éclaircissements :

« Tous ceux qui se mêlent de peindre les belles se tuent de les embellir pour leur plaire, et n'oseraient leur dire un seul mot de leurs défauts. Pour moi, madame, grâce au privilège d'inconnu dont je jouis auprès de vous, je m'en vais vous peindre tout hardiment, et vous dire vos vérités bien à mon aise sans craindre de m'attirer votre colère. Je suis au désespoir de n'en avoir que d'agréables à vous conter ; car ce me serait un grand plaisir si, après vous avoir reproché mille défauts, je me voyais cet hiver aussi bien reçu de vous que mille gens qui n'ont fait toute leur vie que vous importuner de louanges. Je ne veux pas vous en accabler ni m'amuser à vous dire que votre taille est admirable, que votre teint a une beauté et une fleur qui assurent que vous n'avez que vingt ans, que votre bouche, vos dents et vos cheveux sont incomparables. Je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous les dit assez ; mais comme vous ne vous amusez pas[1] à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable quand vous parlez, et c'est ce que je veux vous apprendre.

« Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort

[1] Vous ne perdez pas de temps à...

votre personne, qu'il n'y en a point sur terre d'aussi charmante lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous, et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux que, quoiqu'il semble que l'esprit ne doit toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits[1] et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée. Vous pourrez juger que, si je vous suis inconnu, vous ne m'êtes pas inconnue[2], et qu'il faut que j'aie eu plusieurs fois l'honneur de vous voir et de vous entendre, pour avoir démêlé ce qui fait en vous cet agrément dont tout le monde est surpris. Mais je veux encore vous faire voir, madame, que je ne connais pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je fais les agréables[3] dont on est touché. *Votre âme est grande*, noble, propre à dispenser des trésors et incapable de s'abaisser au soin d'en amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à

[1] Elle avait le nez long et peut-être un peu pointu dans une figure toute ronde, mais sa bouche petite et bien dessinée et ses grands yeux étaient admirables.

[2] Remarquez que, d'accord avec le précepte de Pascal, les mots répétés (plus haut : *parler*, *parlez*) n'incommodent point du tout Mme de La Fayette.

[3] Que je connais...

l'ambition[1], et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs. Vous paraissez être née pour eux et il semble qu'ils soient faits pour vous. Votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent. Enfin, *la joie est le véritable état de votre âme*, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. Vous êtes naturellement tendre et passionnée ; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse vous a été inutile et vous l'avez renfermée dans le vôtre en le donnant à Mme de La Fayette. Ah, madame, s'il y avait au monde quelqu'un d'assez heureux pour que vous ne l'eussiez pas trouvé indigne du trésor dont elle jouit, et qu'il n'eût pas mis tout en usage pour le posséder, il mériterait de souffrir seul toutes les disgrâces à quoi l'amour peut soumettre tous ceux qui vivent sous son empire. Quel bonheur que d'être le maître d'un cœur comme le vôtre, dont les sentiments fussent expliqués par cet esprit galant que les dieux vous ont donné. Votre cœur, madame, est sans doute un bien qui ne se peut mériter ; jamais il n'y en eut un *si généreux, si bien fait et si fidèle.*

« Il y a des gens qui vous soupçonnent de ne pas le montrer toujours tel qu'il est ; mais au contraire vous êtes tellement accoutumée à n'y rien sentir qui ne vous soit honorable que même vous y laissez voir quelquefois ce que la prudence vous obligerait de

[1] Pour ses enfants.

cacher. Vous êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été, et, par un air libre et doux qui est dans toutes vos actions, les plus simples compliments de bienséance paraissent en votre bouche des protestations d'amitié, et tous les gens qui sortent d'auprès de vous s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre.

« Enfin, vous avez reçu des grâces du Ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous, et le monde vous est obligé de lui être venu montrer mille agréables qualités qui jusqu'ici lui avaient été inconnues. Je ne veux point m'embarquer à vous les dépeindre toutes, car je romprais le dessein que j'ai fait de ne pas vous accabler de louanges. »

La gloire littéraire de Mme de Sévigné est une de celles (qui sont très rares) qui n'ont pas eu d'éclipse. Universellement admirée en son temps par tous ceux qui la connaissaient ou qui avaient la fortune que ses lettres leur fussent communiquées, elle fut la conversation de tous les gens de goût dès que, par les soins de sa petite-fille, Mme de Simiane, sa correspondance fut connue. Le XVIIIe siècle tout entier en raffola, qui s'y connaissait en esprit et qui vit d'abord en cette femme le modèle même de la société polie. Le XIXe siècle fut agréablement surpris de trouver

en elle ce sentiment de la nature qui fut un de ses entêtements, de quoi du reste il n'y a lieu de le railler qu'amicalement. Les amis du bon style et de la bonne langue, en tous les temps, furent ravis de cette manière d'écrire, libre, facile, franche du collier, et toujours juste, toujours de bon goût, pittoresque souvent sans jamais chercher à l'être, qui rappelle Montaigne sans en avoir toute la force ni tout le mordant, mais souvent avec plus de grâce enjouée.

« Elle s'est placée ainsi, sans le vouloir ni s'en douter, dit Sainte-Beuve, au premier rang des écrivains de notre langue. » Pourquoi ? Parce que, très bien douée et très bien instruite, elle ne songeait qu'à écrire comme elle parlait, de ce style qui vient tout seul et qu'on ne cherche pas, le même, comme dit Montaigne, à la plume qu'en la bouche.

ÉMILE FAGUET.

LETTRES CHOISIES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

A MONSIEUR DE POMPONNE[1]

Lundi 1er décembre 1664.

IL y a deux jours que tout le monde croyait que l'on voulait tirer l'affaire de M. Fouquet[2] en longueur ; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le chancelier a pris son papier, et a lu, comme une liste, dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnait pas le temps de répondre. M. Fouquet a dit : « Monsieur, je ne prétends pas tirer les choses en longueur ; mais je vous supplie de me donner le loisir de vous répondre : vous m'interrogez, et il semble que vous ne vouliez pas écouter ma réponse ; il m'est important que je parle. Il y a plusieurs articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il est juste que je réponde sur tous ceux qui sont dans mon procès. » Il a donc fallu l'entendre, contre le gré des malintentionnés ;

[1] Simon Arnauld d'Andilly, marquis de Pomponne (1618–1699), ministre et secrétaire d'État sous Louis XIV.

[2] Nicolas Fouquet (1615–1680), surintendant des finances. Arrêté en 1661 à cause de ses malversations, il fut condamné en 1664, et mourut dans la captivité.

car il est certain qu'ils ne sauraient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs : on continuera de suite, et la chose ira si vite, que je compte que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers ; nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre, car je viens de recevoir votre lettre ; elle vaut mieux que tout ce que je puis écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle manière je suis avec vous et avec votre cher solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez; je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui aie dit : *La métamorphose de Pierrot en Tartufe.* Cela est si naturellement dit, que si j'avais autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurais trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers. MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont : « Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si imperti-

nent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses ; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal : les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité. Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous envoie à l'hôpital. L'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois ? Celle qui me touche le plus n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

AU MÊME

Mardi 9 décembre 1664.

Je vous assure que ces jours sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connaît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les temps passés : ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'ont point de bornes. Quand je médite là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader qu'elles en savent plus que moi. D'un autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, et dont le sens est admirable, je trouve nos mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose ne va pas comme nous la souhaitons. On ne perd souvent que d'une voix, et cette voix fait tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensaient être assurées ; il est vrai que nous les perdîmes de cinq à dix-sept : depuis cela, leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant, au fond de mon cœur, j'ai un petit brin d'espérance. Je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causai

hier de toute cette affaire avec madame Duplessis ; je ne puis voir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentiments que moi. Elle espère, comme je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi espérez-vous ? Parce que j'espère. Voilà nos réponses : ne sont-elles pas bien raisonnables ? Je lui disais avec la plus grande vérité du monde, que, si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie était de penser que je vous enverrais un homme à cheval, à toute bride, qui vous apprendrait cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferais rendrait le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi ; et notre imagination nous donna dans cette pensée plus d'un quart d'heure de *campos*. Cependant je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'État. Je vous l'avais mandée comme on me l'avait dite, mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redite à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pouvait tirer du projet, c'était de lui avoir donné la confusion de l'entendre, M. le chancelier lui dit : « Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'État. » Il répondit : « Je confesse, monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'État. Je supplie ces mes-

sieurs, dit-il en se tournant vers les juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'État : ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'État, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis ; qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts ; qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on les ferme à son véritable maître ; qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'État. Voilà, messieurs, ce qui s'appelle un crime d'État. » M. le chancelier ne savait où se mettre, et tous les juges avaient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Toute la France a su et admiré cette réponse. Ensuite il se défendit en détail, et a dit ce que je vous ai mandé. J'aurais eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit ; notre cher ami y aurait beaucoup perdu. Ce matin, M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire ; il a fort bien parlé, et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours : on prend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des juges qui prétendent bien s'étendre ; de

sorte que nous avons encore bien à languir jusqu'à la semaine qui vient. En vérité, ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 10 décembre.

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès ; il a fait des merveilles, c'est-à-dire, il a parlé avec une netteté, une intelligence et une capacité extraordinaires. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois, sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire ; il lui a dit sur un endroit qui paraissait fort pour M. Fouquet : « Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous. »

AU MÊME

Mercredi 17 décembre 1664.

Vous languissez, mon pauvre monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on aurait mardi un arrêt; car, n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout était perdu ; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avait rapporté l'affaire et opiné ; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action.

J'ai ouï dire à des gens du métier que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raisons si solides et si fortes; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin, jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de paraître, et ne s'en est mieux servi. S'il avait voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'aurait pas désempli ; mais il a voulu être modeste, et s'est caché avec soin. Son camarade très indigne, Sainte-Hélène, parla lundi et mardi : il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disait, et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire : il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet aurait la tête tranchée, à cause du crime d'État. Et, pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il fallait croire que le Roi donnerait grâce et pardonnerait ; que c'était lui seul qui le pourrait faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché, autant qu'on avait été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin, Pussort a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit,

sur ce crime d'État, qu'un certain Espagnol nous devait faire bien de la honte, qui avait eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avait brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon y avait passé ; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet ; que pour le punir il n'y avait que la corde et les gibets ; mais qu'à cause des charges qu'il avait possédées, et qu'il avait plusieurs parents considérables, il se relâchait à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène.

Que dites-vous de cette modération ? C'est à cause qu'il est oncle de M. Colbert et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie. Je ne sais si on jugera demain, ou si l'on traînera l'affaire toute la semaine. Nous avons encore de grandes salves à essuyer : mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de ce pauvre M. d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses qui sont très véritables, et qui sont assez extraordinaires. Premièrement, il y a une comète qui paraît depuis quatre jours : au commencement elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué ; mais à présent tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable. J'ai vu M. Dufoin, qui l'a

vue avec trois ou quatre savants. Moi, qui vous parle, je fais veiller cette nuit pour la voir aussi : elle paraît sur les trois heures ; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre ; c'est-à-dire qu'après avoir été saigné excessivement, il ne laisse pas d'être en fureur ; il parle de potences, de roues ; il choisit des arbres exprès ; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si epouvantable qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé. Il y a eu un nommé Lamothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que MM. de Bezemaux, gouverneur de la Bastille, et Chamillard (on y met Poncet, mais je n'en suis pas si assurée) l'avaient pressé plusieurs fois de parler contre M. Fouquet et contre de Lorme ; que moyennant cela ils le feraient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galères. Mesdames Fouquet ont obtenu une copie de cette déposition, qu'elles présenteront demain à la chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parce que l'on est aux opinions ; mais elles peuvent le dire ; et, comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand effet dans l'esprit des juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est bien extraordinaire ?

Il faut que je vous raconte encore une action héroïque de Masnau : il était malade à mourir,

il y a huit jours, d'une colique néphrétique ; il prit plusieurs remèdes, et se fit saigner à minuit. Le lendemain, à sept heures, il se fit traîner à la chambre de justice ; il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le chancelier le vit pâlir ; il lui dit : « Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. » Il lui répondit : « Monsieur, il est vrai, mais il faut mourir ici. » M. le chancelier, le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : « Eh bien, monsieur, nous vous attendrons. » Sur cela il sortit un quart d'heure, et dans ce temps il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourrait passer pour un miracle, si les hommes étaient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bon homme rentra gai et gaillard, et chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose ; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé ; enfin, mon pauvre monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement ; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudrait faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier monsieur votre père de

l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas! je les ai lues, quoique j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre dernière lettre. Eh, mon Dieu ! vous me payez au delà de tout ce que je fais pour vous ; je vous dois du reste.

AU MÊME

Vendredi 19 décembre 1664.

Voici un jour qui nous donne de grandes espérances ; mais il faut reprendre de plus loin. Je vous ai mandé comme M. Pussort opina mercredi à la mort ; jeudi, Noguès, Gisaucourt, Fériol, Héraut, à la mort encore. Roquesante finit la matinée ; et, après avoir parlé une heure admirablement bien, il reprit l'avis de M. d'Ormesson. Ce matin nous avons été au-dessus du vent, car deux ou trois incertains ont été fixés, et tout d'un article nous avons eu la Toison, Masnau, Verdier, la Baume et Catinat, de l'avis de M. d'Ormesson. C'était à Poncet à parler ; mais, jugeant que ceux qui restent sont quasi tous à la vie, il n'a pas voulu parler, quoiqu'il ne fût que onze heures. On croit que c'est pour consulter ce qu'on veut qu'il dise,

et qu'il n'a pas voulu se décrier et aller à la mort sans nécessité. Voilà où nous en sommes, qui est un état si avantageux, que la joie n'en est pas entière ; car il faut que vous sachiez que M. Colbert est tellement enragé, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre monsieur, nous aurions la joie de voir notre ami, quoique bien malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent : le Feron, Moussy, Brillac, Bernard, Renard, Voisin, Pontchartrain et le chancelier. Il y en a plus qu'il ne nous en faut de bons, à ce reste-là.

Samedi.

Louez Dieu, monsieur, et le remerciez ; notre pauvre ami est sauvé : il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Sainte-Hélène. Je suis si aise, que je suis hors de moi.

Dimanche au soir.

Je mourais de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'a pas fait une grande diligence ; il avait dit en partant qu'il n'irait coucher qu'à Livry. Enfin, il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu ! que cette nouvelle vous a été

sensible et douce, et que les moments qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine font sentir un inconcevable plaisir ! De longtemps je ne serai remise de la joie que j'eus hier ; tout de bon, elle est trop complète : j'avais peine à la contenir. Le pauvre homme apprit cette nouvelle par l'air, peu de moments après, et je ne doute pas qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue. Ce matin le Roi a envoyé son chevalier du guet à mesdames Fouquet leur recommander de s'en aller toutes deux à Montluçon en Auvergne ; le marquis et la marquise de Charost à Ancenis, et le jeune Fouquet à Joinville en Champagne. La bonne femme a mandé au Roi qu'elle avait soixante et douze ans, qu'elle suppliait Sa Majesté de lui donner son dernier fils, pour l'assister sur la fin de sa vie, qui apparemment ne serait pas longue. Pour le prisonnier, il n'a point encore su son arrêt. On dit que demain on le fait conduire à Pignerol, car le Roi change l'exil en une prison. On lui refuse sa femme, contre toutes les règles. Mais gardez-vous bien de rien rabattre de votre joie pour tout ce procédé : la mienne est augmentée, s'il se peut, et me fait bien mieux voir la grandeur de notre victoire. Je vous manderai fidèlement la suite de cette histoire : elle est curieuse. Voilà ce qui s'est passé aujourd'hui ; à demain le reste.

Lundi au soir.

Ce matin à dix heures on a mené M. Fouquet à la chapelle de la Bastille. Foucault tenait son arrêt à la main. Il lui a dit : « Monsieur, il faut me dire votre nom, afin que je sache à qui je parle. » M. Fouquet a répondu : « Vous savez bien qui je suis, et pour mon nom, je ne le dirai pas plus ici que je ne l'ai dit à la chambre ; et, pour suivre le même ordre, je fais mes protestations contre l'arrêt que vous m'allez lire. » On a écrit ce qu'il disait, et en même temps Foucault s'est couvert et a lu l'arrêt. M. Fouquet l'a entendu découvert. Ensuite on a séparé de lui Pecquet et Lavalée, et les cris et les pleurs de ces pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer ; ils faisaient un bruit si étrange, que M. d'Artagnan a été obligé de les aller consoler, car il semblait que c'était un arrêt de mort qu'on vînt de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille : on ne sait ce qu'on en fera.

Cependant M. Fouquet est allé dans la chambre de M. d'Artagnan ; pendant qu'il y était, il a vu par la fenêtre passer M. d'Ormesson, qui venait de reprendre quelques papiers qui étaient entre les mains de M. d'Artagnan. M. Fouquet l'a aperçu ; il l'a salué avec un visage ouvert et plein de joie et de reconnaissance ; il lui a même crié qu'il était son très humble serviteur. M. d'Ormesson lui a

rendu son salut avec une très grande civilité, et s'en est venu, le cœur tout serré, me conter ce qu'il avait vu.

A onze heures, il y avait un carrosse prêt, où M. Fouquet est entré avec quatre hommes, M. d'Artagnan à cheval avec cinquante mousquetaires ; il le conduira jusqu'à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé Saint-Mars, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder. Je ne sais si on lui a redonné un autre valet de chambre ; si vous saviez comme cette cruauté paraît à tout le monde, de lui avoir ôté ces deux hommes, Pecquet et Lavalée ! c'est une chose inconcevable ; on en tire même des conséquences fâcheuses, dont Dieu le préserve, comme il a fait jusqu'ici ! il faut mettre sa confiance en lui, et le laisser sous sa protection, qui lui a été si salutaire. On lui refuse toujours sa femme. On a obtenu que la mère n'irait qu'au Parc, chez sa fille, qui en est abbesse. L'Écuyer suivra sa belle-sœur ; il a déclaré qu'il n'avait pas de quoi se nourrir ailleurs. M. et M[me] de Charost vont toujours à Ancenis. M. Bailly, avocat général, a été chassé pour avoir dit à Gisaucourt, avant le jugement du procès, qu'il devait bien remettre la compagnie du grand conseil en honneur, et qu'elle serait déshonorée si Chamillard, Pussort et lui allaient le même train. Cela

me fâche à cause de vous ; voilà une grande rigueur. *Tantæne animis cœlestibus iræ*[1] ?

Mais non, ce n'est pas de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses ne sauraient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom, et on le profanc, comme vous voyez. Je vous manderai la suite : il y aurait bien à causer sur tout cela ; mais il est impossible par lettres. Adieu, mon pauvre monsieur ; je ne suis pas si modeste que vous ; et, sans me sauver dans la foule, je vous assure que je vous aime et vous estime très fort. J'ai vu aujourd'hui la comète ; sa queue est d'une belle longueur : j'y mets une partie de mes espérances. Mille compliments à votre chère femme.

AU COMTE DE BUSSY[2]

A Paris, ce 20 mai 1667.

Je reçus une lettre de vous en Bretagne, mon cher cousin, où vous me parliez de nos Rabutins et de la beauté de Bourbilly. Mais, comme on m'avait écrit d'ici qu'on vous y attendait, et que

[1] Tant de ressentiment peut-il entrer dans l'âme des dieux ? VIRGILE, *Énéide*, I, 11.

[2] Roger de Bussy-Rabutin, comte de Bussy (1618–1693), auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, qui lui valut dix-huit ans d'exile de la cour.

je croyais même y arriver plus tôt, j'ai toujours différé à vous faire réponse jusqu'à présent, que j'ai appris que vous ne viendrez point ici. Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la cour est à l'armée, et toute l'armée est à la cour. Paris est un désert ; et, désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été,

> En attendant que nos guerriers
> Reviennent couverts de lauriers.

Voilà deux vers. Cependant je ne sais si je les savais déjà, ou si je les viens de faire. Comme la chose n'est pas d'une fort grande conséquence, je reprendrai le fil de ma prose. J'ai bien senti mon cœur pour vous, depuis que j'ai vu tant de gens empressés à commencer et à recommencer un métier que vous avez fait avec tant d'honneur, dans le temps que vous avez pu vous en mêler. C'est une chose douloureuse à un homme de courage, d'être chez soi quand il y a tant de bruit en Flandre. Comme je ne doute point que vous ne sentiez sur cela tout ce qu'un homme d'esprit, et qui a de la valeur, peut sentir, il y a de l'imprudence à moi de repasser sur un endroit si sensible. J'espère que vous me pardonnerez, par le grand intérêt que j'y prends.

On dit que vous avez écrit au Roi ; envoyez-moi

la copie de votre lettre, et me mandez un peu des nouvelles de votre vie, quelles sortes de choses vous peuvent amuser, et si l'ajustement de votre maison n'y contribue pas beaucoup. Pour moi, j'ai passé l'hiver en Bretagne, où j'ai fait planter une infinité de petits arbres, et un labyrinthe d'où l'on ne sortira pas sans le fil d'Ariane. J'ai encore acheté plusieurs terres, à qui j'ai dit, à la manière accoutumée : *Je vous fais parc.* De sorte que j'ai étendu mes promenoirs sans qu'il m'en ait coûté beaucoup. Ma fille vous fait mille amitiés ; j'en fais autant à toute votre famille.

AU MÊME

Paris, ce 20 juillet 1668.

Je veux commencer à répondre en deux mots à votre lettre, et puis notre procès sera fini.

Vous m'attaquez doucement, monsieur le comte, et me reprochez finement que je ne fais pas grand cas des malheureux, mais qu'en récompense je battrai des mains pour votre retour ; en un mot, que je hurle avec les loups, et que je suis d'assez bonne compagnie pour ne pas dédire ceux qui blâment les absents.

Je vois bien que vous êtes mal instruit des nouvelles de ce pays-ci, mon cousin : apprenez

donc de moi que ce n'est pas la mode de m'accuser de faiblesse pour mes amis. J'en ai beaucoup d'autres, comme dit madame de Bouillon, mais je n'ai pas celle-là ; cette pensée n'est que dans votre tête, et j'ai fait ici mes preuves de générosité sur le sujet des disgraciés, qui m'ont mise en honneur dans beaucoup de bons lieux, que je vous dirais bien si je voulais. Je ne crois donc pas mériter ce reproche, et il faut que vous rayiez cet article sur le mémoire de mes défauts. Mais venons à vous.

Nous sommes proches et de même sang ; nous nous plaisons, nous nous aimons, nous prenons intérêt dans nos fortunes. Vous me parlez de vous avancer de l'argent sur les dix mille écus que vous aurez à toucher dans la succession de M. de Châlons : vous dites que je vous l'ai refusé, et moi je dis que je vous l'ai prêté ; car vous savez fort bien, et notre ami Corbinelli en est témoin, que mon cœur le voulut d'abord, et que, lorsque nous cherchions quelques formalités pour avoir le consentement de Neuchèse, afin d'entrer en votre place pour être payé, l'impatience vous prit ; et, m'étant trouvée par malheur assez imparfaite de corps et d'esprit pour vous donner sujet de faire un fort joli portrait de moi, vous le fîtes et vous préférâtes à notre ancienne amitié, à notre nom et à la justice même, le plaisir d'être loué de votre ouvrage. Vous savez qu'une dame de vos amies

vous obligea généreusement de le brûler ; elle crut que vous l'aviez fait, je le crus aussi ; et quelque temps après, ayant su que vous aviez fait des merveilles sur le sujet de M. Fouquet et le mien, cette conduite acheva de me faire revenir ; je me raccommodai avec vous à mon retour de Bretagne ; mais avec quelle sincérité ! Vous le savez. Vous savez encore notre voyage de Bourgogne, et avec quelle franchise je vous redonnai toute la part que vous aviez jamais eue dans mon amitié : je revins entêtée de votre société. Il y eut des gens qui me dirent en ce temps-là : « J'ai vu votre portrait entre les mains de madame de la Baume, je l'ai vu. » Je ne répondis que par un sourire dédaigneux, ayant pitié de ceux qui s'amusaient à croire à leurs yeux. « Je l'ai vu, » me dit-on encore au bout de huit jours ; et moi de sourire encore. Je le dis en riant à Corbinelli ; il reprit le même souris moqueur qui m'avait déjà servi en deux occasions, et je demeurai cinq ou six mois de cette sorte, faisant pitié à ceux dont je m'étais moquée. Enfin le jour malheureux arriva où je vis moi-même, et de mes propres yeux *bigarrés*, ce que je n'avais pas voulu croire. Si les cornes me fussent venues à la tête, j'aurais été bien moins étonnée. Je le lus et je le relus, ce cruel portrait ; je l'aurais trouvé très joli, s'il eût été d'un autre que de moi et d'un autre que de vous : je

le trouvai même si bien enchâssé, et tenant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que de vous. Je le reconnus à plusieurs choses que j'en avais ouï dire, plutôt qu'à la peinture de mes sentiments, que je méconnus entièrement. Enfin, je vous vis au Palais-Royal, où je vous dis que ce livre courait ; vous voulûtes me conter qu'il fallait qu'on eût fait ce portrait de mémoire, et qu'on l'avait mis là : je ne vous crus point du tout. Je me ressouvins alors des avis qu'on m'avait donnés, et dont je m'étais moquée. Je trouvai que la place où était ce portrait était si juste, que l'amour paternel vous avait empêché de vouloir défigurer cet ouvrage en l'ôtant d'un lieu où il tenait si bien son coin. Je vis que vous vous étiez moqué et de Mme de Montglas et de moi, que j'avais été votre dupe, que vous aviez abusé de ma simplicité, et que vous aviez eu sujet de me trouver bien innocente, en voyant le retour de mon cœur pour vous, et sachant que le vôtre me trahissait : vous savez la suite.

Être dans les mains de tout le monde, se trouver imprimée ; être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui ? Je ne veux point vous étaler davantage toutes mes raisons, vous

avez bien de l'esprit ; je suis assurée que si vous voulez faire un quart d'heure de réflexion, vous les verrez et vous les sentirez comme moi. Cependant que fais-je, quand vous êtes arrêté ? Avec la douleur dans l'âme, je vous fais faire des compliments, je plains votre malheur, j'en parle même dans le monde, et je dis assez librement mon avis sur le procédé de Mme de la Baume, pour en être brouillée avec elle. Vous sortez de prison, je vous vais voir plusieurs fois, je vous dis adieu quand je partis pour la Bretagne : je vous ai écrit, depuis que vous êtes chez vous, d'un style assez libre et sans rancune ; et enfin je vous écris encore, quand madame d'Époisses me dit que vous vous êtes cassé la tête.

Voilà ce que je voulais vous dire une fois en ma vie, en vous conjurant d'ôter de votre esprit que ce soit moi qui aie tort. Gardez ma lettre, et la relisez, si jamais la fantaisie vous prenait de le croire, et soyez juste là-dessus, comme si vous jugiez d'une chose qui se fût passée entre deux autres personnes ; que votre intérêt ne vous fasse pas voir ce qui n'est pas : avouez que vous avez cruellement offensé l'amitié qui était entre nous, et je suis désarmée. Mais de croire que si vous répondez, je puisse jamais me taire, vous auriez tort, car ce m'est une chose impossible. Je verbaliserai toujours ; au lieu d'écrire en deux mots,

comme je vous l'avais promis, j'écrirai en deux mille; et enfin j'en ferai tant, par des lettres d'une longueur cruelle et d'un ennui mortel, que je vous obligerai, malgré vous, à me demander pardon, c'est-à-dire à me demander la vie. Faites-le donc de bonne grâce.

Au reste, j'ai senti votre saignée ; n'était-ce pas le 17 de ce mois? justement : elle me fit tous les biens du monde, et je vous en remercie. Je suis si difficile à saigner, que c'est charité à vous de donner votre bras au lieu du mien.

Pour cette sollicitation, envoyez-moi votre homme d'affaires avec un placet, et je le ferai donner par une amie à M. Didé ; car, pour moi, je ne le connais point ; et j'irai même avec cette amie. Vous pouvez vous assurer que si je pouvais vous rendre service, je le ferais, et de bon cœur et de bonne grâce. Je ne vous dis point l'intérêt extrême que j'ai toujours pris à votre fortune : vous croiriez que ce serait le *Rabutinage* qui en serait la cause; mais non, c'était vous; c'est vous encore qui m'avez causé des afflictions tristes et amères, en voyant ces trois nouveaux maréchaux de France. Madame de Villars, qu'on allait voir, me mettait devant les yeux les visites qu'on m'aurait rendues en pareille occasion si vous aviez voulu.

Je vous remercie de vos lettres au Roi, mon

cousin ; elles me feraient plaisir à lire d'un inconnu, elles m'attendrissent ; il me semble qu'elles devraient faire cet effet-là sur notre maître : il est vrai qu'il ne s'appelle pas *Rabutin* comme moi.

La plus jolie fille de France vous fait des compliments ; ce nom me paraît assez agréable ; je suis pourtant lasse d'en faire les honneurs.

AU MÊME

A Paris, ce 4 décembre 1668.

N'avez-vous pas reçu ma lettre où je vous donnais la vie, et où je ne voulais pas vous tuer à terre ? J'attendais une réponse sur cette belle action : vous n'y avez pas pensé ; vous vous êtes contenté de vous relever, et de reprendre votre épée, comme je vous l'ordonnais. J'espère que ce ne sera pas pour vous en servir jamais contre moi.

Il faut que je vous apprenne une nouvelle qui, sans doute, vous donnera de la joie ; c'est qu'enfin la plus jolie fille de France épouse, non pas le plus joli garçon, mais un des plus honnêtes hommes du royaume : c'est M. de Grignan, que vous connaissez il y a longtemps. Toutes ses femmes sont mortes pour faire place à votre cousine, et même

son père et son fils, par une bonté extraordinaire ; de sorte qu'étant plus riche qu'il n'a jamais été, et se trouvant d'ailleurs, et par sa naissance, et par ses établissements, et par ses bonnes qualités, tel que nous le pouvions souhaiter, nous ne le marchandons point, comme on a accoutumé de faire : nous nous en fions bien aux deux familles qui ont passé devant nous. Il paraît fort content de notre alliance, et aussitôt que nous aurons des nouvelles de l'archevêque d'Arles, son oncle, son autre oncle l'évêque d'Uzès étant ici, ce sera une affaire qui s'achèvera avant la fin de l'année. Comme je suis une dame assez régulière, je n'ai pas voulu manquer à vous en demander votre avis et votre approbation. Le public paraît content, c'est beaucoup : car on est si sot, que c'est quasi sur cela qu'on se règle.

Voici encore un autre article sur quoi je veux que vous me contentiez, s'il vous reste un brin d'amitié pour moi : je sais que vous avez mis au bas du portrait que vous avez de moi, que j'ai été mariée à un gentilhomme breton, *honoré* des alliances de Vassé et de Rabutin. Cela n'est pas juste, mon cher cousin ; je suis depuis peu si bien instruite de la maison de Sévigné, que j'aurais sur ma conscience de vous laisser dans cette erreur. Il a fallu montrer notre noblesse de Bretagne, et ceux qui en ont le plus ont pris plaisir de se

servir de cette occasion pour étaler leur marchandise ; voici la nôtre.

Quatorze contrats de mariage de père en fils : trois cent cinquante ans de chevalerie ; les pères quelquefois considérables dans les guerres de Bretagne, et bien marqués dans l'histoire, quelquefois retirés chez eux comme des Bretons, quelquefois de grands biens, quelquefois de médiocres, mais toujours de bonnes et de grandes alliances ; celles de trois cent cinquante ans, au bout desquels on ne voit que des noms de baptême, sont du Quelnec, Montmorency, Baraton et Châteaugiron. Ces noms sont grands, ces femmes avaient pour maris des Rohan et des Clisson. Depuis ces quatre, ce sont des Guesclin, des Coaquin, des Rosmadec, des Clindon, des Sévigné de leur même maison, des du Bellay, des Rieux, des Bodegal, des Plessis-Ireul, et d'autres qui ne me reviennent pas présentement, jusqu'à Vassé et jusqu'à Rabutin. Tout cela est vrai, il faut m'en croire... Je vous conjure donc, mon cousin, si vous me voulez obliger, de changer votre écriteau, et, si vous n'y voulez point mettre de bien, n'y mettez point de rabaissement ; j'attends cette marque de votre justice et du reste d'amitié que vous avez pour moi.

AU MARQUIS DE COULANGES[1]

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon ?) ; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie Mme de Rohan et Mme d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous

[1] Philippe-Emmanuel, marquis de Coulanges (1631–1716), maître des requêtes, cousin germain de madame de Sévigné, si connu par le talent singulier qu'il avait pour des chansons de société.

votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière. — Point du tout, madame. — C'est donc Mlle de Retz ? — Point du tout, vous êtes bien provinciale. — Vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément Mlle de Créquy. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de... Mademoiselle... devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur ; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans ; Mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous

dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

AU MÊME

A Paris, ce vendredi 19 décembre 1670.

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'est ce qui arriva hier au soir aux Tuileries ; mais il faut reprendre les choses de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux transports, aux ravissements de la princesse et de son bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la chose fut déclarée, comme vous avez su. Le mardi se passa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le mercredi, Mademoiselle fit une donation à M. de Lauzun, avec dessein de lui donner les titres, les noms et les ornements nécessaires pour être nommés dans le contrat de mariage, qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'est le comté d'Eu, qui est la première pairie de France et qui donne le premier rang ; le duché de Montpensier, dont il porta hier le nom toute la journée ; le duché de Saint-Fargeau, le duché de Châtellerault : tout cela estimé vingt-

deux millions. Le contrat fut fait ensuite, où il prit le nom de Montpensier. Le jeudi matin, qui était hier, Mademoiselle espéra que le Roi signerait, comme il l'avait dit ; mais sur les sept heures du soir, Sa Majesté étant persuadée par la Reine, Monsieur, et plusieurs barbons, que cette affaire faisait tort à sa réputation, il se résolut de la rompre, et après avoir fait venir Mademoiselle et M. de Lauzun, il leur déclara, devant Monsieur le Prince, qu'il leur défendait de plus songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté, et tout le désespoir que méritait un si grande chute. Pour Mademoiselle, suivant son humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes excessives ; et tout le jour elle n'a pas sorti de son lit, sans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau songe, voilà un beau sujet de roman ou de tragédie, mais surtout un beau sujet de raisonner et de parler éternellement : c'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse. Nous espérons que vous en ferez autant, *e fra tanto vi bacio le mani*[1].

[1] Et sur cela je vous baise les mains.

A MADAME DE GRIGNAN[1]

Vendredi 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de savoir de vos nouvelles ; songez, ma chère bonne, que je n'en ai point eu depuis la Palice. Je ne sais rien du reste de votre voyage jusqu'à Lyon, ni de votre route jusqu'en Provence : je me dévore, en un mot ; j'ai une impatience qui trouble mon repos. Je suis bien assurée qu'il me viendra des lettres ; je ne doute point que vous n'ayez écrit ; mais je les attends, et je ne les ai pas : il faut se consoler, et s'amuser en vous écrivant.

Vous saurez, ma petite, qu'avant-hier, mercredi, après être revenue de chez Mme de Coulanges, où nous faisons nos paquets les jours d'ordinaire, je songeai à me coucher. Cela n'est pas extraordinaire ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu, et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce fût ici ; je crus même entendre qu'on parlait de ma petite-fille ; je ne doutai pas qu'elle ne fût brûlée. Je me levai dans cette crainte, sans lumière, avec un tremblement

[1] Françoise-Marguerite de Sévigné (1646-1705), fille de madame de Sévigné, avait épousé, en 1669, François de Castellane-Adhémar de Monteil, comte de Grignan.

qui m'empêchait quasi de me soutenir. Je courus à son appartement, qui est le vôtre : je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maison de Guitaut toute en feu ; les flammes passaient par-dessus la maison de Mme de Vauvineux. On voyait dans nos cours, et surtout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisait horreur : c'étaient des cris, c'était une confusion, c'étaient des bruits épouvantables des poutres et des solives qui tombaient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours. M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue pour bayer comme les autres ; j'y trouvai M. et Mme de Guitaut quasi nus, Mme de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite Vauvineux qu'on portait tout endormie chez l'ambassadeur, plusieurs meubles et vaisselles d'argent qu'on sauvait chez lui. Mme de Vauvineux faisait démeubler. Pour moi, j'étais comme dans une île, mais j'avais grand'pitié de mes pauvres voisins. Mme Guéton et son frère donnaient de très bons conseils ; nous étions tous dans la consternation : le feu était si allumé qu'on n'osait en approcher, et l'on n'espérait la fin de cet embrasement qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisait pitié ; il voulait aller sauver sa mère qui brûlait au troisième étage ; sa

femme s'attachait à lui, qui le retenait avec violence ; il était entre la douleur de ne pas secourir sa mère, et la crainte de blesser sa femme, grosse de cinq mois : il faisait pitié. Enfin il me pria de tenir sa femme, je le fis : il trouva que sa mère avait passé au travers de la flamme, et qu'elle était sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étaient. Enfin il revint à nous dans cette rue où j'avais fait asseoir sa femme. Des capucins, pleins de charité et d'adresse, travaillèrent si bien, qu'ils coupèrent le feu. On jeta de l'eau sur les restes de l'embrasement, et enfin

Le combat finit faute de combattants[1].

c'est-à-dire, après que le premier et second étage de l'antichambre et de la petite chambre et du cabinet, qui sont à main droite du salon, eurent été entièrement consumés. On appela bonheur ce qui restait de la maison, quoiqu'il y ait pour le pauvre Guitaut pour plus de dix mille écus de perte ; car on compte de faire rétablir cet appartement, qui était peint et doré. Il y avait aussi plusieurs beaux tableaux à M. le Blanc, à qui est la maison : il y avait aussi plusieurs tables, et miroirs, miniatures, meubles, tapisseries. Ils ont grand regret à des lettres : je me suis imaginé que c'étaient

[1] Corneille, *le Cid*, acte IV, sc. III.

des lettres de Monsieur le Prince. Cependant, vers les cinq heures du matin, il fallut songer à Mme de Guitaut : je lui offris mon lit ; mais Mme Guéton la mit dans le sien, parce qu'elle a plusieurs chambres meublées. Nous la fîmes saigner ; nous envoyâmes querir Boucher : il craint bien que cette grande émotion ne la fasse accoucher devant les neuf jours. Elle est donc chez cette pauvre Mme Guéton ; tout le monde les vient voir, et moi je continue mes soins, parce que je l'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

Vous m'allez demander comment le feu s'était mis à cette maison : on n'en sait rien ; il n'y en avait point dans l'appartement où il a pris. Mais si on avait pu rire dans une si triste occasion, quels portraits n'aurait-on point faits de l'état où nous étions tous ? Guitaut était nu en chemise, avec des chausses ; Mme de Guitaut était nu-jambes, et avait perdu une de ses mules de chambre ; Mme de Vauvineux était en petite jupe, sans robe de chambre ; tous les valets, tous les voisins, en bonnets de nuit. L'ambassadeur était en robe de chambre et en perruque, et conserva fort bien la gravité de la Sérénissime. Mais son secrétaire était admirable ; vous parlez de la poitrine d'Hercule ; vraiment celle-ci était bien autre chose ; on la voyait tout entière : elle est blanche, grasse, potelée, et surtout sans aucune chemise, car le

cordon qui la devait attacher avait été perdu à la bataille. Voilà les tristes nouvelles de notre quartier. Je prie M. Deville de faire tous les soirs une ronde pour voir si le feu est éteint partout ; on ne saurait avoir trop de précautions pour éviter ce malheur. Je souhaite, ma bonne, que l'eau vous ait été favorable ; en un mot, je vous souhaite tous les biens, et prie Dieu qu'il vous garantisse de tous les maux.

M. de Ventadour devait être marié jeudi, c'est-à-dire hier ; il a la fièvre. La maréchale de la Mothe a perdu cinq cents écus de poisson.

Mérinville se marie avec la fille de feu Launay Gravé et de Mme de Piennes. Elle a deux cent mille francs : Monsieur d'Alby nous assurait qu'il en méritait cinq cent mille ; mais il est vrai qu'il aura la protection de M. et de Mme de Piennes, qui assurément ne se brouilleront pas à la cour.

Tantôt, à table chez Monsieur du Mans, Courcelles a dit qu'il avait deux bosses à la tête, qui l'empêchaient de mettre une perruque : cette sottise nous a tous fait sortir de table, avant qu'on eût achevé de manger les fruits, de peur d'éclater à son nez. Un peu après, d'Olonne est arrivé ; M. de la Rochefoucauld m'a dit : « Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre ; » et en effet, Courcelles est sorti.

Voilà bien des lanternes, ma chère enfant ;

mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chèrement que vous, cette répétition vous ennuierait. J'embrasse mon cher Grignan et mon Coadjuteur.

A LA MÊME

A Paris, mercredi 4 mars 1671.

Ah ! ma bonne, quelle peinture de l'état où vous avez été ! et que je vous aurais mal tenu ma parole, si je vous avais promis de n'être point effrayée d'un si grand péril ! Mais il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir. Ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on a tort de passer même après avoir pris toutes ses mesures ! un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche. Par quel miracle n'avez-vous pas été brisés et noyés dans un moment ? Et M. de Grignan vous laisse embarquer pendant un orage ; et quand vous êtes téméraire, il trouve plaisant de l'être encore plus que vous ; au lieu de vous faire attendre que l'orage soit passé, il veut bien vous exposer. Ah mon Dieu ! qu'il eût été bien mieux d'être

timide, et de vous dire que si vous n'aviez point de peur, il en avait lui, et de ne point souffrir que vous traversassiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faisait ! Que j'ai de peine à comprendre sa tendresse en cette occasion ! Je ne soutiens pas cette pensée, j'en frissonne, et je m'en suis réveillée avec des sursauts dont je ne suis pas la maîtresse. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne soit que de l'eau ? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort si proche et si inévitable ? Mais encore serais-je un peu consolée si cela vous rendait moins hasardeuse à l'avenir, et si une aventure comme celle-là vous faisait voir les dangers comme ils sont. Je vous prie de m'avouer ce qui vous en est resté ; je crois du moins que vous aurez rendu grâces à Dieu de vous avoir sauvée. Pour moi, je suis persuadée que les messes que j'ai fait dire tous les jours pour vous ont fait ce miracle, et je suis plus obligée à Dieu de vous avoir conservée dans cette occasion, que de m'avoir fait naître.

C'est à M. de Grignan que je m'en prends. Le Coadjuteur a bon temps : il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare ; elle me paraît présentement comme les pentes de Nemours. M. Busche m'est venu voir tantôt, j'ai pensé l'embrasser en songeant comme il vous a bien menée ; je l'ai fort entretenu de vos faits et gestes, et puis je lui ai donné de

quoi boire un peu à ma santé. Cette lettre vous paraîtra bien ridicule ; vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon. Faut-il que j'y pense, moi, présentement ? C'est le malheur des commerces si éloignés ; il faut s'y résoudre, et ne pas même se révolter contre cet inconvénient : cela est naturel, et la contrainte serait trop grande d'étouffer toutes ses pensées. Il faut entrer dans l'état naturel où l'on est, en répondant à une chose qui tient au cœur : vous serez donc obligée de m'excuser souvent. J'attends des relations de votre séjour à Arles ; je sais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'italien ? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce vice-légat : ce que vous dites de cette scène est excellent ; mais que j'ai peu goûté le reste de votre lettre ! Je vous épargne mes éternels recommencements sur ce pont d'Avignon : je ne l'oublierai de ma vie.

A LA MÊME

A Livry, mardi saint 24 mars 1671.

Voici une terrible causerie, ma chère bonne ; il y a trois heures que je suis ici. Je suis partie de Paris avec l'abbé, Hélène, Hébert et Marphise,

dans le dessein de me retirer ici du monde et du bruit jusqu'à jeudi au soir. Je prétends être en solitude ; je fais de ceci une petite Trappe ; je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions. J'ai dessein d'y jeûner beaucoup par toutes sortes de raisons ; marcher pour tout le temps que j'ai été dans ma chambre, et sur le tout m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais, ma pauvre bonne, ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous. Je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, et ne pouvant contenir tous mes sentiments sur votre sujet, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siège de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu, où ne vous ai-je point vue ici ? et de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans ce pays, ni dans ce jardin, où je ne vous aie vue ; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose ; et de quelque façon que ce soit aussi, cela me perce le cœur. Je vous vois, vous m'êtes présente ; je pense et repense à tout ; ma tête et mon esprit se creusent : mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher ; cette chère enfant que j'aime avec tant de passion est à deux cents lieues, je ne l'ai plus. Sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher ; je n'en puis plus, ma

chère bonne : voilà qui est bien faible, mais pour moi, je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre. Le hasard peut faire qu'elle viendra mal à propos, et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite. A cela je ne sais point de remède ; elle sert toujours à me soulager présentement ; c'est tout ce que je lui demande. L'état où ce lieu-ci m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne me point parler de mes faiblesses ; mais vous devez les aimer et respecter mes larmes, qui viennent d'un cœur tout à vous.

Jeudi saint 26 mars 1671.

Si j'avais autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serais fort bien disposée pour faire mes pâques et mon jubilé. J'ai passé ici le temps que j'avais résolu, de la manière dont je l'avais imaginé, à la réserve de votre souvenir, qui m'a plus tourmentée que je ne l'avais prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étaient encore : sur cela on songe au présent, et quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous : notre maison de Paris m'assomme encore tous les jours, et Livry m'achève. Pour vous, c'est par un

effet de mémoire que vous pensez à moi : la Provence n'est point obligée de me rendre à vous, comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici : une grande solitude, un grand silence, un office triste, des ténèbres chantées avec dévotion (je n'avais jamais été à Livry la semaine sainte), un jeûne canonique, et une beauté dans ces jardins, dont vous seriez charmée : tout cela m'a plu. Hélas ! que je vous y ai souhaitée ! Quelque difficile que vous soyez sur les solitudes, vous auriez été contente de celle-ci; mais je m'en retourne à Paris par nécessité ; j'y trouverai de vos lettres, et je veux demain aller à la Passion du P. Bourdaloue ou du P. Mascaron ; j'ai toujours honoré les belles passions. Adieu, ma chère Comtesse : voilà ce que vous aurez de Livry ; j'achèverai cette lettre à Paris. Si j'avais eu la force de ne vous point écrire d'ici, et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, cela vaudrait mieux que toutes les pénitences du monde ; mais, au lieu d'en faire un bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler : ah ! ma bonne, que cela est faible et misérable !

A LA MÊME

A Paris, mercredi 1er avril 1671.

Je revins hier de Saint-Germain. J'étais avec Mme d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille, et qu'elle avait ouï dire que vous aviez pensé vous noyer. Je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisait de se souvenir de vous. Elle reprit la parole, et me dit : « Contez-moi comme elle a pensé périr. » Je me mis à lui conter cette belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, et que ce vent vous avait jetée rapidement sous une arche, à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous y aviez touché. Elle me dit : « Et son mari était-il avec elle ? — Oui, Madame, et Monsieur le Coadjuteur aussi. — Vraiment ils ont grand tort, » et fit des hélas, et dit des choses très obligeantes pour vous. Il vint ensuite bien des duchesses, entre autres la jeune Ventadour, très belle et jolie. On fut quelques moments sans lui apporter ce divin tabouret. Je me tournai vers le grand maître, et je dis : « Hélas ! que l'on le lui donne, il lui coûte assez cher. » Il fut de mon avis.

Au milieu du silence du cercle, la Reine se tourne, et me dit : « A qui ressemble votre petite-fille ? — Madame, lui dis-je, elle ressemble à M. de Grignan. » Elle fit un cri : « J'en suis fâchée, » et me dit doucement : « Elle aurait mieux fait de ressembler à sa mère ou à sa grand'-mère. » Voilà comme vous me faites faire ma cour, ma pauvre bonne.

Le maréchal de Bellefonds m'a fait promettre de le tirer de la presse. M. et Mme de Duras, à qui j'ai fait vos compliments, MM. de Charost et de Montausier, et *tutti quanti*, vous les rendent au centuple. J'ai donné votre lettre à Monsieur de Condom. J'oubliais Monsieur le Dauphin et Mademoiselle. Je lui ai parlé de Segrais, à la romaine, prenant son parti ; mais elle n'est pas traitable sur ce qui touche à neuf cents lieues près de la vue d'un certain cap, d'où l'on découvre les terres de Micomicon. J'ai vu Mme de Ludres ; elle me vint aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit ; elle me parla de vous sur le même ton ; et puis tout d'un coup, comme je pensais lui répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutait plus, et que ses beaux yeux trottaient par la chambre : je le vis promptement, et ceux qui virent que je le voyais me surent bon gré de l'avoir vu, et se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer, la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée : j'entends de la mer ; car pour la belle, elle en est fort humiliée.

Les coiffures hurlubrelu m'ont fort divertie, il y en a que l'on voudrait souffleter. La Choiseul ressemblait, comme dit Ninon, à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau : cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse, cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. Son zèle pour pervertir les jeunes gens est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain, que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frère a la simplicité de la colombe ; il ressemble à sa mère. C'est Mme de Grignan qui a tout le sel de la maison, et qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre parti, et voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous : elle le fit taire, et dit qu'elle en savait plus que lui. Quelle corruption ! Quoi ! parce qu'elle vous trouve belle et spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite ? Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre : ne lui en mandez rien ; nous faisons nos efforts, Mme de la Fayette et moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il y a de plus une petite comédienne, et les Despréaux et les Racine avec elle ; ce sont des soupers délicieux, c'est-à-dire des diableries. Il s'étourdit sur les sermons du P. Mascaron ; il lui faudrait votre

minime. Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus : je l'ai lu à M. de la Rochefoucauld ; il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain apôtre qui court après sa côte, et qui voudrait bien se l'approprier comme son bien ; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que Merlusine est dans un trou ; nous n'en entendons pas dire un seul mot. Il vous dit encore que s'il avait seulement trente ans de moins que ce qu'il a, il en voudrait fort à la troisième côte de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues le fit éclater. Nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse ; mais nous craignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah ! le Bourdaloue. Il fit, à ce qu'on m'a dit, une Passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer : c'était celle de l'année passée, qu'il avait rajustée, selon ce que ses amis lui avaient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en entend jamais bien parler? Il vous faut des grâces plus particulières qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmor ; je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon ; je vous en souhaiterais autant à la place de votre minime. Il fit le signe de la croix, il dit

son texte ; il ne nous gronda point, il ne nous dit point d'injures ; il nous pria de ne point craindre la mort, puisqu'elle était le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jésus-Christ. Nous le lui accordâmes ; nous fûmes tous contents. Il n'a rien qui choque : il imite Monsieur d'Agen sans le copier ; il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot ; enfin j'en fus contente au dernier point.

Mme de Vauvineux vous rend mille grâces ; sa fille a été très mal. Mme d'Arpajon vous embrasse mille fois, et surtout M. le Camus vous adore ; et moi, ma pauvre bonne, que pensez-vous que je fasse ? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrais, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez ; sentir vos ennuis et vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il était possible ; écumer votre cœur, comme j'écumais votre chambre des fâcheux dont je la voyais remplie ; en un mot, ma bonne, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même : voilà comme je suis. C'est une chose qu'on dit souvent en l'air ; on abuse de cette expression. Moi je la répète, et sans la profaner jamais, je la sens tout entière en moi, et cela est vrai.

Je reçois, ma bonne, votre grande et très aimable lettre du 24. M. de Grignan est plaisant de croire

qu'on ne les lit qu'avec peine ; il se fait tort. Veut-il que nous croyions qu'il n'a pas toujours lu les vôtres avec transport ? Si cela n'était pas, il en était bien indigne. Pour moi, je les aime jusqu'à la folie ; je les lis et les relis ; elles me réjouissent le cœur ; elles me font pleurer ; elles sont écrites à ma fantaisie. Une seule chose ne va pas bien : il n'y a pas de raison à toutes les louanges que vous me donnez ; il n'y en a point aussi à la longueur de cette lettre ; il faut la finir, et mettre des bornes à ce qui n'en aurait point, si je me croyais. Adieu, ma très aimable bonne, comptez bien sur ma tendresse, qui ne finira jamais.

A LA MÊME

A Paris, ce dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril ; cette lettre ne partira que mercredi ; mais ceci n'est pas une lettre, c'est une relation que vient de me faire Moreuil, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé : voici l'affaire en détail. Le Roi arriva jeudi au soir ; la chasse, les lanternes, le clair de la lune, la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa :

il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners où l'on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Ce rôti qui avait manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à la tête. Gourville le dit à Monsieur le Prince. Monsieur le Prince alla jusque dans sa chambre, et lui dit : « Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du Roi. » Il lui dit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit Monsieur le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » La nuit vient : le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée ; il lui demanda : « Est-ce là tout ? » Il lui dit : « Oui, Monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Il attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne viennent point ; sa tête s'échauffait, il croit qu'il n'aura point d'autre marée ; il trouve Gourville, et lui dit : « Monsieur, je ne survivrai

pas à cet affront-ci ; j'ai de l'honneur et de la réputation à perdre. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels : il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre ; on heurte, on enfonce la porte ; on le trouve noyé dans son sang ; on court à Monsieur le Prince, qui fut au désespoir. Monsieur le Duc pleura : c'était sur Vatel que roulait tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au Roi fort tristement : on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur en sa manière ; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à Monsieur le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables et ne se point charger de tout le reste. Il jura qu'il ne souffrirait plus que Monsieur le Prince en usât ainsi ; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâche de réparer la perte de Vatel ; elle le fut : on dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse ; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même ; et le soir, le Roi alla à Liancourt, où

il avait commandé un *medianoche ;* il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que m'a dit Moreuil, pour vous mander. Je jette mon bonnet par-dessus le moulin, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours. Voilà bien des détails, mais parce que je les aimerais en pareille occasion, je vous les mande.

AU MARQUIS DE COULANGES

Aux Rochers, 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard ; et comme il est frère du laquais de Mme de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que Mme la duchesse de Chaulnes est à Vitré ; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne : vous croyez que j'extravague ; elle attend donc son mari avec tous les états, et en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir

à Picard : elle meurt donc d'ennui ; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur M[lles] de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller ; voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins ; je n'avais pas d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte ; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi ! la colère me monte à la tête. Je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite ; qu'il n'avait ni cœur, ni affection ; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je

suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots. Pour moi, j'aime les narrations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite, ni à gauche, où l'on ne reprend point les choses de si loin ; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, dimanche 9 août 1671.

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant aux dépens de vous-même et vous méprisant comme vous faites. Il me siérait mal de faire votre panégyrique à vous-même, et vous ne voulez jamais que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre ; mais enfin, ma bonne, si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de n'avoir point en vous de bonnes qualités et le fonds de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné ; car pour moi,

je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez à propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites sur les inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la juste matière d'un livre comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : et qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire ? Je n'en connais point. Vous avez un fonds de raison et de courage que j'honore ; pour moi, je n'en ai point tant, surtout quand mon cœur prend le soin de m'affliger. Mes paroles sont assez bonnes ; je les range comme ceux qui disent bien ; mais la tendresse de mes sentiments me tue. Par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous : je les ai imaginées comme je les sens ; j'ai compris que rien ne me remplirait votre place, que votre souvenir me serait toujours sensible au cœur ; que je m'ennuierais de votre absence, que je serais en peine de votre santé, que jour et nuit je serais occupée de vous. Je sens tout cela comme je l'avais prévu. Il y a plusieurs endroits sur lesquels je n'ai pas la force d'appuyer : toute ma pensée glisse sur cela, comme vous dites si bien ; et je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe selon le froid :* je

n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le temps passe toujours ; et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale qui est toujours vraie, et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit. Vous me voulez aimer, et pour vous, et pour votre enfant : eh ! ma bonne, n'entreprenez point tant de choses. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, qui n'est pas une chose possible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faudrait toujours que ma petite fût par-dessus le marché : ce sont mes petites entrailles, c'est le trop-plein de la tendresse que j'ai pour vous.

A LA MÊME

Aux Rochers, dimanche 23 août 1671.

Vous étiez donc avec votre présidente de Charmes, quand vous m'avez écrit ! Son mari était intime ami de M. Fouquet, dis-je bien ? Enfin, ma fille, vous n'êtes point seule, et M. de Grignan avait raison de vous faire quitter votre cabinet, pour entretenir votre compagnie : ce qu'il aurait pu retrancher, c'est sa barbe de capucin ;

il est vrai qu'elle ne lui fait point de tort, puisqu'à Livry, avec *sa touffe ébouriffée,* vous ne pensiez pas qu'Adonis fût plus beau : je redis quelquefois ces quatre vers avec admiration. J'admire comme le souvenir de certains temps fait de l'impression sur l'esprit, soit en bien, soit en mal ; je me représente cette automne-là délicieuse, et puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes ; et cependant il faut remercier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise sont admirables ; elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail ; car c'est là où je rêve à plaisir. Le pauvre la Mousse a eu mal aux dents ; de sorte que depuis longtemps je me promène toute seule jusqu'à la nuit, et Dieu sait à quoi je ne pense point. Ne craignez point pour moi l'ennui que me peut donner la solitude ; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre lesquels je n'ai point de forces, je ne suis à plaindre sur rien : mon humeur est heureuse, et s'accommode et s'amuse de tout ; et je me trouve mieux d'être ici toute seule que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis ici, dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantable ; j'ai bu de l'eau, je n'ai point parlé, je n'ai point soupé ; et quoique je n'en aie point raccourci mes promenades, je me suis guérie. Mme de Chaulnes, Mlle de Murinais, Mme Fourché,

et une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici jeudi. Mme de Chaulnes entra en me disant qu'elle ne pouvait être plus longtemps sans me voir, que toute la Bretagne lui pesait sur les épaules, et qu'enfin elle se mourait. Là-dessus elle se jette sur mon lit ; on se met autour d'elle ; et en un moment la voilà endormie de pure fatigue : nous causons toujours ; enfin elle se réveille, trouvant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois. Pendant que les autres jouaient au mail, je lui faisais conter Rome, et par quelle aventure elle avait épousé M. de Chaulnes; car je cherche toujours à ne me point ennuyer. Pendant que nous en étions là, voilà une pluie traîtresse, comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de partout nos habits. Les feuilles furent percées dans un moment, et nos habits percés dans un autre moment. Nous voilà toutes à courir ; on crie, on tombe, on glisse, enfin on arrive, on fait grand feu ; on change de chemise, de jupe ; je fournis à tout ; on se fait essuyer ses souliers ; on pâme de rire. Voilà comme fut traitée la gouvernante de Bretagne dans son propre gouvernement. Après cela on fit une jolie collation, et puis cette pauvre femme s'en retourna, plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle

allait reprendre, que de l'affront qu'elle avait reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, et d'aller demain lui aider à soutenir le reste des états, qui finiront dans huit jours. Je lui promis l'un et l'autre ; je m'acquitte aujourd'hui de l'un, et demain de l'autre, ne trouvant pas que je me puisse dispenser de cette complaisance.

Mme de la Fayette vous aura mandé comme M. de la Rochefoucauld a fait duc le prince son fils, et de quelle façon le Roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai ? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le prince Adhémar. J'ai reçu sa dernière lettre, dites-le-lui et l'embrassez pour moi. Vous avez, à mon compte, cinq ou six Grignans ; c'est un bonheur, comme vous dites, qu'ils soient tous aimables et d'une bonne société : sans cela ils feraient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la douceur et le plaisir. On me mande qu'il y a de la rougeole à Sucy, et que ma tante va prendre mes petites entrailles pour les amener chez elle. Cela fâchera bien la nourrice, mais que faire ? C'est une nécessité. C'en sera une bien dure que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous Mme de Senneterre pour Paris. Je voudrais bien, ma chère enfant, que

vous eussiez assez d'amitié pour moi pour ne me faire pas le même tour quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrais qu'entre ci et là vous fissiez l'impossible pour vos affaires : c'est ce qui fait que j'y pense, et que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramène chez moi, qui est chez vous.

M. de Chésières est ici ; il a trouvé mes arbres crûs ; il en est fort étonné, après les avoir vus (comme M. de Montbazon ses enfants) *pas plus grands que cela.* Il vous baise les mains.

Je suis fort aise que la maladie du pauvre Grignan ait été si courte ; je l'embrasse et lui souhaite toutes sortes de biens et de bonheurs, aussi bien qu'à sa chère moitié, que j'aime plus que moi-même ; du moins je le sens mille fois davantage. Notre abbé est à vous ; la Mousse attend cette lettre que vous composez.

A LA MÊME

A Paris, mercredi au soir, 9 mars 1672.

Ma bonne, ne me parlez plus de mes lettres. Je viens d'en recevoir une de vous, qui enlève, tout aimable, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresse : un style juste et

court, qui chemine et qui plaît au souverain degré, je dis même sans vous aimer comme je fais. Je vous le dirais plus souvent, ma bonne, sans que je crains d'être fade en vous renvoyant les louanges que vous me donnez quelquefois avec profusion ; mais je suis toujours charmée de vos lettres sans vous le dire. Mme de Coulanges l'est aussi toujours des endroits que je lui fais voir, et qu'il est impossible de lire toute seule. Il y a un petit air de dimanche gras répandu sur votre dernière lettre, qui la rend d'un goût nonpareil.

Il y a longtemps que le jeu vous abîmait : j'en étais toute triste ; mais celui de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrais bien que vous n'eussiez joué qu'à ce jeu-là, et que vous n'eussiez pas perdu tant d'argent. Un malheur continuel pique et offense ; on est honteux d'être houspillé par la fortune ; cet avantage que les autres ont sur vous blesse et déplaît, quoique ce ne soit point dans les occasions d'importance. Nicole dit si bien cela, ma bonne. J'en hais la fortune : me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle fait ; si elle n'était que borgne, vous ne seriez pas si malheureuse.

Vous me demandez les symptômes de cet amour : c'est premièrement une négative vive et prévenante; c'est un air outré d'indifférence qui prouve le

contraire ; c'est le témoignage des gens qui voient de près, soutenu de la voix publique ; c'est une suspension de tout le mouvement de la machine ronde ; c'est un relâchement de tous les soins ordinaires pour vaquer à un seul ; c'est une satire perpétuelle contre les vieilles gens amoureux : « Vraiment il faudrait être bien fou, bien insensé : quoi, une jeune femme ! voilà une bonne pratique pour moi ! cela me conviendrait fort ! j'aimerais mieux m'être rompu les deux bras ! » A cela on répond intérieurement : « Eh oui, tout cela est vrai ; mais vous ne laissez pas d'être amoureux. Vous nous dites vos réflexions ; elles sont justes, elles sont vraies, elles font votre tourment ; mais vous ne laissez pas d'être amoureux. Vous êtes tout plein de raisons ; mais l'amour est plus fort que toutes les raisons. Vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, et vous êtes amoureux. » Si vous conduisez à cette extrémité Monsieur de Vence, je vous prie, ma bonne, que j'en sois confidente. En attendant, vous ne sauriez avoir un plus agréable commerce : c'est un prélat d'un esprit et d'un mérite distingué ; c'est le plus bel esprit de son temps ; vous avez admiré ses vers, jouissez de sa prose ; il excelle en tout ; il mérite que vous en fassiez votre ami. Vous citez plaisamment cette dame qui aimait à faire tourner la tête à des moines : ce serait une bien plus grande merveille

de la faire tourner à Monsieur de Vence, lui dont la tête est si bonne, si bien faite, si bien organisée : c'est un trésor que vous avez en Provence, profitez-en. Je vous prie qu'il soit excepté de la fureur de mes manches, et qu'il demeure seul avec M. de Grignan et vous : du reste, sauve qui peut !

A LA MÊME

A Paris, mercredi 16 mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah ! ma chère fille ! je languis dans cet espoir charmant. Rien ne m'arrête que ma tante, qui se meurt de douleur et d'hydropisie. Elle me brise le cœur par l'état où elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens. Son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur, et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement. Je me conduis par ses avis ; nous verrons entre ci et Pâques. Si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras ; si elle reçoit quelque soulagement, et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoir, aussi bien que

moi ; nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'avril. Je n'ai que cela dans la tête : vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir que j'en ai de vous embrasser ; bornez votre ambition, et ne croyez pas me pouvoir jamais égaler là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font. Il a été très affligé de la mort du chevalier de Grignan.

Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme ; et comment en sortirai-je ? Par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? aurai-je un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? Comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? la crainte, la nécessité, feront-elles mon retour vers lui ? N'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? Que puis-je espérer ? suis-je digne du paradis ? suis-je digne de l'enfer ?

Quelle alternative ! Quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement. Point du tout ; mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément ; mais parlons d'autre chose.

A LA MÊME

A Paris, lundi 30 mai 1672.

Je ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre enfant. Votre voyage de Monaco vous avait mise hors de toute mesure : je me doutais que ce petit malheur m'arriverait. Je vous envoie les nouvelles de M. de Pomponne. Voilà déjà la mode d'être blessé qui commence ; j'ai le cœur fort triste dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écrit fort souvent ; il se porte bien jusqu'à présent. Ma tante est toujours dans un état déplorable ; et

cependant, ma chère bonne, nous avons le courage d'envisager un jour pour partir, en jouant une espérance que de bonne foi nous n'avons point. Je suis toujours à trouver certaines choses fort mal arrangées parmi les événements de notre vie : ce sont de grosses pierres dans le chemin, trop lourdes pour les déranger ; je crois que nous passerons par-dessus ; ce n'est pas sans peine : la comparaison est juste.

Je ne mènerai point ma petite-enfant ; elle se porte très bien à Livry ; elle y passera tout l'été. La beauté de Livry est au-dessus de tout ce que vous avez vu : les arbres sont plus beaux et plus verts, tout est plein de ces aimables chèvrefeuilles : cette odeur ne m'a point encore dégoûtée ; mais vous méprisez bien nos petits buissons, auprès de vos forêts d'orangers. Voici une histoire très tragique de Livry. Vous vous souvenez bien de ce prétendu très dévot, qui n'osait tourner la tête ; je disais qu'il semblait qu'il y portât un verre d'eau. La dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il s'est donné cinq ou six coups de couteau ; et tout nu, et tout en sang, il se mit à genoux au milieu de la chambre. On entre, on le trouve en cet état : « Eh mon Dieu ! mon frère, que faites-vous ? et qui vous a accommodé ainsi ? — Mon père, dit-il froidement, c'est que je fais pénitence. » Il tombe évanoui, on le couche, on le panse, on

le trouve très blessé ; on le guérit après trois mois de soins, et puis ils l'ont renvoyé à Lyon à ses parents. Si vous ne trouvez pas cette tête-là assez renversée, vous n'avez qu'à le dire, et je vous donnerai celle de Mme Paul, qui est devenue éperdue, et s'est amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou vingt-six ans, qu'elle avait pris pour faire le jardin. Vraiment il a fait un beau ménage. Cette femme l'épouse. Ce garçon est brutal, il est fou ; il la battra bientôt, il l'a déjà menacée. N'importe, elle en veut passer par là ; je n'ai jamais vu tant de passion : ce sont tous les plus beaux violents sentiments qu'on puisse imaginer ; mais ils sont croqués comme les grosses peintures ; toutes les couleurs y sont, il n'y aura qu'à les étaler. Je me suis extrêmement divertie sur ces caprices de l'amour ; je me suis effrayée moi-même voyant de tels attentats. Quelle insolence ! s'attaquer à Mme Paul, c'est-à-dire à l'austère, l'antique et grossière vertu ! Où trouvera-t-on quelque sûreté ? Voilà de belles nouvelles, ma pauvre bonne, au lieu de vos aimables relations.

Mme de la Fayette est toujours languissante ; M. de la Rochefoucauld toujours éclopé ; nous faisons quelquefois des conversations d'une tristesse qu'il semble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de Mme de la Fayette est la plus jolie chose du monde : tout est fleuri, tout est

parfumé ; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose pas aller en carrosse. Nous vous souhaiterions bien quelquefois derrière une palissade pour entendre certains discours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je passe du faubourg au coin du feu de ma tante, et du coin du feu de ma tante à ce pauvre faubourg.

Je vous prie, ma chère, n'oubliez pas tout à fait M. d'Harouys, dont le cœur est un chef-d'œuvre de perfection, et qui vous adore.

Adieu, ma très aimable enfant ; j'ai bien envie de savoir de vos nouvelles, et de votre fils. Il fait bien chaud chez vous autres ; je crains cette saison pour lui, et pour vous beaucoup plus, car je n'ai pas encore pensé qu'on pût aimer quelque chose plus que vous.

J'embrasse mon cher Grignan. Vous aime-t-il toujours bien ? Je le prie de m'aimer aussi.

A LA MÊME

A Paris, vendredi 17 juin 1672, à 11 heures du soir.

Aussitôt que j'ai eu envoyé mon paquet, j'ai appris, ma bonne, une triste nouvelle, dont je ne

vous dirai pas le détail, parce que je ne le sais pas; mais je sais qu'au passage de l'Yssel, sous les ordres de Monsieur le Prince, M. de Longueville a été tué : cette nouvelle accable. Nous étions chez Mme de la Fayette avec M. de la Rochefoucauld, quand on nous l'a apprise, et en même temps la blessure de M. de Marsillac et la mort du chevalier de Marsillac qui est mort de sa blessure. Enfin cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très vivement affligé. Ses larmes ont coulé du fond du cœur, et sa fermeté l'a empêché d'éclater.

Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné la patience de rien demander. J'ai couru chez Mme de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du Roi, laquelle n'a eu nulle part à l'action. Elle était réservée à Monsieur le Prince : on dit qu'il est blessé ; on dit qu'il a passé la rivière dans un petit bateau ; on dit que Nogent a été noyé ; on dit que Guitry est tué ; on dit que M. de Roquelaure et M. de la Feuillade sont blessés, qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle, je vous le manderai.

Voilà Guitaut qui m'envoie un gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé : il me dit que Monsieur le Prince a été blessé à la main. M. de Longueville avait forcé la barrière, où il s'était présenté le premier ; il a été aussi le premier tué sur-le-champ ;

tout le reste est assez pareil : M. de Guitry noyé, et M. de Nogent aussi ; M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, et une grande quantité d'autres qu'on ne sait pas encore. Mais enfin l'Yssel est passé. Monsieur le Prince l'a passé trois ou quatre fois en bateau, tout paisiblement, donnant ses ordres partout avec ce sang-froid et cette valeur divine que vous connaissez. On assure qu'après cette première difficulté on ne trouve plus d'ennemis : ils sont retirés dans leurs places. La blessure de M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule, et dans la mâchoire, qui n'offense pas l'os. Adieu, ma chère enfant ; j'ai l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du Roi ; il y aura tant d'occasions que cela fait mourir.

A LA MÊME

A Paris, 20 juin 1672.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma bonne, sans une extrême émotion, et quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci, je ne puis tourner les yeux sur le passé sans une horreur qui me trouble. Hélas ! que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère ! Qui m'eût dit en ce temps-là : « Votre fille est plus en danger

que si elle était à l'armée ? » Hélas ! j'étais bien loin de le croire, ma pauvre bonne. Faut-il donc que je trouve cette tristesse avec tant d'autres qui se trouvent présentement dans mon cœur ? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances et qui peuvent apporter pis, la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles et la curiosité qu'on a de les apprendre, la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, avec qui je passe une partie de ma vie ; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir : tout cela me déchire et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister.

Vous n'avez jamais vu Paris comme il est. Tout le monde pleure, ou craint de pleurer. L'esprit tourne à la pauvre Mme de Nogent. Mme de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mlle de Vertus était retournée depuis deux jours au Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la querir, avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mlle de Vertus n'avait qu'à se montrer : ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle

parut : « Ah, Mademoiselle ! comme se porte Monsieur mon frère ? » Sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat. Et mon fils ? » On ne lui répondit rien. « Ah ! Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur-le-champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah mon Dieu ! quel sacrifice ! » Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur put faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens. Elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut. Elle n'a aucun repos. Sa santé, déjà très mauvaise, est visiblement altérée. Pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Il y a un homme dans le monde qui n'est guère moins touché ; j'ai dans la tête que s'ils s'étaient rencontrés tous deux dans ces premiers moments, et qu'il n'y eût eu que le chat avec eux, je crois que tous les autres sentiments auraient fait place à des cris et à des larmes, qu'on aurait redoublés de bon cœur : c'est une vision. Mais enfin quelle affliction

ne montre point notre grosse marquise d'Uxelles sur le pied de la bonne amitié ! Ses maîtresses ne s'en contraignent pas. Toute sa pauvre maison revient ; et son écuyer, qui vint hier, ne paraît pas un homme raisonnable. Cette mort efface les autres.

A LA MÊME

A Paris, lundi 5 février 1674.

Il y a aujourd'hui bien des années, ma chère bonne, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses ; je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche :

Cet homme-là, Sire, c'était moi-même.

Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie : vous partîtes pour la Provence, et vous y êtes encore. Ma lettre serait longue, si je voulais vous expliquer toute l'amertume que je sentis, et toutes celles que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, je ne sais s'il m'en viendra ; je ne le crois pas, il est trop tard : cependant j'en attendais avec impatience ; je voulais vous voir partir d'Aix, et pouvoir sup-

puter un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. M. de Pomponne vous souhaite fort et voit plus que nous la nécessité de votre présence. Il tâchera de ne point parler de l'affaire de l'hôtel de ville que vous ne soyez ici ; mais nous ne voulons point la traiter comme si c'était la vôtre. Il n'en faut pas tant à la fois. M. d'Oppède est ici, je ne crois pas qu'il me vienne voir. Son mariage a été renoué, après avoir été rudement ébranlé. On attend ici l'Évêque. J'ai eu la copie de la lettre du Roi, qu'il a envoyée à une de ses amies et des miennes à Paris. Vous voyez par là que si vous pouvez obtenir qu'il ne fasse des copies que sur du papier marqué, vous aurez un revenu très considérable.

Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos ; je ferai assurément tout ce que vous me manderez.

Je vous écris aujourd'hui un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. M. Corbinelli et Mlle de Méri sont ici, qui ont dîné avec moi. Je m'en vais à un petit opéra de Mollier, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pelissari : c'est une musique très parfaite ; Monsieur le Prince, Monsieur le Duc et Madame la Duchesse y seront. J'irai peut-être de là souper chez Gourville avec Mme de la Fayette, Monsieur le Duc, Mme de Thianges, et M. de Vivonne, à qui

l'on dit adieu et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez Mme de Chaulnes ; j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon, qui me l'avaient fait promettre. Le premier cardinal est dans une véritable impatience de vous voir : il vous aime chèrement. Voilà une lettre qu'il m'envoie.

On avait cru que Mademoiselle de Blois avait la petite vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre ; on juge par là qu'elles ne sont pas bonnes. On a fait un bal ou deux à Paris dans tout le carnaval ; il y a eu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande ; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le Roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le P. Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il était d'une force qu'il faisait trembler les courtisans, et jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes : il était question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple ; enfin, ma bonne, cela fut poussé au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul.

L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint-Germain, comme un tourbillon. S'il croit être grand seigneur, ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra ;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare ;* ce pauvre homme se veut ranger, son cheval ne le veut pas ; enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, et remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : « Arrête, arrête le coquin, qu'on lui donne cent coups. » L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

A LA MÊME

A Paris, mercredi 24 juillet 1675.

Il fait bien chaud aujourd'hui, ma très chère belle, et au lieu de m'inquiéter dans mon lit, la fantaisie m'a pris de me lever, quoiqu'il ne soit

que cinq heures du matin, pour causer un peu avec vous.

Le Roi arriva dimanche matin à Versailles. La Reine, Mme de Montespan et toutes les dames étaient allées dès le samedi reprendre tous leurs appartements ordinaires. Un moment après être arrivé, il alla faire ses visites ordinaires. La seule différence, c'est qu'on joue dans ces grands appartements que vous connaissez. Il y aura pourtant quelque air de naïveté que je ne saurai que ce soir avant que de fermer ma lettre ; car dans le voyage on a pris des manières libres de nommer sans cesse la belle, et toujours comme d'un temps passé qui comportera quelque espèce de régime pour contenter les critiques. Ce qui fait que je suis si mal instruite de Versailles, c'est que je revins hier au soir de Pomponne, où Mme de Pomponne nous avait engagés d'aller, d'Hacqueville, Mme de Vins et moi, avec tant d'empressement, que nous n'avons pu ni voulu y manquer. Mme de Pomponne n'avait pas compté sur sa sœur comme sur nous, parce qu'elle se baigne ; mais elle n'eut pas la cruauté de nous laisser aller sans elle. Nous partîmes lundi au soir. M. de Pomponne, en vérité, fut aise de nous voir et m'a su un gré nonpareil de cette petite équipée. Vous avez été célébrée, dans ce peu de temps, avec l'amitié et toute l'estime imaginables. Je trouvai que la joie faisait parler parisien, c'est

un effet que vous n'avez peut-être jamais remarqué ; nous avons fort causé. Une de nos folies a été de souhaiter de découvrir tous les dessous de cartes de toutes les choses que nous croyons voir et que nous ne voyons point, tout ce qui se passe dans les familles, où nous trouverions de la haine, de la jalousie, de la rage, du mépris, au lieu de toutes les belles choses qu'on met au-dessus du panier, et qui passent pour des vérités. Je souhaitai un cabinet tout tapissé de dessous de cartes au lieu de tableaux ; cette folie nous mena bien loin, et nous divertit fort : nous voulions casser la tête de d'Hacqueville pour en avoir, et nous trouvions plaisant d'imaginer que, de la plupart des choses que nous croyons voir, on nous détromperait. Vous pensez donc que cela est ainsi dans une maison ; vous pensez que l'on s'adore en cet endroit-là ; tenez, voyez : on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste ; vous pensez que la cause d'un tel événement est une telle chose : c'est le contraire ; en un mot le petit démon qui nous tirerait le rideau nous divertirait extrêmement. Vous voyez bien, ma très chère, qu'il faut avoir bien du loisir pour s'amuser à vous dire de telles bagatelles. Voilà ce que c'est que de s'éveiller matin ; voilà comme fait Monsieur de Marseille ; j'aurais fait aujourd'hui des visites aux flambeaux, si nous étions en hiver.

Vous avez donc toujours votre bise : ah ! ma

fille, qu'elle est ennuyeuse ! Nous avons chaud nous autres ; il n'y a plus qu'en Provence où l'on froid. Je suis persuadée que notre châsse a ce changement ; car sans elle nous apercevions comme vous que le procédé du soleil et des saisons était changé ; et je crois que j'eusse trouvé comme vous que c'était la vraie raison qui nous avait précipité tous ces jours où nous avions tant de regret. Pour moi, mon enfant, j'en sentais une véritable tristesse, comme j'ai senti toute la joie de passer les étés et les hivers avec vous ; mais quand on a le déplaisir de voir ce temps passé, et passé pour jamais, cela fait mourir. Il faut mettre à la place de cette pensée l'espérance de se revoir.

J'attends un peu de frais, ma fille, pour me purger, et un peu de paix en Bretagne pour partir. Mme de Lavardin, Mme de la Troche, M. d'Harouys et moi, nous consultons notre voyage, et nous ne voulons pas nous aller jeter dans la fureur qui agite notre province. Elle augmente tous les jours. Ces démons sont venus piller et brûler jusqu'auprès de Fougères : c'est un peu trop près des Rochers. On a recommencé à piller un bureau à Rennes. Mme de Chaulnes est à demi morte des menaces qu'on lui fait tous les jours ; on me dit hier qu'elle était arrêtée, et que même les plus sages l'ont retenue, et ont mandé à M. de Chaulnes, qui est au Fort-Louis, que si les troupes qu'il a demandées

font un pas dans la province, Mme de Chaulnes court risque d'être mise en pièces. Il n'est cependant que trop vrai qu'on doit envoyer des troupes, et on a raison de le faire ; car dans l'état où sont les choses, il ne faut pas des remèdes anodins ; mais ce ne serait pas une sagesse de partir avant que de voir ce qui arrivera de cet extrême désordre. On croit que la récolte pourra séparer toute cette belle assemblée ; car enfin il faut bien qu'ils ramassent leurs blés. Ils sont six ou sept mille, dont le plus habile n'entend pas un mot de français. M. Boucherat me contait l'autre jour qu'un curé avoit reçu devant ses paroissiens une pendule qu'on lui envoyait *de France* (car c'est ainsi qu'ils disent) ; ils se mirent tous à crier en leur langage que c'était *la Gabelle,* et qu'ils le voyaient fort bien. Le curé habile leur dit sur le même ton : « Point du tout, mes enfants, ce n'est point *la Gabelle ;* vous ne vous y connaissez pas ; c'est *le Jubilé.* » En même temps les voilà à genoux. Que dites-vous de l'esprit fin de ces Messieurs ? Quoi qu'il en soit, il faut un peu voir ce que deviendra ce tourbillon. Ce n'est pas sans déplaisir que je retarde mon voyage : il est placé et rangé comme je le desire ; il ne peut être remis dans un autre temps sans me déranger beaucoup de desseins ; mais vous savez ma dévotion pour la Providence ; il faut toujours en revenir là, et vivre au jour la journée.

Mes paroles sont sages, comme vous voyez ; mais très souvent mes pensées ne le sont pas. Il y a un point, que vous devinez aisément, où je ne puis me servir de la résignation que je prêche aux autres.

Mlle d'Eaubonne fut mariée avant-hier. Votre frère voudrait bien donner son guidon pour être colonel du régiment de Champagne ; M. de Grignan l'a été ; mais toutes nos bonnes têtes ne sont pas trop d'avis d'augmenter la dépense de quinze ou seize mille livres dans le temps où nous sommes. Il est revenu une grande quantité de monde avec le Roi : le grand maître, MM. de Soubise, Termes, Brancas, la Garde, Villars, le comte de Fiesque. Pour ce dernier, on est tenté de dire : *di cortesia piu che di guerra amico*[1] ; il n'y avait pas un mois qu'il était arrivé à l'armée : cela vise au garçon pâtissier. M. de Pomponne dit qu'on ne peut jamais souhaiter la bataille de meilleur cœur, ni vouloir être au premier rang plus résolument ni de meilleure grâce que le Roi, lorsqu'on crut qu'on serait obligé de la donner à Limbourg. Il nous conta des choses admirables de la manière dont Sa Majesté vivait avec tout le monde, et surtout avec Monsieur le Prince et Monsieur le Duc : tous ces détails sont fort agréables à entendre.

Au reste, ma fille, cette cassolette est venue ; elle ressemble assez à un *jubilé* : elle pèse plus et

[1] Plus ami de la galanterie que de la guerre.

est beaucoup moins belle que nous ne pensions. C'est une antique, qui s'appelle donc une cassolette ; mais rien n'est plus mal travaillé ; cependant c'est une vraie pièce à mettre à Grignan, et nullement à Paris. Notre bon cardinal a fait de cela comme de sa musique, qu'il loue, sans s'y connaître. Ce qu'il y a à faire, c'est de l'en remercier tout bonnement, et ne lui pas donner la mortification de croire que l'on n'est pas charmé de son présent. Il ne faut pas aussi vous figurer que ce présent soit autre chose, selon lui, qu'une pure bagatelle, dont le refus serait une très grande rudesse. Je m'en vais l'en remercier en attendant votre lettre. Quand je vous ai proposé de lui conseiller de s'amuser à écrire son histoire, c'est qu'on m'avait dit de le faire aussi, et que tous ses amis ont voulu être soutenus, afin qu'il parût que tous ceux qui l'aimaient étaient dans le même sentiment. Il se porte très bien, je vous en assure ; ce n'est plus comme cet hiver : le régime et les viandes simples l'ont entièrement remis. Il est vrai que Castor et Pollux ont porté la nouvelle de Rome. Vous dites fort plaisamment tout ce qu'on a dit ici ; mais je n'ai fait que l'entendre redire, sans avoir eu le malheur de me trouver avec les gens qui raisonnent si bien. Dieu merci, je ne vois que des gens qui voient son action dans toute sa beauté, et qui l'aiment comme nous. D'Hacqueville veut qu'il ne se cloue

point à Saint-Mihel ; il lui conseille d'aller à Commerci, et quelquefois à Saint-Denis. Il garde son équipage en faveur de sa pourpre ; je suis persuadée avec joie que sa vie n'est point finie.

Madame la Grande-Duchesse et Mme de Sainte-Mesme ont fort parlé ici de votre beauté. Vous aviez donc ce joli visage que j'aime tant ; conservez-le tout le plus que vous pourrez : vous auriez peine d'en trouver un pareil. M. de Pomponne en est bien persuadé, il ne s'en peut taire. J'aurais vu cette princesse sans le voyage de Pomponne. Tout le monde la trouve ici comme vous l'avez représentée. Elle a parlé à Mme de Rarai du mauvais souper qu'elle vous avait donné à Pierrelatte, mais plus que tout de votre beauté et de votre bonne grâce. Elle est d'une tristesse effroyable. Mme de Montmartre alla prendre possession de son corps à Fontainebleau : elle sera dans une affreuse prison. Elle est suffoquée par toutes les Guisardes.

Mme de Montlouet a la petite vérole : les regrets de sa fille sont infinis ; la mère est au désespoir aussi de ce que sa fille ne veut pas la quitter pour aller prendre l'air, comme on lui ordonne. Pour de l'esprit, je pense qu'elles n'en ont pas du plus fin ; mais pour des sentiments, ma belle, c'est tout comme chez nous, et aussi tendres, et aussi naturels. Vous me dites des choses si extrêmement bonnes

sur votre amitié pour moi, et à quel rang vous la mettez, qu'en vérité je n'ose entreprendre de vous dire combien j'en suis touchée, et de joie, et de tendresse, et de reconnaissance ; mais puisque vous croyez savoir combien je vous aime, vous les comprendrez aisément. Le dessous de vos cartes est agréable pour moi. M. de Pomponne disait, en demeurant d'accord que rien n'est général : « Il paraît que Mme de Sévigné aime passionnément Mme de Grignan : savez-vous le dessous des cartes ? voulez-vous que je vous le dise ? C'est qu'elle l'aime passionnément. » Il pourrait y ajouter, à mon éternelle gloire : « et qu'elle en est aimée. »

J'ai le paquet de vos soies ; je voudrais bien trouver quelqu'un qui vous le portât ; il est trop petit pour les voitures, et trop gros pour la poste : je crois que j'en pourrais dire autant de cette lettre. Adieu, ma très aimable et très chère enfant ; je ne puis jamais vous trop aimer ; quelques peines qui soient attachées à cette tendresse, celle que vous avez pour moi mériterait encore plus, s'il était possible.

A MONSIEUR ET MADAME DE GRIGNAN

A Paris, mercredi 31 juillet 1675.

Voici une petite histoire qui s'est passée il y a trois jours. Un pauvre passementier, dans ce fau-

bourg Saint-Marceau, était taxé à dix écus pour un impôt sur les maîtrises. Il ne les avait pas : on le presse et represse ; il demande du temps, on lui refuse ; on prend son pauvre lit et sa pauvre écuelle. Quand il se vit en cet état, la rage s'empara de son cœur ; il coupa la gorge à trois enfants qui étaient dans sa chambre ; sa femme sauva le quatrième, et s'enfuit. Le pauvre homme est au Châtelet ; il sera pendu dans un jour ou deux. Il dit que tout son déplaisir, c'est de n'avoir pas tué sa femme et l'enfant qu'elle a sauvé. Songez que cela est vrai comme si vous l'aviez vu, et que depuis le siège de Jérusalem, il ne s'est point vu une telle fureur.

. . . .

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France : c'est la mort de M. de Turenne. Si c'est moi qui vous l'apprends, je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde ; toute la cour fut en larmes, et Monsieur de Condom pensa s'évanouir. On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau : tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement ; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple était dans le

trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de sa vie. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avait le plaisir de voir décamper l'armée ennemie devant lui ; et le 27e, qui était samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : il avait dessein de donner sur l'arrière-garde, et mandait au Roi à midi que dans cette pensée il avait envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier apprendre au Roi la suite de cette entreprise : il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée. Le courrier part à l'instant ; il arriva lundi, comme je vous ai dit ; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être

comparable à la violente affliction de toute cette armée. Le Roi a ordonné en même temps à Monsieur le Duc d'y courir en poste, en attendant Monsieur le Prince, qui doit y aller ; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entre-temps ; c'est une cruelle chose que d'imaginer cette fatigue à Monsieur le Prince ; Dieu veuille qu'il en revienne ! M. de Luxembourg demeure en Flandre pour y commander en chef : les lieutenants généraux de Monsieur le Prince sont MM. de Duras et de la Feuillade. Le maréchal de Créquy demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au Roi de réparer cette perte, et au lieu d'un général en faire huit (c'est y gagner). En même temps on fit huit maréchaux de France, savoir : M. de Rochefort, à qui les autres doivent un remerciement ; MM. de Luxembourg, Duras, la Feuillade, d'Estrades, Navailles, Schomberg et Vivonne ; en voilà huit bien comptés. Je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand maître était au désespoir, on l'a fait duc ; mais que lui donne cette dignité ? Il a les honneurs du Louvre par sa charge ; il ne passera point au parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé. Cependant c'est une grâce, et s'il était veuf, il pourrait épouser quelque jeune veuve.

A LA MÊME

A Paris, vendredi 2 août 1675.

Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est inconsolable : il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment ; il arrêta son carrosse, comme il revenait de Pontoise à Versailles : le Cardinal ne comprit rien à ce discours. Comme le gentilhomme s'aperçut de son ignorance, il s'enfuit ; le Cardinal fit courre après, et sut cette terrible mort ; il s'évanouit ; on le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. Mme de Guénégaud et Cavoie l'ont été voir, qui ne sont pas moins affligés que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, et par son intérêt, et par l'admiration que vous aviez pour le héros. N'oubliez pas de lui écrire : il me paraît que vous écrivez très bien sur toutes sortes de sujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laisser aller sa plume. On paraît fort touché dans Paris, et dans plusieurs maisons, de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courrier d'Allemagne. Montecuculi, qui s'en allait, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisaient des

cris qui s'entendaient de deux lieues; nulle considération ne les pouvait retenir : ils criaient qu'on les menât au combat ; qu'ils voulaient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur ; qu'avec lui ils ne craignaient rien, mais qu'ils vengeraient bien sa mort ; qu'on les laissât faire, qu'ils étaient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui était à M. de Turenne, et qui est venu parler au Roi ; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, et la mort de son maître, à tous ses amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps : vous pouvez penser s'il tomba et s'il mourut. Cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion ; et puis on jeta un manteau sur son corps. Le Bois-Guyot (c'est ce gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté sans bruit dans la plus proche maison. M. de Lorges était à une demi-lieue de là ; jugez de son désespoir. C'est lui qui perd tout, et qui demeure chargé de l'armée et de tous les événements jusqu'à l'arrivée de Monsieur le Prince, qui a vingt-deux jours de marche. Pour moi, je pense mille fois le jour au chevalier de Grignan, et ne puis pas m'imaginer qu'il puisse soutenir cette perte sans perdre la raison. Tous ceux que M. de Turenne aimait sont fort à plaindre.

Le Roi disait hier en parlant des huit nouveaux maréchaux de France : « Si Gadagne avait eu patience, il serait du nombre ; mais il s'est retiré, il s'est impatienté : c'est bien fait. » On dit que le comte d'Estrées cherche à vendre sa charge ; il est du nombre des désespérés de n'avoir point le bâton. Devinez ce que fait Coulanges : sans s'incommoder, il copie mot à mot toutes les nouvelles que je vous écris. Je vous ai mandé comme le grand maître est duc : il n'ose se plaindre ; il sera maréchal de France à la première voiture ; et la manière dont le Roi lui a parlé passe de bien loin l'honneur qu'il a reçu. Sa Majesté lui dit de dire à Pomponne son nom et ses qualités ; il lui répondit : « Sire, je lui donnerai le brevet de mon grand-père ; il n'aura qu'à le faire copier. » Il faut lui faire un compliment ; M. de Grignan en a beaucoup à faire, et peut-être des ennemis ; car ils prétendent du *monseigneur*, et c'est une injustice qu'on ne peut leur faire comprendre.

M. de Turenne avait dit à M. le cardinal de Retz en lui disant adieu (et d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours) : « Monsieur, je ne suis point un diseur ; mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires-ci, où peût-être on a besoin de moi, je me retirerais comme vous ; et je vous donne ma parole que, si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, et je mettrai, à votre exemple, quelque

temps entre la vie et la mort. » Notre cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous lassez point d'en entendre parler : nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir de détails.

J'embrasse M. de Grignan : je vous souhaiterais quelqu'un à tous deux avec qui vous pussiez parler de M. de Turenne. Les Villars vous adorent ; Villars est revenu ; mais Saint-Géran et sa tête sont demeurés : sa femme espérait qu'on aurait quelque pitié de lui, et qu'on le ramènerait. Je crois que la Garde vous mande le dessein qu'il a de vous aller voir : j'ai bien envie de lui dire adieu pour ce voyage ; le mien, comme vous savez, est un peu différé : il faut voir l'effet que fera dans notre pays la marche de six mille hommes et des deux Provençaux. Il est bien dur à M. de Lavardin d'avoir acheté une charge quatre cent mille francs, pour obéir à M. de Fourbin ; car encore M. de Chaulnes a l'ombre du commandement. Mme de Lavardin et M. d'Harouys sont mes boussoles. Ne soyez point en peine de moi, ma très chère, ni de ma santé ; je me purgerai après le plein de la lune, et quand on aura des nouvelles d'Allemagne.

Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse tendrement, et je vous aime si passionnément, que je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin. Si quelqu'un souhaitait mon amitié, il devrait être content

que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait.

A LA MÊME

A Paris, mercredi 7 août 1675.

Quoi ! je ne vous ai point parlé de saint Marceau en vous parlant de sainte Geneviève ! Je ne sais pas où j'avais l'esprit. Saint Marceau vint prendre sainte Geneviève jusque chez elle ; sans cela on ne l'eût pas fait aller : c'étaient les orfèvres qui portaient la châsse du saint ; il y avait pour deux millions de pierreries : c'était la plus belle chose du monde. La sainte allait après, portée par ses enfants, nu-pieds, avec une dévotion extrême. Au sortir de Notre-Dame, le bon saint alla reconduire la bonne sainte jusques à un certain endroit marqué, où ils se séparent toujours ; mais savez-vous avec quelle violence ? Il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause de l'effort qu'ils font pour se rejoindre ; et si par hasard ils s'étaient approchés, puissance humaine ni force humaine ne pourrait les séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au peuple ; mais on les en empêche, et ils font seulement l'un à l'autre une douce inclination, et puis chacun s'en va chez soi. A quoi pouvais-je penser de ne vous point conter toutes ces merveilles ?

Pour votre équipée du feu de saint Jean-Baptiste, je ne puis y penser sans que la sueur m'en monte au front. Quelle folie en l'état où vous étiez ! quelle foule ! quelle chambre ! quel échafaud ! Ma bonne, je vous prie de ne m'en plus parler.

Le sermon que vous me fîtes la veille de votre départ ne peut jamais sortir de ma mémoire ; mais comme je ne puis ramener cet endroit sans commencer par vous voir entrer dans ma chambre, et que je n'ai plus cette joie ni cette espérance prochaine, il m'en coûte toujours des larmes ; et quand je médite sur toute cette soirée, le souvenir m'en est d'une amertume que je ne puis encore soutenir. Tout ce que nous fîmes les derniers jours, tous les lieux où nous fûmes, toute la douleur dont j'étais pénétrée, avec une bonne contenance de peur d'attirer vos sermons, tout cela m'arrache encore le cœur. Je repasse tous les temps : nous étions comme à cette heure à Livry, et ainsi de toutes les saisons. L'amitié que j'ai pour vous porte bien des peines et des amertumes avec elle : une absence continuelle avec la tendresse que j'ai pour vous, ne composent pas une paix bien profonde à un cœur aussi dénué de philosophie que le mien ; il faut passer sur ces endroits sans y séjourner. Vous me voyez, ma bonne, et je vois que vous vous moquez de moi.

Je vous ai mandé que je ne pars pas encore.

Vous croyez bien que je vous manderai l'adresse de mon nouvel ami de la poste ; il sera plus fidèle que Dubois, et nous aurons deux fois la semaine de nos nouvelles ; mais croyez bien que je n'oublierai pas l'article : mon intérêt y est encore plus que le vôtre : c'est ma vie partout ; mais aux Rochers, ce serait mourir que de n'avoir pas cette consolation. Je porterai des livres et de l'ouvrage : ces amusements vont bien loin après les soins de notre commerce. Vos lettres sont étranges sur les nouvelles de l'armée, jusqu'à ce que vous ayez su la mort de M. de Turenne. Tout est confondu : il n'y a plus ni Flandre, ni Allemagne, ni petit frère que l'on puisse espérer. Nous verrons dans quelques jours comme tout se rangera, et le train que prendra notre province et M. de Fourbin avec sa petite armée.

Je vous conseille d'écrire à notre bon cardinal sur cette grande mort ; il en sera touché. L'on disait l'autre jour en bon lieu que l'on ne connaissait point d'homme au-dessus des autres hommes, que lui et M. de Turenne : le voilà donc seul dans ce point d'élévation. Quand vous aurez passé cette première lettre, croyez-moi, ma bonne, ne vous contraignez point quand il vous viendra quelque folie au bout de votre plume ; il en est charmé : aussi bien la grandeur et le fonds de religion n'empêchent point encore ces petites

chamarrures ; il laisse toujours aller les épigrammes au gros abbé. Ce que vous me mandez de d'Hacqueville est plaisant.

Voilà votre Mme de Schomberg maréchale ; elle est fort louable de passer sa vie en Languedoc, pour être plus près de Catalogne ; peut-être que sa santé contribue à ce séjour. Ce serait un joli voyage à M. de Grignan et à la Garde, de l'aller voir aux eaux. Tout ceci fera sans doute changer de place à son mari.

Le chevalier de Buous est bien content de moi : je suis sa résidente chez M. de Pomponne. Guilleragues a fait des merveilles dans sa *Gazette*. Je trouve les dernières louanges un peu embarrassées : j'aimerais mieux un style naturel et moins recherché.

Mon fils me mande que la désolation de son armée lui fait comprendre l'excès de celle d'Allemagne ; qu'ils sont pourtant heureux qu'on leur laisse M. de Luxembourg, en leur ôtant Monsieur le Prince. Il me prie d'écrire à ce nouveau général ; je pense qu'il vous en prie aussi. Faites-le, ma petite : vous écrivez si bien. Vous ne sauriez croire le plaisir et l'agrément qui en reviendra à votre frère. La pauvre Mme de Vaubrun est entièrement désespérée de la mort de son mari ; elle fait grand'pitié. M. d'Harouys pleurait hier à chaudes larmes, et pour sa douleur particulière, et pour

celle de cette pauvre femme. Les nouvelles d'Allemagne font toute notre attention. Je vis l'autre jour à la messe le comte de Fiesque et d'autres, qui assurément n'y ont point bonne grâce. Je trouvai heureuses celles qui n'avaient leurs enfants ni aux Minimes, ni en Allemagne ; c'est-à-dire moi, qui sais mon fils à son devoir, sans aucun péril présentement.

L'autre jour Monsieur le Dauphin tirait au blanc ; comme votre fils, il tira fort loin du but : M. de Montausier se moqua de lui, et dit tout de suite au marquis de Créquy, qui est fort adroit, de tirer ; et à Monsieur le Dauphin : « Voyez comme celui-ci tire droit. » Le petit pendard tire un pied plus loin que Monsieur le Dauphin. « Ah ! petit corrompu, s'écria M. de Montausier, il faudrait vous étrangler. » M. de Grignan se souviendra bien de ce petit courtisan ; il nous a conté des choses pareilles.

Vous devriez lire, c'est-à-dire avoir les *Croisades ;* vous y verriez un Aimar de Monteil, et un Castellane, afin de choisir : ce sont des héros. On veut relire le Tasse quand on a lu ce livre-là.

J'ai vu enfin M. de Péruis : il me paraît passionné pour M. de Grignan et pour vous ; je le trouve honnête homme, il me semble doux et sincère, et point fanfaron. Nous avons causé une heure de toute la Provence, où je me trouvai encore

fort savante. Il m'a donné la lettre de M. de Grignan et la vôtre. Elles sont toutes propres à me faire vivre parfaitement bien avec ce monsieur, puisque vous le comptez au nombre de vos amis. Il nommera qui vous voudrez, pourvu que Monsieur de Marseille lui laisse la liberté. Il me paraît bien intentionné aussi pour M. d'Escars. Il est ravi de votre portrait ; je voudrais que le mien fût un peu moins rustaud : il ne me paraît point propre à être regardé agréablement, ni tendrement. La bonne d'Heudicourt est ravie d'une lettre que vous lui avez écrite ; elle peut vous mander de fort bonnes choses et très particulières : ce commerce vous divertira extrêmement. J'ai fait conter à Péruis comme il vous a trouvée, à quelle heure, en quel lieu : je vous ai bien reconnue dans votre lit comme une paresseuse ; il dit que vous êtes belle, et blanche, et grasse : je n'ai osé le questionner davantage. Il n'y a point de conversation au monde que je puisse préférer à celle d'un homme qui vient de Grignan, et qui me parle de toutes ces choses. Je ne pouvais le quitter.

Je gronderai bien Corbinelli de ne vous pas écrire : quelle sottise ! que peut-il faire de mieux ? Hélas ! je viens d'apprendre que le pauvre garçon a pensé mourir : il a eu des maux de tête à perdre la raison, et la fièvre. Il a écrit son nom au bas d'une lettre, et fait écrire qu'on me vienne dire

qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été à l'extrémité, et que j'ai pensé perdre la personne du monde qui m'est la plus dévouée ; je voudrais qu'il ne fût pas si bien justifié auprès de vous. Écrivez-lui une petite amitié, ma mignonne, pour l'amour de moi ; c'est un garçon que j'aime, et qui m'a persuadée de son amitié.

J'ai été à Versailles : je ne sais si je ne vous l'ai point mandé. J'allai avec d'Hacqueville tête à tête. Nous partîmes à trois heures ; nous arrivâmes droit chez M. de Louvois, que nous trouvâmes ; ce bonheur me parut comme de donner droit dans le treize d'un trou-madame. Je lui parlai pour mon fils ; il ne peut avoir ce régiment, parce que celui qui l'avait n'est point mort. Il me dit mille choses honnêtes et très obligeantes ; je lui dis l'ennui que nous avions dans notre guidonnage : enfin tout alla bien. Nous remontâmes en calèche, et nous étions à neuf heures à Paris. J'ai retourné depuis à Versailles avec Mme de Verneuil, pour faire ce qui s'appelle sa cour. Monsieur de Condom n'est point encore consolé de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon n'est pas connaissable ; il jeta les yeux sur moi, et craignant de pleurer, il se détourna : j'en fis autant de mon côté, car je me sentis fort attendrie. Les dames de la Reine sont précisément celles qui font la compagnie de Mme de Montespan : on y joue tour à tour, on y mange ; il y a

des musiques tous les soirs. Rien n'est caché, rien n'est secret ; les promenades en triomphe : cet air déplairait encore plus à une femme qui serait un peu jalouse ; mais tout le monde est content. Nous fûmes à Clagny : que vous dirai-je ? c'est le palais d'Armide ; le bâtiment s'élève à vue d'œil ; les jardins sont faits : vous connaissez la manière de le Nôtre ; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien ; il y a un petit bois d'orangers dans de grandes caisses ; on s'y promène ; ce sont des allées où l'on est à l'ombre ; et pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets : c'est assurément la plus belle, la plus surprenante, la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer : on aime fort ce bois.

Hier au soir je vis la Garde, qui me dit qu'un homme revenu de l'armée avait dit au Roi tout naïvement des biens infinis du chevalier de Grignan et de son régiment. Il se porte très bien jusqu'ici. Dieu le conserve !

Je veux, ma bonne, vous faire voir un petit dessous de cartes qui vous surprendra : c'est que cette belle amitié de Mme de Montespan et de son amie[1] qui voyage est une véritable aversion depuis près de deux ans : c'est une aigreur, c'est une

[1] Mme de Maintenon.

antipathie, c'est du blanc, c'est du noir ; vous demandez d'où vient cela ? C'est que l'amie est d'un orgueil qui la rend révoltée contre les ordres de l'autre. Elle n'aime pas à obéir ; elle veut bien être au père, mais non pas à la mère ; elle fait le voyage à cause de lui, et point du tout pour l'amour d'elle ; elle lui rend compte, et point à elle. On gronde l'ami d'avoir trop d'amitié pour cette glorieuse ; mais on ne croit pas que cela dure, à moins que l'aversion ne se change, ou que le bon succès d'un voyage ne fît changer ces cœurs. Ce secret roule sous terre depuis plus de six mois ; il se répand un peu ; je crois que vous en serez surprise. Les amis de l'amie en sont assez affligés, et l'on croit qu'il y en a deux qui ont senti cet hiver le contre-coup de cette mésintelligence. N'admirez-vous point comme on raisonne quelquefois, et que l'on ne comprend pas les choses ? C'est quand je dis qu'il y a un fil de manqué ; et l'on voit clair quand on voit le dessous des cartes : c'est la plus jolie chose du monde. Il y a une grande femme qui pourrait bien vous en mander si elle voulait, et vous dire à quel point la perte du héros a été promptement oubliée dans cette maison : ç'a été une chose scandaleuse. Savez-vous bien qu'il nous faudrait ici quelque manière de chiffre ?

Je m'en vais faire réponse à votre lettre du

dernier juillet. Ma bonne, votre commerce est divin ; ce sont des conversations que nos lettres : je vous parle, et vous me répondez ; j'admire votre soin et votre exactitude ; mais, ma très chère, ne vous en faites point une loi ; car si cela vous fait la moindre incommodité et le moindre mal de tête, croyez que c'est me plaire que de vous soulager ; et sans vouloir exagérer, votre intérêt, votre plaisir, votre santé, le soulagement de quelque chose qui vous peine, est au premier rang de ce qui me tient le plus au cœur : il faut me croire, le dessous des cartes va encore plus loin.

Je m'en vais commencer par ma santé, ma bonne. N'en soyez point en peine : je vois très souvent M. de l'Orme chez Mme de Montmor, qu'il ressuscite ; il a fort approuvé ma saignée du pied, et m'a empêchée jusqu'ici de me purger, trouvant que je suis hors d'affaire, et que je n'aurai plus de ces vapeurs de l'année passée. C'étaient les adieux de ce qu'on croyait parti : si peu de mal était digne de mon bon tempérament. Il me fait prendre de sa poudre avant que je parte, mais ce sera plus par civilité pour lui que par besoin. Si vous lui aviez parlé, vous seriez rassurée sur mon chapitre pour le reste de vos jours et des miens. Fiez-vous donc à lui, ma bonne, et ôtez cette inquiétude des effets de votre tendresse : il vous en reste assez. Pour la proposition d'aller à Grignan, au lieu

d'aller en Bretagne, elle m'avait déjà passé par la tête ; et quand je veux rêver agréablement, c'est la première chose qui se présente à moi que ces jolis châteaux : en reculant un peu celui-ci, il ne sera plus en Espagne ; et le tour que vous me proposez est joli et si faisable, que je m'en vais emporter cette idée en Bretagne, pour me soutenir la vie dans mes bois ; mais pour cette année, mon enfant, l'abbé crie de la proposition en l'air. J'ai des affaires autres que celle de Mme d'Acigné : j'ai le bon abbé, que je n'aurai pas toujours ; j'ai mon fils, qui serait bien étonné de me trouver à Lambesc à son retour : je voudrais bien le marier ; mais soyez assurée, ma bonne, que le desir et l'espérance de vous revoir ne me quittent jamais, et soutiennent toute ma santé et le reste de joie que j'ai encore dans l'esprit ; il faut donc saler toutes ces propositions.

Je ne sais ce que vous voulez dire, quand vous croyez que l'abbé se mécompte à votre profit. Ma bonne, comptez mieux si vous pouvez. Vous me serrez le cœur en me disant qu'à l'avenir vous prendrez des mesures plus justes pour me payer : que cela est rude, ma bonne ! Que trouvez-vous de si extraordinaire, que m'en allant en Bretagne et n'ayant pas besoin d'argent, je remette à l'année qui vient à prendre cet argent ? Il est cruel que je ne puisse pas retarder un ridi-

cule payement comme celui-là, quand je n'en ai pas besoin et que je promets de le prendre dans un autre temps. Si nous prenions des juges vous seriez bientôt condamnée, et s'il y avait un peu plus de confiance dans votre amitié, vous comprendriez bien le déplaisir que vous me donnez. Croyez-moi, ma bonne, vous devriez nous laisser faire : quand le *bien Bon* s'en mêle, vous n'avez rien à craindre ; les nombres et les supputations feront droit, nous reverrons le bienheureux paquet que nous desirons, et puis on aura regret aux gronderies ; mais c'est un des plaisirs de l'éloignement.

Pour la pauvre cassolette, vous me paraissez en colère ; cela n'est pas juste. Songez, ma bonne, que celui qui vous la donne, l'a crue très belle et très précieuse, et en cette qualité il vous en fait un présent d'amitié ; c'est ce qui s'appelle un souvenir : il faut toujours regarder à l'intention et régler par là notre reconnaissance. Après tout ce serait une très belle chose à Grignan, car le dessin en est admirable et à l'imitation d'une antique de Rome ; mais c'est que l'ouvrier n'est pas si habile que ceux de Paris, et vous comprenez bien que dans votre château on n'y regardera pas de si près. C'eût été une grande rudesse de le refuser.

J'ai envoyé vos lettres : nous en voudrions avoir

à tout moment du chevalier de Grignan, car jusqu'à ce qu'ils aient repassé le Rhin, nous serons toujours en peine. Voilà la relation du combat de M. de Lorges, où il a fait voir qu'il était neveu de son oncle. Dieu veuille que nos prospérités continuent ! ce serait l'ombre de M. de Turenne qui serait encore dans cette armée.

Le comte du Lude est ici ; il est duc : on ne s'attache point à trouver mauvais son retour ; mais je vous avoue qu'il y a ici de petits Messieurs à la messe, à qui l'on voudrait bien donner d'une vessie de cochon par le nez. Si nous eussions pu troquer notre guidon contre le régiment, à la bonne heure ; mais Mont-Gaillard n'est point mort, et il lui faut de l'argent : c'est ce que me dit M. de Louvois, et que j'étais trop habile femme pour acheter un régiment, ne pouvant me défaire de la charge. Le *bien Bon* espère de restaurer vos affaires.

Mme de Saint-Valleri sera marquée : j'ai si bien fait que son joli nez en sera gâté. On ne peut être plus admirable qu'ils sont. Mme de Monaco est toujours malade ; je ne vois plus où aboutira cette maladie : que vous m'êtes obligée ! Mais vraiment, ma mignonne, je me dédis de Mme de Langeron : elle est plus affligée que jamais ; elle est comme une ombre autour de Madame la Duchesse ; mais elle ne parle plus ; ce n'est plus une femme qui entende ni qui réponde :

Sortez, Ombres, sortez [1] !

Elle pleure sans cesse ; elle s'est fait une écorchure aux yeux, qui la rend méconnaissable : je reprends ce que je vous en avais dit.

Monsieur le Duc est ici pour un jour ; il ira rejoindre Monsieur son père, qui va doucement avec quatre ou cinq mille hommes : il a pris ce temps pour voir le Roi et Madame la Duchesse. Mme de Langeron pensa hier mourir en le revoyant. Je suis comme vous, je ne comprends point bien l'amour de profession. L'été, il n'y a qu'à l'Opéra où Mars et Venus s'accordent si bien ensemble. Voilà les premiers actes de l'opéra : quand vous en voudrez davantage, demandez-les à M. de Boissy : c'est le plus joli garçon du monde, qui pour récompense ne veut que l'honneur d'être nommé dans cette lettre. J'en reçois une de Corbinelli : il est guéri ; il a été très mal. Ils iront à Grignan : j'en suis bien aise ; vous parlerez de moi, et vous aurez une bonne compagnie.

Vous vous moquez de mes questions, quand je vous demande si vous avez été à pied à Pierrelatte. En voici encore une : N'aurez-vous point de cocher ? Êtes-vous bien contente de n'avoir qu'un palefrenier ? J'en mène trois : Lombard, Langevin et la Porte : c'est un meuble qui me paraît fort nécessaire.

[1] QUINAULT, *Thésée*, acte III, sc. VII.

Adieu, ma très chère et très aimable bonne : vous m'aimez ; c'est assurément le dessous de vos cartes, aussi bien que des miennes.

Ne croyez point que j'offense ce que j'aime par négliger ma santé : j'en ai un véritable soin pour l'amour de vous, et c'était pour vous plaire que j'allais voir M. de l'Orme. J'y trouvai Mme de Frontenac et la *Divine*, et la Bertillac, qui y loge, et qui est comme une potée de souris. Cette maison n'est point ennuyeuse ; mais ma lettre, qu'en dites-vous ? J'aime à vous parler quasi tous les jours : puisque cela ne vous déplaît pas, et que cela me fait plaisir, quel mal y aurait-il ? Adieu encore, ma très chère belle, croyez-moi bien véritablement et uniquement à vous. J'embrasse et je baise M. de Grignan, c'est à lui à qui j'envoie l'opéra.

A LA MÊME

A Paris, vendredi 9 août 1675.

Comme je ne vous écrivis qu'un petit billet mercredi, j'oubliai plusieurs choses à vous dire. M. Boucherat me manda lundi au soir que le Coadjuteur avait fait merveilles à une conférence à Saint-Germain, pour les affaires du clergé. Monsieur de Condom et Monsieur d'Agen me

dirent la même chose à Versailles. Je me suis persuadé qu'il fera aussi bien à sa harangue au Roi : ainsi il faudra toujours le louer.

Voilà donc, ma chère bonne, nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis : c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoyât le bâton après une si belle action, et si utile, dont il a seul tout l'honneur. Il a eu un coup de canon dans le ventre de son cheval, et qui lui passa entre les jambes : il était à cheval sur un coup de canon ; la Providence avait bien donné sa commission à celui-là, aussi bien qu'aux autres. Nous n'avons perdu que Vaubrun, et peut-être Montlaur, frère du prince d'Harcourt, votre cousin germain : ou n'en parle guère plus que d'un chien. La perte des ennemis à été grande ; de leur aveu, ils ont quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cents. Le duc de Sault, le chevalier de Grignan et leur cavalerie se sont distingués ; et les Anglais surtout ont fait des choses romanesques ; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montecuculi, après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avait de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisserait repasser le Rhin, et qu'il ne voulait point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse,

et à la valeur des jeunes Français, à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui nous ont attaqués ont été défaites. Plusieurs courtisans, que je n'ose nommer par prudence, se sont signalés pour parler au Roi de M. de Lorges, et des raisons sans conséquence qui devaient le faire maréchal de France tout à l'heure ; mais elles ont été inutiles. Il a seulement le commandement d'Alsace, et vingt-cinq mille francs de pension qu'avait Vaubrun. Ah ! ce n'était pas cela qu'il voulait. M. le comte d'Auvergne a la charge de colonel général de la cavalerie, et le gouvernement de Limousin. M. de Bouillon se promène aux Tuileries, ravi de pouvoir être ce qui lui plaira, sans que personne y trouve à redire. Vous croyez bien que Mme de Bouillon est de son avis. Le cardinal de Bouillon est très affligé.

Notre bon cardinal a encore écrit au pape, disant qu'il ne peut s'empêcher d'espérer que, quand Sa Sainteté aura vu les raisons qui sont dans sa lettre, elle se rendra à ses très humbles prières ; mais nous croyons que le pape infaillible, qui ne fait rien d'inutile, ne lira seulement pas ses lettres, ayant fait sa réponse par avance, comme notre petit ami que vous connaissez. Monsieur le Cardinal se lève à six heures ; il dit son bréviaire en hébreu : vous savez pourquoi ; il va à la grand'-

messe. Il dîne sobrement ; il lit le Nouveau Testament, ou il écrit jusqu'à vêpres ; il se promène, il soupe à sept, se couche à dix ; il dit de bonnes choses ; en un mot, il paraît content.

Parlons un peu de M. de Turenne : il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui aurait été un dégoût s'il était au monde, nous paraît une prospérité parce que nous ne l'avons plus ? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Écoutez, je vous prie, ma bonne, une chose qui me paraît belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie ; c'était comme s'il eût dit : « Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. » Le coup de canon vint donc, et emporta le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tua M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. « Taisez-vous, mon enfant, lui dit-il ; voyez (en lui montrant M. de Turenne roide mort), voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable. » Et sans faire aucune attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

Le gentilhomme de M. de Turenne, qui était retourné et qui est revenu, dit qu'il a vu faire des actions héroïques au chevalier de Grignan : il a été jusqu'à cinq fois à la charge, et sa cavalerie a si bien repoussé les ennemis, que ce fut cette vigueur extraordinaire qui décida du combat. Le Boufflers a fort bien fait aussi, et le duc de Sault, et surtout M. de Lorges, qui parut neveu du héros en cette occasion ; mais le gentilhomme avait tellement le chevalier de Grignan dans la tête qu'il ne pouvait s'en taire : n'admirez-vous point qu'il n'ait pas été blessé, à se mêler comme il a fait, et essuyer tant de fois le feu des ennemis ? Le duc de Villeroi ne se peut consoler de M. de Turenne; il croit que la fortune ne peut plus lui faire de mal, après lui avoir fait celui de lui ôter M. de Turenne et le plaisir d'être aimé et estimé d'un tel homme. Il avait rhabillé à ses dépens tout un régiment anglais, et l'on n'a trouvé dans son coffre que neuf cents francs. Son corps est porté à Turenne ; plusieurs de ses gens et même de ses amis l'ont suivi. Le duc de Bouillon est revenu ; le chevalier de Coislin, parce qu'il est malade ; mais le chevalier de Vendôme, à la veille du combat : voilà sur quoi on crie, et toute la beauté de Mme de Ludres ne l'excuse point.

Voici une nouvelle : vous savez que le chevalier

de Lorraine et le chevalier de Châtillon ne sont pas amis :

Enfin, pour éviter les discours superflus [1],

vous savez le reste des vers, Varangeville est secrétaire des commandements de Monsieur, et fort attaché au chevalier de Châtillon. Le chevalier de Lorraine prétend qu'il a sujet de se plaindre de Varangeville ; il le prit avant-hier matin dans une rue, étant suivi de vingt de ses gens, et lui dit : « Si vous continuez de m'offenser, je vous ferai donner vingt coups de bâton, et, si vous me dites un mot, voilà des messieurs (en montrant ses gens) qui vous traiteront comme vous le méritez. » Varangeville répond : « Je n'ai rien à vous dire, Monsieur, avec une si nombreuse compagnie ; » et se va plaindre à Monsieur : il en est écouté et l'autre blâmé. Ce prince avait prétendu que quand il aurait parlé il ferait chasser Varangeville, et peut-être le chevalier de Châtillon, qui est la clef de la cabale ; et voyant que cela ne tournait pas comme il l'avait imaginé, il alla après Monsieur à Versailles, et en présence du Roi lui demanda congé de quitter son service, en disant pourtant toutes les obligations qu'il avait à Monsieur, et qu'il ne servirait jamais personne après lui ; et prit le Roi

[1] CORNEILLE, *le Cid*, acte I, sc. III. Mme de Sévigné a substitué *éviter* à *épargner*.

pour témoin de sa fidélité pour Monsieur ; mais que voyant qu'il préférait un petit secrétaire à lui, il ne pouvait plus être témoin de sa disgrâce, et qu'il s'en allait où sa destinée le conduirait. Le Roi, qui riait en lui-même des orages de cette petite cour, n'interposa point son autorité, et après quelques paroles qu'il ne voulait point dire en maître, il quitta le prince et le favori. Le dernier revint à Paris, où il reçut par Mme de Monaco une lettre très tendre de Monsieur ; mais au lieu de ne pousser pas plus loin sa colère, et de prendre ce prétexte pour revenir, il est allé à Chilly, où il dit qu'il attendra quelques jours pour voir ce que Monsieur fera pour sa satisfaction, et qu'ensuite, s'il n'est content, il s'en ira à Vichy prendre des eaux, et puis où il plaira à sa mauvaise fortune. Voilà où en est présentement l'affaire ; on ne doute point que les présents ne fassent trouver, comme c'est l'ordinaire, que les absents ont tort. Cependant Mme de Monaco est fort intriguée ; et le marquis d'Effiat et Volonne ont été si habiles qu'ils ont donné la démission de leurs charges à Monsieur, faisant voir avec beaucoup d'habileté qu'ils étaient les valets du chevalier de Lorraine, et que ne l'ayant plus, ils ont perdu leur maître. Je vous manderai la suite de cette belle histoire. Adieu, ma très chère.

Nous attendons cette ratification avec beaucoup

d'impatience ; nous n'osons quitter Paris d'un moment, car nous savons que M. de Mirepoix et sa belle dame sont fort tentés de faire une infamie ; nous sommes très attentifs à l'arrivée de ce paquet. Je vous suis si parfaitement acquise, que je ne trouve mes pas bien employés que quand ils ont quelque rapport à vous.

J'embrasse M. de Grignan, et vous ma bonne ; *Montélimar*[1], ma très chère.

A LA MÊME

A Paris, du 16 août 1675.

Je voudrais mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre lettre est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans ces bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma bonne, que son souvenir fût fini ici quand votre lettre est arrivée : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité, et même dans le cœur d'une infinité de gens dont les sentiments sont fixés sur ce sujet. J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld. Monsieur le Premier y vint : Mme de Lavardin, M. de Mar-

[1] Allusion à un billet de Coulanges, du 9 août 1675 : « Quand je mets sur vos paquets *Montélimar*, c'est à dire *je vous adore.* »

sillac, Mme de la Fayette et moi. La conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros ; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme : tout le monde en était plein pendant sa vie ; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà ; enfin, ma bonne, ne croyez point que cette mort soit ici comme les autres. Vous faisiez trop d'honneur au comte de Guiche ; mais pour l'un des deux héros de ce siècle, vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que vous ayez une dose de douleur plus que les autres. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur. Sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême. Chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité, éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il

était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je pas conté comme il rhabilla ce régiment anglais (il lui en coûta quatorze mille francs), et resta sans argent ? Les Anglais ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveraient de servir cette campagne pour le venger ; mais qu'après cela ils se retireraient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avait de jeunes soldats qui s'impatientaient un peu dans les marais, où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disaient : « Quoi ! vous vous plaignez, on voit bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne : il est plus fâché que nous quand nous sommes mal ; il ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand nous dormons : c'est notre père ; on voit bien que vous êtes bien jeunes ; » et les rassuraient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés : c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris que ce que je vous dirais si vous étiez ici. Je reviens à son âme : c'est donc une chose à remarquer, nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de lui. Méditez sur cette confiance générale

de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui : enfin personne n'a osé douter de son repos éternel. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette perte.

Le Roi a dit d'un certain homme, dont vous aimiez assez l'absence cet hiver, qu'il n'avait ni cœur, ni esprit : rien que cela. Mme de Rohan, avec une poignée de gens, a dissipé et fait fuir les mutins qui s'étaient attroupés dans la duché de Rohan. Les troupes sont à Nantes, commandées par Fourbin ; car Vins est toujours subalterne. L'ordre de Fourbin est d'obéir à M. de Chaulnes ; mais comme M. de Chaulnes est dans son Fort-Louis, Fourbin avance et commande toujours. Vous entendez bien ce que c'est que ces sortes d'honneurs en idée, que l'on laisse sans action à ceux qui commandent. M. de Lavardin avait fort demandé le commandement ; il a été à la tête d'un vieux régiment, et prétendait que ces honneurs lui étaient dus ; mais il n'a pas eu contentement. On dit que nos mutins demandent pardon ; je crois qu'on leur pardonnera moyennant quelques pendus. On a ôté M. Chamillard qui était odieux à la province, et l'on a donné pour intendant de ces troupes M. de Marillac, qui est un fort honnête homme. Ce n'est plus ces désordres qui m'empêchent de partir, c'est autre chose que je ne veux pas quitter ; je n'ai pas pu même aller à Livry,

quelque envie que j'en aie ; il faut prendre le temps comme il vient : on est assez aise d'être au milieu des nouvelles dans ces terribles temps.

Écoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avait fait connaissance avec un berger qui savait très bien les chemins et le pays ; il allait seul avec lui, et faisait poster ses troupes selon la connaissance que cet homme lui donnait : il aimait ce berger, et le trouvait d'un sens admirable, et disait que le général Beck était venu comme cela, et qu'il croyait que ce berger ferait sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye :

« Tout de bon, il me semble que cela n'est pas trop mal ; je crois que M. de Montecuculi trouverait assez bien ce que l'on vient de faire. » Il est vrai que c'était un chef-d'œuvre d'habileté. Mme de Villars a vu encore une relation depuis le jour du combat : on lui dit que dans le passage du Rhin le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence : il est impossible de s'être plus distingué qu'il a fait. Dieu le conserve ! car le courage de M. de Turenne est passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible depuis la défaite du maréchal de Créquy.

M. de la Feuillade a pris la poste, et s'en est venu

droit à Versailles, où il surprit le Roi ; il lui dit : « Sire, les uns font venir leurs femmes (c'est Rochefort), les autres les viennent voir : pour moi, je viens voir une heure Votre Majesté, et la remercier mille et mille fois ; je ne verrai que Votre Majesté, car ce n'est qu'à elle que je dois tout. » Il causa assez longtemps, et puis prit congé, et dit : « Sire, je m'en vais, je vous supplie de faire mes compliments à la Reine, à Monsieur le Dauphin, à ma femme et à mes enfants, » et s'en alla remonter à cheval, et en effet n'a vu âme vivante. Cette petite équipée a fort plu au Roi ; il a raconté en riant comme il était chargé de compliments. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit. Je finis, au pied de la lettre entièrement à vous. J'embrasse le Comte.

Nous allons songer à votre tapis de pied.

Vendredi au soir, 16 août 1675.

Enfin M. de la Trousse est trouvé ; admirez son bonheur dans toute cette affaire. Après avoir fait des merveilles à la tête de ce bataillon, il est enveloppé de deux escadrons, et si bien enveloppé, qu'on ne sait ce que tout cela est devenu : tout d'un coup il se trouve qu'il est prisonnier ; de qui ? du marquis de Grana, qu'il a vu pendant six mois à Cologne, et qui l'aime extrêmement. Il a aussi

une jolie petite blessure, et pourra fort bien faire ses vendanges à la Trousse ; car il viendra très assurément sur sa parole ; et pour mieux dire, il sera reçu très agréablement à la cour. Je n'ai jamais vu tant de soins et tant d'amitiés que tous ses amis lui en ont témoigné : je le plains d'avoir tant de remerciements à faire ; mais n'est-il pas vrai que si on avait fait exprès une destinée, on n'aurait pas imaginé autre chose que ce qui lui est arrivé ?

Pour le bon Sanzei, nous n'en avons aucune nouvelle : cela n'est guère bon. Le maréchal de Créquy est à Trèves, à ce que l'on dit : ses gens l'ont vu passer, lui quatrième, dans un petit bateau :

On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste[1].

Sa femme est folle de douleur, et n'a pas reçu un mot de lui. Je crois qu'il est noyé ou tué par les paysans en allant à Trèves ; enfin je trouve que tout va mal, hormis la Trousse. Monsieur le Prince s'achemine vers l'Allemagne ; Monsieur le Duc y est déjà. M. de la Feuillade est allé ramasser les débris de l'armée du maréchal de Créquy, pour se joindre à Monsieur le Prince. Il ne faut point faire d'almanachs ; mais si les ennemis ont pris

[1] Corneille, *Cinna*, acte IV, sc. iv.

Haguenau, comme on l'a dit, la carte nous apprend que cela n'est pas bon. Si vous trouvez que vous n'ayez pas assez de nouvelles présentement, vous êtes, en vérité, ma fille, bien difficile à contenter : je crois même que de longtemps vous ne manquerez de grands événements. On nous dit ici que votre armée de Messine s'est embarquée tout doucement, et s'en revient en Provence.

Si le Coadjuteur avait pris dans sa harangue le style ordinaire des louanges, il ne serait pas aujourd'hui fort à propos. Il passe sur l'affaire présente avec une adresse et un esprit admirable ; il vous mandera le tour qu'il donne à ce petit inconvénient ; pourvu qu'il sache recoudre ce morceau bien juste dans sa pièce, ce sera le plus beau et le plus galant.

Que dit le Comte de toutes nos nouvelles ? C'est à lui que j'adresse la parole pour me réjouir des merveilles du chevalier. Saint-Hérem a perdu deux de ses neveux en huit jours ; l'aîné était à la tête du régiment Royal-cavalerie ; je l'avais voulu demander pour mon fils ; mais Mme de Montrevel le demande avec la même fureur qu'elle demandait un mari : le moyen de le lui refuser ? Adieu, ma très chère et très aimable.

On dit que la Marck n'est point mort : je plains sa femme et peut-être sa maîtresse.

A LA MÊME

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Si l'on pouvait écrire tous les jours, je le trouverais fort bon ; et souvent je trouve le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas. Le plaisir d'écrire est uniquement pour vous ; car à tout le reste du monde, on voudrait avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de M. de Turenne. Mme d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Mme de la Fayette y était. Nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchèrent pas. Elle avait un portrait divinement bien fait de ce héros, et tout son train était arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étaient fondus en larmes, et déjà tous habillés de deuil. Il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir de voir ce portrait : c'étaient des cris qui faisaient fendre le cœur ; ils ne pouvaient prononcer une parole ; ses valets de chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout était fondu en larmes et faisait fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il voulait

se confesser le soir, et en se cachotant il avait donné les ordres pour le soir, et devait communier le lendemain, qui était le dimanche. Il croyait donner la bataille, et monta à cheval à deux heures le samedi, après avoir mangé. Il avait bien des gens avec lui : il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller. Il dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il allait, qui lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tirera où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, je m'y en vais : je ne veux point du tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. » Il tournait son cheval, il aperçut Saint-Hilaire, qui lui dit le chapeau à la main : « Jetez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là. » Il retourne deux pas, et sans être arrêté il reçut le coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire, et perça le corps après avoir fracassé le bras de ce héros. Ce gentilhomme le regardait toujours ; il ne le voit point tomber ; le cheval l'emporta où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête, il tombe entre les bras de ses gens ; il ouvrit deux fois de grands yeux et la bouche et puis demeura tranquille pour jamais : songez qu'il

était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui était jeté sur ce corps, qui ne le voulait pas quitter, et qui se pâmait de crier. On jette un manteau ; on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient ; on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'il avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers pourtant avaient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts, qui ne frappaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on n'en soit ému. Ses deux véritables neveux (car pour l'aîné il faut le dégrader) étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation ; partout où il a passé ç'a été des clameurs ; mais à Langres ils se sont surpassés : ils allèrent tous au-devant de lui, tous

habillés de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; ils firent dire un service solennel dans la ville, et en un moment se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monte à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain ; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt, en attendant qu'on prépare la chapelle. Il y aura un service, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.

Que dites-vous du divertissement que nous eûmes ? Nous dînâmes comme vous pouvez penser ; et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie si vous aviez été ici. Je l'assure fort de votre douleur ; il vous fera réponse et à M. de Grignan, et me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi bien que son fils. Voilà une belle chose de m'être embarquée à vous conter ce que vous savez déjà ; mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

M. de la Garde me dit l'autre jour que, dans l'enthousiasme des merveilles que l'on disait du chevalier, il exhorta ses frères à faire un effort pour lui dans cette occasion, afin de soutenir sa fortune, au moins le reste de cette année, et qu'il les trouva tous deux fort disposés à faire des choses extraordinaires. Ce bon la Garde est à Fontainebleau, d'où il doit revenir dans trois jours pour partir enfin, car il en meurt d'envie, à ce qu'il dit ; mais les courtisans ont bien de la glu autour d'eux.

Vraiment l'état de Mme de Sanzei est déplorable ; nous ne savons rien de son mari ; il n'est ni vivant, ni mort, ni blessé, ni prisonnier : ses gens n'écrivent point. M. de la Trousse, après avoir mandé, le jour de l'affaire, qu'on venait de lui dire qu'il avait été tué, n'en a plus écrit un mot ni à la pauvre Sanzei ni à Coulanges. Nous ne savons donc que mander à cette femme désolée : il est cruel de la laisser dans cet état. Pour moi, je suis très persuadée que son mari est mort ; la poussière mêlée avec son sang l'aura défiguré ; on ne l'aura pas reconnu, on l'aura dépouillé. Peut-être qu'il a été tué loin des autres par ceux qui l'ont pris, ou par des paysans, et sera demeuré au coin de quelque haie. Je trouve plus d'apparence à cette triste destinée, qu'à croire qu'il soit prisonnier et qu'on n'entende pas parler de lui.

Pour mon voyage, l'abbé le croit si nécessaire que je ne puis m'y opposer. Je ne l'aurai pas toujours, ainsi je dois profiter de sa bonne volonté. C'est une course de deux mois, car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver ; il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe : tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui serait grand pendant l'hiver : les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyais point cet hiver que je vous avais ; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune ; mais vous souvient-il de nos lectures ? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui était autour de cette petite table, et le livre même, il ne serait pas impossible de ne savoir que devenir : la Providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé : on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins ; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, pour n'avoir pas le courage de l'achever ; c'est comme de mourir : vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes ? je le souhaite. Vous aurez bien raisonné, et si vous parlez sans cesse des affaires présentes et de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce

que tout ceci deviendra, en vérité vous êtes comme nous, et ce n'est point du tout que vous soyez en province.

M. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Turenne ; il en est très véritablement affligé. Il nous contait la solidité de ses vertus, combien il était vrai, combien il aimait la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvait récompensé, et puis finit par dire qu'on ne pouvait pas l'aimer et être touché de son mérite, sans en être plus honnête homme. Sa société communiquait une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettait tous ses amis au-dessus des autres hommes : dans ce nombre il nomma fort le chevalier, qui était fort aimé et estimé de ce grand homme, et dont aussi il était adorateur. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil : je ne trouve pas qu'on soit tout à fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie.

Je viens de regarder mes dates : il est certain que je vous ai écrit le vendredi 16 ; je vous avais écrit le mercredi 14, et le lundi 12. Il faut que Pacolet ou la bénédiction de Montélimar ait porté très diaboliquement cette lettre ; examinez ce prodige.

Mais parlons un peu de M. de Turenne ; c'est une honte de n'en pas dire un mot. Voici ce que

me conta hier ce petit cardinal. Vous connaissez bien Pertuis, et son adoration et son attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a su sa mort, il a écrit au Roi, et lui mande : « Sire, j'ai perdu M. de Turenne ; je sens que mon esprit n'est point capable de soutenir ce malheur ; ainsi, n'étant plus en état de servir Votre Majesté, je vous rends ma démission du gouvernement de Courtrai. » Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette lettre ; mais, craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, et dit au cardinal de Bouillon qu'il en estimait davantage Pertuis, et qu'il ne songeât point à se retirer, qu'il était trop honnête homme pour ne faire pas toujours son devoir, en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avait quarante mille livres de rente de partage ; et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restait que dix mille livres de rente : c'est deux cent mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service.

Voici une autre histoire bien héroïque ; écoutez-moi. M. le chevalier de Lorraine est donc revenu. Il entra chez Monsieur, et lui dit : « Monsieur, M. le marquis d'Effiat et le chevalier de Nantouillet

m'ont mandé que vous vouliez que j'eusse l'honneur de revenir auprès de vous. » Monsieur répondit honnêtement, et ensuite lui dit qu'il fallait dire au moins à Varangeville qu'il était fâché de ce qui s'était passé. Varangeville entre ; le chevalier de Lorraine lui dit : « Monsieur, Monsieur veut que je vous dise que je suis fâché de ce qui s'est passé. — Ah ! Monsieur, dit Varangeville, est-ce là une satisfaction ? — Monsieur, dit le chevalier, c'est tout ce que je vous puis dire, et vous souhaiter du reste prospérité et santé. » Monsieur voulut rompre cette conversation, qui prenait un air burlesque. Varangeville rentra par une autre porte, et dit à Monsieur : « Monsieur, je vous supplie au moins de demander pour moi, pour l'avenir, à M. le chevalier de Lorraine son estime et son amitié. » Monsieur le dit au chevalier, qui répondit : « Ah ! Monsieur, c'est beaucoup pour un jour ; » et l'histoire finit ainsi, et chacun a repris sa place comme si de rien n'était. Ne trouvez-vous pas toute cette conduite bien raisonnable, et la menace, et la colère, et le retour, et la satisfaction ? Peut-on voir un plus beau fagotage ? Si vous aviez envie que tout cela fût vrai, vous seriez trop heureuse, car c'est comme si vous l'aviez entendu.

Adieu, ma très chère et très aimable, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne se peut représenter.

A LA MÊME

Aux Rochers, mercredi 13 novembre 1675.

Les voilà toutes deux, ma très chère ; il me paraît que je les aurais reçues réglément comme à l'ordinaire, sans que Rippert m'a retardée d'un jour par son voyage de Versailles. Quelque goût que vous ayez pour mes lettres, elles ne peuvent jamais vous être ce que les vôtres me sont ; et puisque Dieu veut qu'elles soient présentement ma seule consolation, je suis heureuse d'y être très sensible ; mais en vérité, ma fille, il est douloureux d'en recevoir si longtemps, et cependant la vie se passe sans jouir d'une présence si chère : je ne puis m'accoutumer à cette dureté ; toutes mes pensées et toutes mes rêveries en sont noircies ; il me faudrait un courage que je n'ai pas pour m'accoutumer à cette extraordinaire destinée. J'ai regret à tous mes jours qui s'en vont, et qui m'entraînent sans que j'aie le temps d'être avec vous ; je regrette ma vie, et je sens pourtant que je la quitterais avec moins de peine, puisque tout est si mal rangé pour me la rendre agréable. Dans ces pensées, ma très chère, on pleure quelquefois sans vous le dire, et je mériterai vos sermons malgré moi, plus souvent que je ne le voudrai ; car ce n'est jamais volontairement que je me trouve dans

ces tristes méditations : elles se trouvent tout naturellement dans mon cœur, et je n'ai pas l'esprit de m'en tirer. Ma chère fille, je suis au désespoir de n'avoir pas été maîtresse aujourd'hui d'un sentiment si vif ; je n'ai pas accoutumé de m'y abandonner : parlons d'autre chose.

C'est un de mes tristes amusements de penser à la différence de l'année passée et de celle-ci : quelle compagnie les soirs ! quelle joie de vous voir, et de vous rencontrer, et de vous parler à toute heure ! que de retours agréables pour moi ! Rien ne m'échappe de ces heureux jours, que les jours mêmes qui sont échappés. Je n'ai pas le déplaisir de n'avoir pas senti cet heureux état : c'est un reproche que je ne me ferai jamais ; mais par la même raison, je sens bien le contraire.

Vous ne me parlez point de Monseigneur et si vous avez été assez bien traités, pour ne donner au Roi que le don ordinaire ; on augmente le nôtre ; je pensai battre le bonhomme Boucherat, quand j'en entendis parler ; je ne crois pas que l'on puisse donner la moitié. Les états s'ouvriront demain, c'est à Dinan. Tout ce pauvre parlement est malade à Vannes ; Rennes est une ville déserte. Les punitions et les taxes ont été cruelles ; il y aurait des histoires tragiques à vous conter d'ici à demain.

La Marbeuf ne reviendra plus ici ; elle démêle

ses affaires pour s'aller établir à Paris. J'avais pensé que Mlle de Méri ferait très bien de louer une maison avec elle. C'est une femme très raisonnable, qui veut mettre sept ou huit cents francs à une maison ; elles pourront ensemble en avoir une de onze à douze cents livres ; elle a un bon carrosse ; elle ne serait nullement incommode, et on n'aurait de société avec elle qu'autant que l'on voudrait. Elle serait ravie de me plaire et d'être dans un lieu où elle me pourrait voir, car c'est une passion, qui pourtant ne la rend point incommode. Il faudrait que d'ici à Pâques Mlle de Méri demandât une chambre à l'abbé d'Effiat : j'ai jeté tout cela dans la tête de la Troche.

Je trouve, ma très chère, que je vous réponds assez souvent par avance, comme Trivelin, et sur ma santé, et sur M. de Vins : vous n'attendez point trois semaines. La réflexion est admirable, qu'avec toutes nos admirations de nos lettres que nous recevons du trois à l'onzième (c'est neuf jours), il nous faut pourtant trois semaines avant que de dire : « Je me porte bien, à votre service. »

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien ; voici l'aventure. J'appelais, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout de ce parc. Mme de Tarente me dit : « Quoi ! vous savez appeler un chien ? Je veux vous en envoyer un le plus joli du monde. » Je la remerciai, et lui dis

la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans ces sortes d'attachements. Cela se passe, on n'y pense plus. Deux jours après je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme Sylphide, blondin comme un blondin ; jamais je ne fus plus étonnée, et plus embarrassée. Je voulais le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter : c'était une femme de chambre qui en avait soin, qui en a pensé mourir de douleur. C'est Marie qui l'aime ; il couche dans sa maison, dans la chambre de Beaulieu ; il ne mange que du pain. Je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber. Voilà l'histoire, que je vous prie de ne point mander à Marphise à Paris ; car je crains les reproches : au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle Fidèle ; c'est un nom que les amants de la princesse n'ont jamais mérité de porter ; ils ont été pourtant d'un assez bel air ; je vous conterai quelque jour ses aventures. Il est vrai que son style est tout plein d'évanouissements, et je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudrait plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois ; pour moi, je m'aperçois tous

les jours que les gros poissons mangent les petits : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous : je ne sais de quoi elle m'a gardée ; mais quand ce serait de feu et d'eau, elle ne me serait pas plus chère. Il y a des temps où j'admire qu'on veuille seulement laisser entrevoir qu'on a été capable d'approcher à neuf cents lieues d'un cap. La bonne princesse en fait toute sa gloire, en dépit de son miroir, qui lui dit tous les jours qu'avec un tel visage il en faut perdre jusqu'au souvenir. Elle m'aime beaucoup : à Paris on en médirait ; mais ici c'est une faveur qui me fait honorer de mes paysans. Ses chevaux sont malades ; elle ne peut venir ici, et je ne l'accoutume pas à lui rendre mes devoirs que tous les huit ou dix jours : je lui dis en moi-même, comme M. de Bouillon à sa femme : « Si je voulais en carrosse aller faire des visites, et n'être pas aux Rochers, je serais à Paris. »

A LA MÊME

A Vichy, jeudi 28 mai 1676.

Je les reçois : l'une me vient du côté de Paris, et l'autre de Lyon. Vous êtes privée d'un grand plaisir, de ne faire jamais de pareilles lectures :

je ne sais où vous prenez tout ce que vous dites ; mais cela est d'un agrément et d'une justesse à quoi on ne s'accoutume pas. Vous avez raison de croire que j'écris sans effort, et que mes mains se portent mieux : elles ne se ferment point encore, et les dedans de la main sont fort enflés, et les doigts aussi. Cela me fait trembloter, et me fait de la plus méchante grâce du monde dans le bon air des bras et des mains : mais je tiens très bien une plume, et c'est ce qui me fait prendre patience. J'ai commencé aujourd'hui la douche : c'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu sous terre, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude, qu'une femme vous fait aller où vous voulez. Cet état où l'on conserve à peine une feuille de figuier pour tout habillement, c'est une chose assez humiliante. J'avais voulu mes deux femmes de chambre, pour voir encore quelqu'un de connaissance. Derrière le rideau se met quelqu'un qui vous soutient le courage pendant une demi-heure ; c'était pour moi un médecin de Ganat, que Mme de Noailles a mené à toutes ses eaux, qu'elle aime fort, qui est un fort honnête garçon, point charlatan ni préoccupé de rien, qu'elle m'a envoyé par pure et bonne amitié. Je le retiens, m'en dût-il coûter mon bonnet ; car ceux d'ici me sont insupportables : cet homme m'amuse. Il ne ressemble point à un vilain médecin,

il ne ressemble point aussi à celui de Chelles ; il a de l'esprit, de l'honnêteté ; il connaît le monde ; enfin j'en suis contente. Il me parlait donc pendant que j'étais au supplice. Représentez-vous un jet d'eau contre quelqu'une de vos pauvres parties, toute la plus bouillante que vous puissiez vous imaginer. On met d'abord l'alarme partout, pour mettre en mouvement tous les esprits ; et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées ; mais quand on vient à la nuque du cou, c'est une sorte de feu et de surprise qui ne se peut comprendre ; cependant c'est là le nœud de l'affaire. Il faut tout souffrir, et l'on souffre tout, et l'on n'est point brûlée, et on se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà qui guérit. Voici encore où mon médecin est bon ; car au lieu de m'abandonner à deux heures d'un ennui qui ne se peut séparer de la sueur, je le fais lire, et cela me divertit. Enfin je ferai cette vie pendant sept ou huit jours, pendant lesquels je croyais boire, mais on ne veut pas, ce serait trop de choses ; de sorte que c'est une petite allonge à mon voyage. Les déréglements sont tous réglés, et c'est pour finir cet adieu, et faire une dernière lessive, que l'on m'a principalement envoyée, et je trouve qu'il y a de la raison : c'est comme si je renouvelais un bail de vie et de santé ; et si je puis vous revoir, ma chère, et vous embrasser encore d'un cœur

comblé de tendresse et de joie, vous pourrez peut-être m'appeler encore votre *bellissima madre*, et je ne renoncerai pas à la qualité de *mère-beauté*, dont M. de Coulanges m'a honorée. Enfin, ma chère enfant, il dépendra de vous de me ressusciter de cette manière. Je ne vous dis point que votre absence ait causé mon mal : au contraire, il paraît que je n'ai pas assez pleuré, puis qu'il me reste tant d'eau ; mais il est vrai que de passer ma vie sans vous voir y jette une tristesse et une amertume à quoi je ne puis m'accoutumer.

J'ai senti douloureusement le 24 de ce mois ; je l'ai marqué, ma très chère, par un souvenir trop tendre ; ces jours-là ne s'oublient pas facilement ; mais il y aurait bien de la cruauté à prendre ce prétexte pour ne vouloir plus me voir et me refuser la satisfaction d'être avec vous, pour m'épargner le déplaisir d'un adieu. Je vous conjure, ma très aimable, de raisonner d'une autre manière, et de trouver bon que d'Hacqueville et moi nous ménagions si bien le temps de votre congé, que vous puissiez être à Grignan assez longtemps, et en avoir encore pour revenir. Je ne vois point bien ma place dans l'avenir, à moins que vous ne veuilliez bien me redonner dans l'été qui vient ce que vous m'avez refusé dans celui-ci. Il est vrai que de vous voir quinze jours m'a paru une peine, et pour vous, et pour moi ; et j'ai trouvé plus rai-

sonnable de vous laisser garder toutes vos forces pour cet hiver, puisqu'il est certain que la dépense de Provence étant supprimée, vous n'en faites pas plus à Paris ; mais si, au lieu de tant philosopher, vous m'eussiez, franchement et de bonne grâce, donné le temps que je vous demandais, c'eût été une marque de votre amitié très bien placée ; mais je n'insiste sur rien, car vous savez vos affaires, et je comprends qu'elles peuvent avoir besoin de votre présence. Voilà comme j'ai raisonné, mais sans quitter en aucune manière du monde l'espérance de vous voir ; car je vous avoue que je la sens nécessaire à la conservation de ma santé et de ma vie.

Parlez-moi du *pichon :* est-il encore timide ? N'avez-vous point compris ce que je vous ai mandé là-dessus ? Le mien n'était point à Bouchain ; il a été spectateur des deux armées rangées si longtemps en bataille. Voilà la seconde fois qu'il n'y manque rien que la petite circonstance de se battre : mais, comme deux procédés valent un combat, je crois que deux fois à la portée du mousquet valent une bataille. Quoi qu'il en soit, l'espérance de revoir ce pauvre baron gai et gaillard m'a bien épargné de la tristesse. C'est un grand bonheur que le prince d'Orange n'ait point été touché du plaisir et de l'honneur d'être vaincu par un héros comme le nôtre. On vous a mandé comme nos guerriers, amis et ennemis, se sont vus galamment

nell' uno, nell' altro campo[1], et se sont fait des présents. On me mande que le maréchal de Rochefort est fort bien mort à Nancy, sans être tué que de la fièvre double tierce.

N'est-il pas vrai que les petits ramoneurs sont jolis ? On était bien las des Amours. Si vous avez encore Mmes de Buous, je vous prie de leur faire mes compliments, et surtout à la mère : les mères se doivent cette préférence. Mme de Brissac s'en va bientôt ; elle me fit l'autre jour de grandes plaintes de votre froideur pour elle, et que vous aviez négligé son cœur et son inclination qui la portait à vous. Nous demeurons ici pour achever nos remèdes, la bonne d'Escars et moi. Dites-lui toujours quelque chose : vous ne sauriez comprendre les soins qu'elle a de moi. Je ne vous ai point dit combien vous êtes célébrée ici, et par le bon Saint-Hérem, et par Bayard, et par les Brissac et Longueval. D'Hacqueville me mande toujours des nouvelles de la santé de Mlle de Méri ; elle ferait peur si elle avait la fièvre, mais j'espère que ce ne sera rien, et je souhaite qu'elle s'en tire comme elle a fait tant d'autres fois. On me fait prendre tous les jours de l'eau de poulet ; il n'y a rien de plus simple ni rien de plus rafraîchissant : je voudrais que vous en prissiez pour vous empêcher de brûler à Grignan. Mandez-moi comme vous dormez et

[1] Dans l'un et l'autre camp.

comme vous vous portez. Vous me dites de plaisantes choses sur le beau médecin de Chelles. Le conte des deux grands coups d'épée pour affaiblir un homme est fort bien appliqué. J'ai rêvé que quand je vous ai parlé de M. de Buous, j'avais confondu la date de Salon et de Grignan. Mandez-moi d'où vient que le marché de votre terre s'est rompu. Adieu. Votre terrasse est-elle raccommodée ?

N'y a-t-il point de balustres à vos balcons ? Je suis toujours en peine de la santé de notre cardinal ; il s'est épuisé à lire : eh, mon Dieu ! n'avait-il pas tout lu ? Je suis ravie, ma chère enfant, quand vous parlez avec confiance de l'amitié que j'ai pour vous ; je vous assure que vous ne sauriez trop croire ni trop vous persuader combien vous faites toute la joie, tout le plaisir et toute la tristesse de ma vie, ni enfin tout ce que vous m'êtes.

Bonjour, Monsieur le comte de Grignan, avec votre président de Montélimar. Mme de Montespan sait bien que son fils est chez les pauvres femmes. La belle gorge ! C'est un blanc sein que vous avez envoyé à Paris.

A LA MÊME

A Vichy, lundi au soir 1er juin 1676.

Allez vous promener, Madame la Comtesse, de me venir proposer de ne vous point écrire : apprenez

que c'est ma joie, et le plus grand plaisir que j'aie ici. Voilà un plaisant régime que vous me proposez ; laissez-moi conduire cette envie en toute liberté, puisque je suis si contrainte sur les autres choses que je voudrais faire pour vous ; et ne vous avisez pas de rien retrancher de vos lettres : je prends mon temps ; et l'intérêt que vous prenez à ma santé m'empêche bien de vouloir y faire la moindre altération. La réflexion que vous faites sur les sacrifices que l'on fait à la raison sont fort justes et fort à propos dans l'état où nous sommes : il est bien vrai que le seul amour de Dieu peut nous rendre contents en ce monde et en l'autre ; il y a longtemps que l'on le dit ; mais vous y avez donné un tour qui m'a frappée.

C'est un beau sujet de méditation que la mort du maréchal de Rochefort : un ambitieux dont l'ambition est satisfaite, mourir à quarante ans ! c'est une chose digne de réflexion. Il a prié en mourant la comtesse de Guiche de venir reprendre sa femme à Nancy, et lui laisse le soin de la consoler. Je trouve qu'elle perd par tant de côtés, que je ne crois pas que ce soit une chose aisée.

Voilà une lettre de Mme de la Fayette qui vous divertira. Mme de Brissac venait ici pour une certaine colique ; elle ne s'en est pas trouvée bien : elle est partie aujourd'hui de chez Bayard, après y avoir brillé, et dansé, et fricassé chair et poisson.

Le chanoine m'a écrit ; il me semble que j'avais échauffé sa froideur par la mienne ; car je la connais, et le moyen de lui plaire, c'est de ne lui rien demander. C'est le plus bel assortiment de feu et d'eau que j'aie jamais vu, Mme de Brissac et elle. Je voudrais avoir vu cette duchesse faire main basse dans la place des Prêcheurs sans aucune considération de qualité ni d'âge : cela passe tout ce que je croyais. Vous êtes une plaisante idole ; sachez qu'elle trouverait fort bien à vivre où vous mourriez de faim.

Mais parlons de la charmante douche ; je vous en ai fait la description ; j'en suis à la quatrième ; j'irai jusqu'à huit. Mes sueurs sont si extrêmes, que je perce jusqu'à mes matelas ; je pense que c'est toute l'eau que j'ai bue depuis que je suis au monde. Quand on entre dans ce lit, il est vrai qu'on n'en peut plus : la tête et tout le corps sont en mouvement, tous les esprits en campagne, des battements partout. Je suis une heure sans ouvrir la bouche, pendant laquelle la sueur commence, et continue pendant deux heures ; et de peur de m'impatienter, je fais lire mon médecin, qui me plaît ; il vous plairait aussi. Je lui mets dans la tête d'apprendre la philosophie de votre père Descartes ; je ramesse des mots que je vous ai ouï dire. Il sait vivre ; il n'est point charlatan ; il traite la médecine en galant homme ; enfin il m'amuse.

Je vais être seule, et j'en suis fort aise : pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs, je consens de dire adieu à tout le reste ; le pays seul me guérirait. Les sueurs, qui affaiblissent tout le monde, me donnent de la force, et me font voir que ma faiblesse venait des superfluités que j'avais encore dans le corps. Mes genoux se portent bien mieux ; mes mains ne veulent pas encore, mais elles le voudront avec le temps. Je boirai encore huit jours, du jour de la Fête-Dieu, et puis je penserai avec douleur à m'éloigner de vous. Il est vrai que ce m'eût été une joie bien sensible de vous avoir ici uniquement à moi ; mais vous y avez mis une clause de retourner chacun chez soi, qui m'a fait transir : n'en parlons plus, ma chère fille, voilà qui est fait. Songez à faire vos efforts pour me venir voir cet hiver : en vérité, je crois que vous devez en avoir quelque envie, et que M. de Grignan doit souhaiter que vous me donniez cette satisfaction. J'ai à vous dire que vous faites tort à ces eaux de les croire noires : pour noires, non ; pour chaudes, oui. Les Provençaux s'accommoderaient mal de cette boisson ; mais qu'on mette une herbe ou une fleur dans cette eau bouillante, elle en sort aussi fraîche que si on la cueillait ; et au lieu de griller

et de rendre la peau rude, cette eau la rend douce et unie : raisonnez là-dessus.

Adieu, ma chère enfant ; s'il faut, pour profiter des eaux, ne guère aimer sa fille, j'y renonce. Vous me mandez des choses trop aimables, et vous l'êtes trop aussi quand vous voulez. N'est-il pas vrai, Monsieur le Comte, que vous êtes heureux de l'avoir ? et quel présent vous ai-je fait ! Je suis extrêmement aise que vous ayez M. de la Garde : assurez-le de moi.

A LA MÊME

A Paris, vendredi 17 juillet 1676.

Enfin c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air : son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres au vent ; de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante, dont nous serons tout étonnés. Elle fut jugée dès hier ; ce matin on lui a lu son arrêt, qui était de faire amende honorable à Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les cendres au vent. On l'a présentée à la question : elle a dit qu'il n'en était pas besoin, et qu'elle dirait tout ; en effet, jusqu'à cinq heures du soir elle a conté sa vie, encore plus épouvantable

qu'on ne le pensait. Elle a empoisonné dix fois de suite son père (elle ne pouvait en venir à bout), ses frères et plusieurs autres ; et toujours l'amour et les confidences mêlés partout. Elle n'a rien dit contre Penautier. Après cette confession, on n'a pas laissé de lui donner dès le matin la question ordinaire et extraordinaire : elle n'en a pas dit davantage. Elle a demandé à parler à Monsieur le procureur général ; elle a été une heure avec lui : on ne sait point encore le sujet de cette conversation. A six heures on l'a menée nue en chemise et la corde au cou, à Notre-Dame, faire l'amende honorable ; et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue, jetée à reculons sur de la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un docteur auprès d'elle, le bourreau de l'autre côté : en vérité cela m'a fait frémir. Ceux qui ont vu l'exécution disent qu'elle a monté sur l'échafaud avec bien du courage. Pour moi, j'étais sur le pont Notre-Dame, avec la bonne d'Escars ; jamais il ne s'est vu tant de monde, ni Paris si ému ni si attentif; et demandez-moi ce qu'on a vu, car pour moi je n'ai vu qu'une cornette ; mais enfin ce jour était consacré à cette tragédie. J'en saurai demain davantage, et cela vous reviendra.

A LA MÊME

A Paris, lundi 14 juin 1677.

J'ai reçu votre lettre de Villeneuve-la-Guyard. Enfin, ma fille, il est donc vrai que vous vous portez mieux, et que le repos, le silence et la complaisance que vous avez pour ceux qui vous gouvernent, vous donnent un calme que vous n'aviez point ici. Vous pouvez vous représenter si je respire d'espérer que vous allez vous rétablir ; je vous avoue que nul remède au monde n'est si bon pour me dilater le cœur, que de m'ôter de l'esprit l'état où je vous ai vue ces derniers jours. Je ne soutiens pas cette pensée, et j'en ai été si frappée que je n'ai pas démêlé la part qu'a eue votre absence dans ce que j'ai senti. Vous ne sauriez être trop persuadée de la sensible joie que j'ai de vous voir, et de l'ennui que je trouve à passer ma vie sans vous : cependant je ne suis point encore entrée dans ces réflexions, et je n'ai fait que penser à votre état, à transir pour l'avenir, à craindre qu'il ne devienne pis : voilà ce qui m'a possédée ; quand je serai en repos là-dessus, je crois que je n'aurai pas le temps de penser à toutes ces autres choses, et que vous songerez à votre retour. Mais, ma chère enfant, il faut que les réflexions que vous ferez entre ci et là vous ôtent un peu des craintes inutiles que vous avez pour ma

santé : je me sens coupable d'une partie de vos *dragons ;* quel dommage que vous prodiguiez vos inquiétudes pour une santé toute rétablie, et qui n'a plus à craindre que le mal que vous faites à la vôtre ! Je suis assurée que deux ou trois mois vous ont quelquefois défiguré vos *dragons* d'une telle sorte, que vous ne les avez pas reconnus. Songez, ma fille, qu'ils sont toujours comme dans ce temps-là, et que c'est votre seule imagination qui leur donne un prix qui n'est pas. Vous qui avez tant de raison et de courage, faut-il que vous soyez la dupe de ces vains fantômes ? Vous croyez que je suis malade : je me porte bien ; vous regrettez Vichy : je n'en ai nul besoin, que par une précaution qui peut fort bien se retarder ; ainsi de mille autres choses. Pour moi, je suis un peu moins coupable : je plaçais Vichy au printemps pour être plus longtemps avec vous ; encore est-ce quelque chose : cela n'a pas réussi, la Providence a dérangé tout cela ; eh bien ! ma fille, c'est peut-être parce qu'elle a réglé votre guérison, contre toute apparence, par cette conduite. Je vous tiens à mon avantage quand je vous écris : vous ne me répondez point, et je pousse mes discours tant que je veux. Ce que dit Montgobert de cette aiguillette nouée est une des plaisantes choses du monde ; dénouez-la, ma chère enfant ; ne soyez point si vive sur des riens. Pour moi, j'ai de l'inquiétude

de votre santé ; elle n'est que trop bien fondée : ce n'est pas une vision que l'état où je vous ai laissée. M. de Grignan et tous vos amis en ont été effrayés. Je saute aux nues quand on me vient dire : « Vous vous faites mourir toutes deux, il faut vous séparer ; » vraiment voilà un beau remède, et bien propre en effet à finir mes maux ; mais ce n'est pas comme ils l'entendent : ils lisaient dans ma pensée, et trouvaient que j'étais en peine de vous ; et de quoi veulent-ils donc que je sois en peine ? Je n'ai jamais vu tant d'injustices qu'on m'en a fait dans ces derniers temps. Ce n'était pas vous ; au contraire, je vous conjure, ma fille, de ne point croire que vous ayez rien à vous reprocher à mon égard : tout cela roulait sur ce soin de ma santé dont il faut vous corriger ; vous n'avez point caché votre amitié, comme vous le pensez. Que voulez-vous dire ? Est-il possible que vous puissiez tirer un *dragon* de tant de douceurs, de caresses, de soins, de tendresses, de complaisances ? Ne me parlez donc plus sur ce ton : je suis comblée, et je ne suis que trop contente de vous. Ne me grondez point de trop écrire, cela me fait plaisir ; je m'en vais laisser là ma lettre jusqu'à demain.

Mardi 15 juin 1677.

Si mes lettres sont un peu longues, ma très chère, songez que c'est justement parce que je

les écris à plusieurs fois. Je viens de recevoir deux des vôtres d'Auxerre ; d'Hacqueville était ici : il a été ravi de savoir de vos nouvelles. Quels remerciements ne dois-je point à Dieu de l'état où vous êtes ! Enfin, vous dormez, vous mangez un peu, vous avez du repos, et vous n'êtes point accablée, épuisée et dégoûtée comme ces derniers jours : ah ! ma fille, quelle sûreté pour ma santé, quand la vôtre prend le chemin de se rétablir ! Que voulez-vous dire du mal que vous m'avez fait ? c'est uniquement par l'état où je vous ai vue ; car pour notre séparation, elle m'aurait été supportable, dans l'espérance de vous revoir plus tôt qu'à l'ordinaire ; mais quand il est question de la vie, ah ! ma très chère, c'est une sorte de douleur dont je n'avais jamais senti la cruauté, et je vous avoue que j'y aurais succombé. C'est donc à vous à me guérir et à me garantir du plus grand de tous les maux. J'attends vos lettres avec une impatience qui me fait bien sentir que votre santé est mon unique affaire. Je vous suis à toutes vos couchées. Vous serez demain à Chalon, où vous trouverez une de mes lettres ; celle-ci va droit à Lyon. Le chevalier se porte mieux : sa fièvre l'a quitté, à ce que m'a dit le bel abbé, qui est si ponctuel à rendre les billets. Voilà des lettres de notre cardinal : Corbinelli est arrivé à Commercy ; il ne m'a point encore écrit.

Io a été à la messe : on l'a regardée sous cape ; mais on est insensible à son état et à sa tristesse. Elle va reprendre sa pauvre vie ordinaire : ce conseil est tout simple ; il n'y a point de peine à l'imaginer. Jamais triomphe n'a été si complet que celui des autres ; il est devenu inébranlable, depuis qu'il n'a pu être ébranlé. Je fus une heure dans cette chambre ; on n'y respire que la joie et la prospérité : je voudrais bien savoir qui osera s'y fier désormais.

Je vous embrasse, ma très chère enfant : je ne vous dirai donc rien aussi de mon amitié. Je suis fort aise que M. de Grignan approuve vos projets pour votre retour. Votre petit frère est en Gargan, en Bagnols ; il ne met pas le pied à terre ; mais il n'en est pas moins par voie et par chemin. Ah ! vraiment, voilà une mère bien gardée. Croyez, ma fille, que ma santé n'a besoin que de la vôtre : plût à Dieu que vous fussiez comme moi !

A LA MÊME

A Paris, mercredi 16 juin 1677.

Cette lettre vous trouvera donc à Grignan ; eh, mon Dieu ! comment vous portez-vous ? M. de Grignan et Montgobert ont-ils tout l'honneur qu'ils espéraient de cette conduite ? Je vous ai

suivie partout, ma chère enfant : votre cœur n'a-t-il point vu le mien pendant toute la route ? J'attends encore de vos nouvelles de Chalon et de Lyon. Je viens de recevoir un petit billet de M. des Issards : il vous a vue et regardée ; vous lui avez parlé, vous l'avez assuré que vous étiez mieux ; je voudrais que vous sussiez comme il me paraît heureux, et ce que je ne donnerais point déjà pour avoir cette joie. Il faut penser, ma fille, à vous guérir l'esprit et le corps ; et si vous ne voulez point mourir dans votre pays et au milieu de nous, il faut ne plus voir les choses que comme elles sont, ne les point grossir dans votre imagination, ne point trouver que je suis malade quand je me porte bien : si vous ne prenez cette résolution, on vous fera un régime et une nécessité de ne me jamais voir ; je ne sais si ce remède serait bon pour vous ; quant à moi, je vous assure qu'il serait indubitable pour finir ma vie. Faites sur cela vos réflexions ; quand j'ai été en peine de vous, je n'en avais que trop de sujet ; plût à Dieu que ce n'eût été qu'une vision ! le trouble de tous vos amis et le changement de votre visage ne confirmaient que trop mes craintes et mes frayeurs. Travaillez donc, ma chère enfant, à tout ce qui peut rendre votre retour aussi agréable que votre départ a été triste et douloureux. Pour moi, que faut-il que je fasse ? Dois-je me bien porter ? je me porte très bien ; dois-je songer à

ma santé ? j'y pense pour l'amour de vous ; dois-je enfin ne me point inquiéter sur votre sujet ? c'est de quoi je ne vous réponds pas, quand vous serez dans l'état où je vous ai vue. Je vous parle sincèrement : travaillez là-dessus ; et quand on me vient dire présentement : « Vous voyez comme elle se porte ; et vous-même, vous êtes en répos : vous voilà fort bien toutes deux. » Oui, fort bien, voilà un régime admirable : tellement que pour nous bien porter, il faut que nous soyons à deux cent mille lieues l'une de l'autre ; et l'on me dit cela avec un air tranquille : voilà justement ce qui m'échauffe le sang, et me fait sauter aux nues. Au nom de Dieu, ma fille, rétablissons notre réputation par un autre voyage, où nous soyons plus raisonnables, c'est-à-dire vous, et où l'on ne nous dise plus : « Vous vous tuez l'une l'autre. » Je suis si rebattue de ces discours que je n'en puis plus : il y a d'autres manières de me tuer qui seraient bien plus sûres.

Je vous envoie ce que m'écrit Corbinelli de la vie de notre cardinal et de ses dignes occupations. M. de Grignan sera bien aise de voir cette conduite. Vous aurez trouvé de mes lettres à Lyon. J'ai vu le Coadjuteur : je ne le trouve changé en rien du tout ; nous parlâmes fort de vous : il me conta la folie de vos bains, et comme vous craigniez d'engraisser ; la punition de Dieu est visible sur vous ; après six enfants, que pouviez-

vous craindre? Il ne faut plus rire de Mme de Bagnols après une telle vision. J'ai été à Saint-Maur avec Mme de Saint-Géran et d'Hacqueville : vous fûtes célébrée; Mme de la Fayette vous fait mille amitiés.

Monsieur et Madame sont à une de leurs terres, et iront encore à une autre ; tout leur train est avec eux. Le Roi ira les voir; mais je crois qu'il aura son train aussi. La dureté ne s'est point démentie : trouvera-t-on encore des dupes sur la surface de la terre?

On attend les nouvelles d'une bataille à sept lieues de Commercy : M. de Lorraine voudrait bien la gagner au milieu de son pays, à la vue de ses villes; M. de Créquy voudrait bien ne la pas perdre, par la raison qu'une et une sont deux. Elles sont à deux lieues l'une de l'autre; non pas la rivière entre-deux, car M. de Lorraine l'a passée : je ne hais pas l'attente de cette nouvelle; le plus proche parent que j'y ai, c'est Boufflers.

Adieu, ma très chère : profitez de vos réflexions et des miennes; aimez-moi, et ne me cachez point un si précieux trésor. Ne craignez point que la tendresse que j'ai pour vous me fasse du mal; c'est ma vie.

A LA MÊME

A Paris, mercredi 30 juin 1677.

Vous m'apprenez enfin que vous voilà à Grignan. Les soins que vous avez de m'écrire me sont de continuelles marques de votre amitié; je vous assure au moins que vous ne vous trompez pas dans la pensée que j'ai besoin de ce secours : rien ne m'est en effet si nécessaire. Il est vrai, et j'y pense trop souvent, que votre présence me l'eût été beaucoup davantage; mais vous étiez disposée d'une manière si extraordinaire, que les mêmes pensées qui vous ont déterminée à partir m'ont fait consentir à cette douleur, sans oser faire autre chose que d'étouffer mes sentiments. C'était un crime pour moi que d'être en peine de votre santé : je vous voyais périr devant mes yeux, et il ne m'était pas permis de répandre une larme; c'était vous tuer, c'était vous assassiner; il fallait étouffer : je n'ai jamais vu une sorte de martyre plus cruel ni plus nouveau. Si au lieu de cette contrainte, qui ne faisait qu'augmenter ma peine, vous eussiez été disposée à vous tenir pour languissante, et que votre amitié pour moi se fût tournée en complaisance, et à me témoigner un véritable désir de suivre les avis des médecins, à vous nourrir, à suivre un régime, à m'avouer que le

repos et l'air de Livry vous eussent été bons, c'est cela qui m'eût véritablement consolée, et non pas d'écraser tous nos sentiments. Ah ! ma fille, nous étions d'une manière sur la fin, qu'il fallait faire comme nous avons fait. Dieu nous montrait sa volonté par cette conduite ; mais il faut tâcher de voir s'il ne veut pas bien que nous nous corrigions, et qu'au lieu du désespoir auquel vous me condamniez par amitié, il ne serait point un peu plus naturel et plus commode de donner à nos cœurs la liberté qu'ils veulent avoir, et sans laquelle il n'est pas possible de vivre en repos. Voilà qui est dit une fois pour toutes : je n'en dirai plus rien ; mais faisons nos réflexions chacune de notre côté, afin que quand il plaira à Dieu que nous nous retrouvions ensemble, nous ne retombions pas dans de pareils inconvénients. C'est une marque de besoin que vous aviez de ne vous plus contraindre, que le soulagement que vous avez trouvé dans les fatigues d'un voyage si long. Il faut des remèdes extraordinaires aux personnes qui le font ; les médecins n'eussent jamais imaginé celui-là : Dieu veuille qu'il continue d'être bon, et que l'air de Grignan ne vous soit point contraire ! Il fallait que je vous écrivisse tout ceci une seule fois pour soulager mon cœur, et pour vous dire qu'à la première occasion, nous ne nous mettions plus dans le cas qu'on nous vienne faire l'abominable com-

pliment de nous dire, avec toute sorte d'agrément, que pour être fort bien, il faut ne nous revoir jamais. J'admire la patience qui peut souffrir la cruauté de cette pensée.

Vous m'avez fait venir les larmes aux yeux en me parlant de votre petit. Hélas, le pauvre enfant! le moyen de le regarder en cet état? Je ne me dédis point de ce que j'en ai toujours pensé; mais je crois que par tendresse on devrait souhaiter qu'il fût déjà où son bonheur l'appelle. Pauline me paraît digne d'être votre jouet : sa ressemblance même ne vous déplaira point, du moins je l'espère. Ce petit nez *carré* est une belle pièce à retrouver chez vous. Je trouve plaisant que les nez de Grignan n'aient voulu permettre que celui-là, et n'aient pas voulu entendre parler du vôtre : c'eût été bien plus tôt fait; mais ils ont eu peur des extrémités, et n'ont pas craint cette modification. Le petit marquis est fort joli; et pour n'être pas changé en mieux, il ne faut pas que vous en ayez du chagrin. Parlez-moi souvent de ce petit peuple et de l'amusement que vous y trouvez.

Je revins dimanche de Livry. Je n'ai point vu le Coadjuteur, ni aucun Grignan, depuis que je suis ici. Je laisse à la Garde à vous mander les nouvelles; il me semble que tout est comme au paravant. *Io* est dans les prairies en toute liberté, et n'est observée par aucun Argus; Junon ton-

nante et triomphante. Corbinelli revient; je m'en vais dans deux jours le recevoir à Livry. Le Cardinal l'aime autant que nous; le gros abbé m'a montré des lettres plaisantes qu'ils vous écrivent. Enfin, après avoir bien *tourné*, notre âme *est verte ;* ç'a été un grand jeu pour Son Éminence, qu'un esprit neuf comme celui de notre ami.

Adieu, ma très chère : continuez de m'aimer; instruisez-moi de vous en peu de mots, car je vous recommande toujours de retrancher vos écritures. Pour moi, je n'ai que votre commerce uniquement, et j'écris une lettre à plusieurs reprises. Je crois que Mme de Coulanges n'ira point à Lyon ; elle a trop d'affaires ici : *oh, que je fais de poudre !* D'où vient que vous avez une sœur, et que ce n'est pas Mme de Rochebonne? Je vous souhaiterais pour l'une les mêmes sentiments que pour l'autre ; mais il me semble que ce n'est pas tout à fait la même chose.

A LA MÊME

A Livry, lundi 26 juillet 1677.

Monsieur de Sévigné apprendra donc de M. de Grignan la nécessité d'avoir plusieurs maîtresses, par les inconvénients qui arrivent de n'en avoir

que deux ou trois ; mais il faut que M. de Grignan apprenne de M. de Sévigné les douleurs de la séparation, quand il arrive que quelqu'une s'en va par la diligence. On reçoit un billet du jour du départ, qui embarrasse beaucoup, parce qu'il est fort tendre ; cela trouble la gaieté et la liberté dont on prétend jouir. On reçoit encore une autre lettre de la première couchée, dont on est enragé. Comment diable ? cela continuera-t-il de cette force ? On me conte cette douleur ; on met sa seule espérance au voyage que le mari doit faire, qui apparemment interrompra cette grande régularité : sans cela, on ne pourrait pas soutenir un commerce de trois fois la semaine. On tire les réponses et les tendresses à force de rêver ; la lettre est figée, comme je disais, avant que *la feuille qui chante* soit pleine ; la source est entièrement sèche. On pâme de rire avec moi du style, de l'orthographe : voici quelques traits que vous reconnaîtrez.

Je pars enfin ; quel voyage ! pour qui suis-je dans un état si violent ? Je lui répondrais bien, pour un ingrat. *J'ai reçu un billet de ma sœur aussi tendre que vous m'en devriez écrire ; elle a l'esprit adouci par mon départ. J'ai été tout le jour triste, rêveuse, le cœur pressé, des soupirs, une langueur, une tristesse dont je ne suis point la maîtresse.*

Il me semble que c'est une chose toute désas-

sortie que de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, une amour languissante. Le moyen d'imaginer qu'un état si propre à passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine, ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture ? Il me paraît que la colère, la furie, la jalousie, la vengeance, seraient bien plus convenables à cette manière d'aller.

Mais enfin, dit-on, *j'ai la confiance de croire que vous pensez à moi. Hélas ! si vous saviez l'état où je suis, vous me trouveriez un grand mérite pour vous, et vous me traiteriez selon mon mérite. Je commence déjà à souhaiter de retourner sur mes pas : je vous défie de croire que ce ne soit pas pour vous. Je ne sentirai guère la joie ni le repos d'arriver. Ayez au moins quelque attention à la vie que je vais faire. Adieu : si vous m'aimez, vous n'aimez pas une ingrate.*

Voilà en l'air ce que j'ai attrapé, et voilà à quel style votre pauvre frère est condamné de faire réponse trois fois la semaine : ma fille, cela est cruel, je vous assure. Voyez quelle gageure ces pauvres personnes se sont engagées de soutenir ; c'est un martyre, ils me font pitié : le pauvre garçon y succomberait sans la consolation qu'il trouve en moi. Vous perdez bien de n'être pas à

portée de cette confidence, ma chère enfant. J'écris ceci hors d'œuvre, pour vous divertir en vous donnant une idée de cet aimable commerce. Je vous conjure de brûler ces deux feuilles qui ne tiennent à rien, de peur d'accident. Songez que vous aurez cette sincère et naturelle créature : il ne faut qu'un malheur.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DU COMTE DE GUITAUT A MADAME DE GRIGNAN

A Saulieu, dimanche au soir 29 août 1677.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Je vous écrivis hier au soir, et je vous écris encore aujourd'hui. Enfin j'ai quitté Époisse; mais je n'ai pas quitté encore le maître de ce beau château; il est venu me conduire jusqu'ici. Il n'y a rien de si aisé que de l'aimer : vous le connaissez; il m'a aussi bien reçue chez lui que si j'étais Mme de Grignan : je ne puis rien ajouter à cette louange, j'ai tout dit. Mais il n'est pas vrai, Monsieur le comte de Guitaut ?

DU COMTE DE GUITAUT

Enfin nous nous séparons demain, et je commence à penser à vous, en quittant Mme de Sévigné ; car tant que nous avons été ensemble, je n'ai fait qu'en parler, et je ne doute pas que les oreilles ne vous aient corné : c'est à vous à savoir laquelle, car nous en avons dit de toutes les façons. Je n'ai pu me résoudre à ne pas coucher encore cette nuit avec elle, et je la suis venu accompagner jusqu'au premier gîte. Enfin encore une fois, nous nous quittons à regret, ce me semble ; mais nous nous reverrons dans peu ; et si vous ne venez, nous vous irons voir de compagnie. Tenez-vous toujours le cœur joyeux, et ne songez à rien qui vous chagrine ; cherchez tout ce qui vous pourra plaire, et ne vous imaginez pas qu'il y ait rien dans la vie qui ne se puisse faire : le monde est joli, et on trouve toujours quand on cherche. Voici un sentiment qui ne sera pas de votre goût ; mais je m'entends bien ; je ne parle pas si improprement que vous pourriez croire.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Il est très sage, cet homme-ci ; cependant je lui disais tantôt, le voyant éveillé comme une potée de souris : « Mon pauvre Monsieur, il est

encore bien matin pour se coucher, vous êtes encore bien vert, mon ami ; il y a bien du vieil homme, c'est-à-dire du jeune homme en vous. » Je m'en vais tout dire. Il ne faisait l'autre jour qu'une légère collation, car il voudrait faire pénitence, et il en a besoin ; il m'échappe de l'appeler « Monsieur de Grignan » (ce nom se trouve naturellement au bout de ma langue) : il s'écria d'un ton qui venait du fond de l'âme : « Eh ! plût à Dieu ! » Je le regardai, et je lui dis : « J'aimerais autant souper. » Nous nous entendîmes ; nous rîmes extrêmement : dis-je vrai ? Répondez.

DU COMTE DE GUITAUT

Vous ne ferez jamais taire Madame votre mère. Vous m'avez vu vous craindre extrêmement ; cependant, Madame, les souhaits vont souvent bien loin, et on n'en est pas toujours le maître. Vous êtes confidente de ma pénitence ; vous ne l'avez jamais voulu être de mes péchés : aussi peu déterminée sur l'un que sur l'autre, je vous permets, si cela vous peut réjouir, de donner carrière à votre esprit. Je finis par là, en vous assurant pourtant qu'à l'heure qu'il est, votre bonne maman est entre deux vins. Adieu l'eau de Vichy ; je ne crois pas, si elle continue, qu'elle y doive aller : ce serait de l'argent perdu.

C'est lui qui en a trop pris ; pour moi, j'en ai pris aussi. Ils sont si longtemps à table que par contenance on boit, et puis on boit encore, et on se trouve avec une gaieté extraordinaire : voilà donc l'affaire. Il se vante des rigueurs qu'il aurait pour vous ; à tout hasard, je ne vous conseille pas de vous y fier, ni d'aller à Rome en litière avec lui. A propos, nous avons rencontré M. et Mme de Valavoire, avec un équipage qui ressemblait à une compagnie de bohèmes. Nous avons attaqué la première litière ; nous y avons trouvé le bon Valavoire : ah ! que c'est bien le vieil homme ! Nous sommes tous descendus ; il m'a baisée, et m'a pensé avaler ; car il a, comme vous savez, quelque chose de grand dans le visage. Sa femme m'a parlé de vous et de votre santé d'une manière à me persuader : vous n'êtes point grasse ; mais vous avez un beau teint, vous êtes blanche, vous êtes tranquille : tout ce qu'elle m'a dit m'a paru naturel, et m'a fort plu. J'ai trouvé les chemins étranges ; j'ai pensé que vous aviez essuyé tous ces cahots ; ah ! qu'il y en a de bons ! Mon cocher est admirable, mais il est trop hardi ; M. de Guitaut dit qu'il l'estime de deux choses : l'une est d'être bon cocher, un fort bon cocher ; l'autre, de mé-

priser mes cris. Adieu, ma fille, en voilà assez pour des gens entre deux vins. Il y a ici un fort bon médecin qui me demande : « Madame, pourquoi allez-vous à Vichy ? » répondez-lui ; car pour moi, je n'ai jamais pu. Je vous embrasse avec une tendresse que vous savez et que je ne veux plus dire.

DU COMTE DE GUITAUT

Et moi, Madame, qui n'oserais vous embrasser, je vous assure qu'on ne peut être plus à vous que j'y suis, et qu'après toutes nos folies, tout compté et tout rabattu, je m'en vais coucher avec le *bien Bon*.

A MADAME DE GRIGNAN

A Gien, vendredi 1er octobre 1677.

J'ai pris votre lettre, ma très chère, en passant par Briare : mon ami Roujoux est un homme admirable ; j'espère que j'en pourrai recevoir encore une avant que de partir d'Autry, où nous allons demain dîner. Nous avons fait cette après-dînée un tour que vous auriez bien aimé : nous devions quitter notre bonne compagnie dès midi, et prendre chacun notre parti, les uns vers Paris, les autres à Autry. Cette bonne compagnie n'ayant

pas été préparée assez tôt à cette triste séparation, n'a pas eu la force de la supporter, et a voulu venir à Autry avec nous : nous avons représenté les inconvénients, et puis enfin nous avons cédé. Nous avons donc passé la rivière de Loire à Châtillon tous ensemble ; le temps était admirable, et nous étions ravis de voir qu'il fallait que le bac retournât encore pour prendre l'autre carrosse. Comme nous étions à bord, nous avons discouru du chemin d'Autry : on nous a dit qu'il y avait deux mortelles lieues, des rochers, des bois, des précipices ; nous qui sommes accoutumés depuis Moulins à courir la bague, nous avons eu peur de cette idée, et toute la bonne compagnie, et nous conjointement, nous avons repassé la rivière, en pâmant de rire de ce petit dérangement ; tous nos gens en faisaient autant, et dans cette belle humeur, nous avons repris le chemin de Gien, où nous voilà tous ; et après que la nuit nous aura donné conseil, qui sera apparemment de nous séparer courageusement, nous irons, la bonne compagnie de son côté, et nous du nôtre.

Hier au soir, à Cosne, nous allâmes dans un véritable enfer : ce sont des forges de Vulcain ; nous y trouvâmes huit ou dix cyclopes forgeant, non pas les armes d'Énée, mais des ancres pour les vaisseaux ; jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous

étions au milieu de quatre fourneaux ; de temps en temps ces démons venaient autour de nous, tout fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs ; cette vue pourrait effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenais pas qu'on pût résister à nulle des volontés de ces Messieurs-là dans leur enfer. Enfin nous en sortîmes avec une pluie de pièces de quatre sous dont notre bonne compagnie les rafraîchit pour faciliter notre sortie.

Nous avions vu la veille, à Nevers, une course, la plus hardie qu'on puisse imaginer : quatre belles dans un carrosse nous ayant vus passer dans les nôtres, eurent une telle envie de nous revoir, qu'elles voulurent passer devant nous lorsque nous étions sur une chaussée qui n'a jamais été faite que pour un carrosse. Ce téméraire cocher nous passa sur la moustache : elles étaient à deux doigts de tomber dans la rivière ; nous criions tous miséricorde ; elles pâmaient de rire, et coururent de cette sorte, et par-dessus nous et devant nous, d'une si surprenante manière, que nous en sommes encore effrayés. Voilà, ma très chère, nos plus grandes aventures ; car de vous dire que tout est plein de vendanges et de vendangeurs, cette nouvelle ne vous étonnerait pas au mois de septembre. Si vous aviez été Noé, comme vous disiez

l'autre jour, nous n'aurions pas trouvé tant d'embarras.

Je veux vous dire un mot de ma santé : elle est parfaite ; les eaux m'ont fait des merveilles, et je trouve que vous vous êtes fait un *dragon* de cette douche ; si j'avais pu le prévoir, je me serais bien gardée de vous en parler ; je n'eus aucun mal de tête ; je me trouvai un peu de chaleur à la gorge ; et comme je ne suai pas beaucoup la première fois, je me tins pour dit que je n'avais pas besoin de transpirer comme l'année passée : ainsi je me suis contentée de boire à longs traits, dont je me porte à merveilles : il n'y a rien de si bon que ces eaux.

A LA MÊME

A Autry, lundi 4 octobre 1677.

Je vous écrivis de Gien, ma fille, et je vous mandai toutes les folies du monde. La nuit nous donna le conseil que j'avais prévu, qui fut de nous séparer avec peine ; car la bonne compagnie est de fort bonne compagnie. Nous arrivâmes ici par un grand chemin tout naturel, et ravis d'avoir évité celui de traverse, qui ne vaut rien, sans qu'il nous en eût coûté autre chose que la folie de passer et de repasser la rivière. Nous avons trouvé cette

petite comtesse de Sanzei avec son joli visage, mais une tristesse mortelle d'être devenue sourde au point qu'elle l'est : elle a toujours les larmes aux yeux ; elle est pis que Mme de Rochebonne : cette incommodité n'est pas médiocre dans un âge où l'on aime fort à être de tout.

J'admire, ma chère enfant, que j'aie pu vous écrire tout ceci, ayant sur le cœur la tristesse et la surprise de la mort subite et terrible du pauvre abbé Bayard ; je crois rêver en l'écrivant ; ce fut la première chose que je trouvai dans une lettre de d'Hacqueville qui m'attendait ici. Il vous l'aura mandée comme à moi ; mais je veux vous en parler. Je vous écrivis de Langlar un certain dimanche, dans la lettre du chevalier. Tout était en joie et en danse chez cet abbé : les violons, les fifres, les tambours faisaient un bruit de fête de province, le plus agréable du monde, sur cette belle terrasse ; sa santé avait été célébrée ; j'avais fait son portrait à ceux de notre troupe qui ne l'avaient jamais vu, et j'avais dit beaucoup de bien de son cœur et de son âme, parce qu'il y en avait beaucoup à dire. Ma fille, savez-vous ce qui arrivait pendant tout cela ? Il mourait, il expirait ; et le lendemain, quand je lui écrivis en partant une relation de ce qui s'était passé chez lui, dont il aurait été ravi, il n'était plus au monde, et c'était à un mort que j'écrivais. Je vous avoue

que je fis un cri du fond de mon cœur, en apprenant cet arrangement de la Providence, et mon esprit en sera longtemps étonné. J'avais une véritable envie de le voir, et de lui conter la bonne vie que nous avions faite à Langlar, et le regret de ne l'avoir pas eu, comme la meilleure chose que nous pussions avoir ; et la première ligne que je lis, c'est sa mort ; mais quelle mort ! Il se portait très bien ; il avait passé la veille chez Mme de Coulanges avec M. de la Rochefoucauld ; il avait parlé de moi, et de la joie qu'il avait de penser que j'étais chez lui. Le dimanche il prend un bouillon, il le vomit ; il eut soif l'après-dînée, il demande à boire ; son valet le quitte pour lui obéir, il revient, et le trouve mort sur sa chaise : quelle surprise ! mais quelle promptitude ! On est souvent un fort honnête homme, qu'on n'est pas un très bon chrétien ; sans confession, sans préparation ; enfin c'est un abîme de méditation. Il avait un abcès dans la poitrine, qui s'est crevé tout d'un coup, et l'a étouffé. Ma très chère, je vous demande pardon, je ne saurais me taire sur une aussi triste aventure. Je suis assurée que le chevalier en sera surpris par les circonstances que je vous ai dites. J'ai écrit à mon médecin pour me rendre compte de cette santé que je lui avais laissée entre les mains. Je ne trouve pas bon que vous me remerciiez de l'amitié que j'ai pour lui ;

il marche tout seul, et n'a nul besoin de votre assistance. Vous dites que je donne un mauvais exemple pour vous aller voir ; et quelle autre amitié peut faire ce voyage, puisque je ne l'ai pas fait ? Une amitié qui va en chaise roulante, une amitié qui n'a point de *bien Bon*, une amitié qui n'a point d'affaires à Paris, qui n'a point à déménager, voilà le chevalier. Cependant vous ne voulez pas qu'il passe Lyon : je doute qu'il vous obéisse. Pour moi, je m'en vais vous ranger *la Carnavalette ;* car enfin nous l'avons, et j'en suis fort aise. Je me porte très bien ; je suis fort contente des eaux ; elles sont faites pour moi. Je n'avais plus besoin de la douche ; comme je n'avais plus de sérosités, elle m'eût échauffée : ce fut donc par sagesse et par raisonnement que je la quittai, sans aucun mal de tête, ni incommodité qui se puisse nommer. Je suis au désespoir de l'inquiétude que vous en avez eue ; le chevalier vous dira si je mens. Au nom de Dieu, ne recommençons point à nous faire dire mille cruautés : portez-vous aussi bien que moi, et je vous promets de n'être point en peine. Quelle joie, ma chère enfant, de vous voir belle et fraîche, et sans *dragons !* Ah mon Dieu ! les étranges et dévorantes bêtes ! Vous n'êtes pas la seule à qui elles font du mal. La bonne Sanzei vous dit mille amitiés. Nous partons demain matin pour être jeudi 7 à Paris. Mon fils ne m'écrit

point réglément : il se portait bien il y a quinze jours ; il sera ravi que nous ayons une maison, et que vous reveniez ; il me paraît aussi tendre pour vous que vous l'êtes pour lui, et tous deux vous ne me haïssez pas trop : cela n'est-il pas joli ? Adieu, ma très chère : je suis très humble servante de M. de la Garde ; votre voyage ne peut manquer d'être heureux avec lui.

A LA MÊME

A Paris, mercredi 18 octobre 1679.

Ma très chère et très aimable, je suis venue ici pour plusieurs petites choses ; le bon abbé y est aussi, et se porte très bien. Une de mes affaires était de voir le chevalier de Grignan ; sa vue me toucha sensiblement : je sais l'intérêt qu'il prend à votre santé ; nous en parlâmes fort ; il est digne de comprendre ce que je sens pour vous. Je croyais dire adieu aussi à M. de la Garde ; mais il ne s'en va pas sitôt : il a toujours de ces sortes d'affaires qui me font admirer sa bonté. Nous voilà donc arrêtés à l'hôtel de Carnavalet ; nous ne pouvions mieux faire. Le bon abbé est entré d'abord dans vos desseins pour l'ajustement de votre appartement. Il est survenu fort à propos un fort honnête ami de *carpillon fretin*, M. d'Agaurry, à qui nous

avons affaire en son absence : il est tellement entré avec nous dans cette petite commodité, qu'il en veut être l'architecte ; il s'y entend fort bien : il demande seulement le temps d'écrire à M. d'Agaurry, en Dauphiné, pour avoir la permission d'attaquer la vieille antiquaille de cheminée, dont il ne doute point ; et cèla étant, il n'y aura rien de mieux ni de plus tôt fait. Tout le malheur, c'est qu'il vous en coûtera bien moins que ce que vous pensez : ils disent que cent écus feront votre affaire ; soyez persuadée que nous aurons grand plaisir à vous faire celui-là. En vérité, c'est une chose étrange que l'hôtel de Carnavalet sans vous. Il faut se soutenir, ma fille, par l'espérance de vous y revoir, non plus comme un oiseau ni comme un courrier, mais comme une personne qui n'a plus que faire là-bas, et qui vient respirer un air qui convient à ses affaires et à sa santé.

J'ai grand regret que Pauline soit chassée du logis ; je vous en crois dehors vous-même, car vous n'aurez guère laissé languir votre convocation, afin de ne donner pas le temps au gouverneur de se raviser ; il n'y a pas d'apparence qu'il y songe cette année. On est persuadé que Sa Majesté va faire commencer les propositions du mariage de Bavière par M. le président Colbert, qu'on croit qui va partir : tout cela est encore en l'air.

Vous savez la querelle de M. de Ventadour et

du duc d'Aumont. Ce dernier revenait de Bourbon avec sa femme, la duchesse de Ventadour et le chevalier de Tilladet. M. de Ventadour était à une de ses terres dans ce même pays, appelée la Motte. Il avait prié sa femme d'y venir; il en envoie prier toute la compagnie; on le refusa; il vint lui-même, et ne fut pas bien reçu, parce que, de la dînée à la couchée, les suivant partout, ses discours étaient un peu entremêlés de menaces et d'injures : il était à cheval par la campagne, le pistolet à la main, comme don Quichotte, menaçant et défiant ces Messieurs. Le chevalier de Tilladet le traita de fou, et qu'il fallait le mener aux Petites-Maisons. Enfin, dans les transes mortelles, les dames arrivèrent à Paris, où le Roi averti envoya aussitôt garder Mme de Ventadour. La voilà sous sa protection. Que fait le monstre? Il s'en va trouver le Roi, accompagné de ses proches, c'est-à-dire MM. les princes de Condé, de Conti, MM. de Luxembourg, Duras, Schomberg, Bellefonds; et avec une hardiesse incroyable, parla à Sa Majesté, disant que le chevalier de Tilladet lui avait manqué de respect. Remarquez ce mot : il remet la duché où elle était autrefois. « Eh! Sire, pourquoi me refuse-t-on ma femme? Que m'est-il arrivé d'extraordinaire? Suis-je plus bossu et plus mal fait que je n'étais quand on m'a bien voulu? Si je suis laid, Sire, est-ce ma faute? Si je m'étais fait moi-même, j'aurais pris

la figure de Votre Majesté; mais tout le monde n'est pas partagé comme il le voudrait être. » Et enfin, avec cette flatterie naturelle et juste, qu'on n'attendait point, et beaucoup de raison dans ses discours, il a si bien fait que le Roi a été fort content de lui, et toute la cour. Cependant on les va séparer; l'embarras c'est qu'il veut absolument que sa femme soit dans un couvent, et cela est triste. M. de la Rochefoucauld est chargé de toute cette affaire, et des accommodements entre ces Messieurs. Il est bien plus empêche de tout cet embarras que s'il avait à faire un poème épique. Je ne sais comme j'écris aujourd'hui; je suis dans une prolixité qui m'ennuie moi-même. Le chevalier vous aura mandé celui de M. le comte d'Auvergne et de Talart; il est si fort à souhait pour ce premier qu'il ne s'y peut rien souhaiter, ni rien ajouter.

Mon fils est aux Rochers solitairement : il a si bien fait aux états, que je crois qu'il aura dans deux ans cette grande députation. Il vous aime très chèrement, il en jure sa foi; je conserverai entre vous l'amitié fraternelle, ou j'y périrai. Je vous ai mandé comme j'ai vu Mme de Vins, et comme j'ai bien fait ma charge de résidente; elle est demeurée seule à Pomponne. J'ai fait vos compliments à toutes les dames que vous me nommez : votre souvenir fait une joie et une tristesse. Mme de la Fayette se veut distinguer à cause de cette

nouvelle amitié ; il ne tiendra vraiment pas à elle que vous ne soyez contente.

J'embrasse M. de Grignan, Mesdemoiselles ses filles, son petit sobre de fils ; cela est plaisant d'aspirer à cette qualité : nos Bretons n'ont point cette fantaisie. Pour vous, ma très chère, je suis à vous dans cette perfection que M. de Grignan admire. J'aime que vous me parliez de vous sans cesse, et je regrette tout ce qui n'est que pour causer agréablement : la crainte que tant d'écriture ne vous fasse mal trouble tout le plaisir que j'avais de vos lettres infinies.

A LA MÊME

A Paris, ce 22 novembre 1679.

Je m'en vais bien vous surprendre et vous fâcher, ma chère enfant : M. de Pomponne est disgracié. Il eut ordre samedi au soir, comme il revenait de Pomponne, de se défaire de sa charge, qu'il en aurait sept cent mille francs, qu'on lui continuerait sa pension de vingt mille francs qu'il avait comme ministre, et que le Roi avait réglé toutes ces choses pour lui marquer qu'il était content de sa fidélité. Ce fut M. Colbert qui lui fit ce compliment, en l'assurant qu'il était au désespoir d'être obligé, etc. M. de Pomponne demanda s'il ne pourrait

point avoir l'honneur de parler au Roi, et savoir de sa bouche quelle faute avait attiré ce coup de tonnerre : on lui dit qu'il ne pouvait point parler au Roi : il lui écrivit, lui marqua son extrême douleur, et l'ignorance où il était de ce qui pouvait lui avoir attiré sa disgrâce ; il lui parla de sa nombreuse famille, il le supplia d'avoir égard à huit enfants qu'il avait. Aussitôt il fit remettre ses chevaux au carrosse, et revint à Paris, où il arriva à minuit. M. de Pomponne n'était pas de ces ministres sur qui une disgrâce tombe à propos, pour leur apprendre l'humanité, qu'ils ont presque tous oubliée ; la fortune n'avait fait qu'employer les vertus qu'il avait, pour le bonheur des autres ; on l'aimait, et surtout parce qu'on l'honorait infiniment. Nous avions été, comme je vous ai mandé, le vendredi à Pomponne, M. de Chaulnes, Lavardin et moi : nous le trouvâmes, et les dames, qui nous reçurent fort gaiement. On causa tout le soir, on joua aux échecs : ah ! quel échec et mat on lui préparait à Saint-Germain ! Il y alla dès le lendemain matin, parce qu'un courrier l'attendait ; de sorte que M. Colbert, qui croyait le trouver le samedi au soir comme à l'ordinaire, sachant qu'il était allé droit à Saint-Germain, retourna sur ces pas, et pensa crever ses chevaux. Pour nous, nous ne partîmes de Pomponne qu'après dîner ; nous y laissâmes les dames, Mme de Vins m'ayant chargée

de mille amitiés pour vous. Il fallut donc leur mander cette triste nouvelle : ce fut un valet de chambre de M. de Pomponne, qui arriva le dimanche à neuf heures dans la chambre de Mme de Vins : c'était une marche si extraordinaire que celle de cet homme, et il était si excessivement changé, que Mme de Vins crut absolument qu'il lui venait dire la mort de M. de Pomponne ; de sorte que quand elle sut qu'il n'était que disgracié, elle respira ; mais elle sentit son mal quand elle fut remise ; elle alla le dire à sa sœur. Elles partirent à l'instant ; et laissant tous ces petits garçons en larmes, et accablées de douleur, elles arrivèrent à Paris à deux heures après midi, où elles trouvèrent M. de Pomponne. Vous pouvez vous représenter cette entrevue, et ce qu'ils sentirent, en se revoyant si différents de ce qu'ils pensaient être la veille. Pour moi, j'appris cette nouvelle par l'abbé de Grignan ; je vous avoue qu'elle me toucha droit au cœur. J'allai à leur porte vers le soir ; on ne les voyait point en public, j'entrai, je les trouvai tous trois. M. de Pomponne m'embrassa, sans pouvoir prononcer une parole ; les dames ne purent retenir leurs larmes, ni moi les miennes : ma chère fille, vous n'auriez pas retenu les vôtres ; c'était un spectacle douloureux ; la circonstance de ce que nous venions de nous quitter à Pomponne d'une manière si différente, augmenta notre tendresse.

Enfin je ne vous puis représenter cet état. La pauvre Mme de Vins, que j'avais laissée si fleurie, n'était pas reconnaissable, je dis pas reconnaissable ; une fièvre de quinze jours ne l'aurait pas tant changée ; elle me parla de vous, et me dit qu'elle était persuadée que vous sentiriez sa douleur, et l'état de M. de Pomponne ; je l'en assurai. Nous parlâmes du contre-coup qu'elle ressentait de cette disgrâce ; il est épouvantable, et pour ses affaires, et pour l'agrément de sa vie et de son séjour, et pour la fortune de son mari ; elle voit tout cela bien douloureusement et le sent bien, je vous en assure. M. de Pomponne n'était pas en faveur ; mais il était en état d'obtenir de certaines choses ordinaires, qui font pourtant l'établissement des gens : il y a bien des degrés au-dessous de la faveur des autres, qui font la fortune des particuliers. C'était aussi une chose bien douce de se trouver naturellement établie à la cour. O Dieu ! quel changement ! quel retranchement ! quelle économie dans cette maison ! Huit enfants ! n'avoir pas eu le temps d'obtenir la moindre grâce ! Ils doivent trente mille livres de rente ; voyez ce qui leur restera : ils vont se réduire tristement à Paris, à Pomponne. On dit que tant de voyages, et quelquefois des courriers qui attendaient, et même celui de Bavière, qui était arrivé le vendredi, et que le Roi attendait impatiemment, ont un peu contribué

à ce malheur. Vous comprendrez aisément ces conduites de la Providence, quand vous saurez que c'est M. le président Colbert qui a la charge; il est en Bavière; Monsieur son frère la fait en attendant, et lui a écrit en se réjouissant, et pour le surprendre, et comme si on s'était trompé au-dessus de la lettre : *A Monsieur, Monsieur Colbert, ministre et secrétaire d'État.* J'en ai fait mon compliment dans la maison affligée; rien ne pouvait être mieux. Faites un peu de réflexion à toute la puissance de cette famille, et joignez les pays étrangers à tout le reste; et vous verrez que tout ce qui est de l'autre côté, où l'on se marie, ne vaut point cela. Ma pauvre enfant, voilà bien des détails et des circonstances; mais il me semble qu'ils ne sont point désagréables dans ces sortes d'occasions : il me semble que vous voulez toujours qu'on vous parle; je n'ai que trop parlé. Quand votre courrier viendra, je n'ai plus à le présenter; c'est encore un de mes chagrins de vous être désormais entièrement inutile : il est vrai que je l'étais déjà par Mme de Vins; mais on se ralliait ensemble. Enfin, ma fille, voilà qui est fait, voilà le monde. M. de Pomponne est plus capable que personne de soutenir ce malheur avec courage, avec résignation et beaucoup de christianisme. Quand d'ailleurs on a usé comme lui de la fortune, on ne manque point d'être plaint dans l'adversité.

Encore faut-il, ma très chère, que je vous dise un petit mot de votre petite lettre : elle m'a donné une sensible consolation, en voyant la santé du petit très confirmée, et la vôtre, ma chère enfant, dont vous me dites des merveilles ; vous m'assurez que je serais bien contente si je vous voyais ; vous avez raison de le croire. Quel spectacle charmant de vous voir appliquée à votre santé, à vous reposer, à vous restaurer! c'est un plaisir que vous ne m'avez jamais donné. Vous voyez que ce n'est pas inutilement que vous prenez ce soin ; le succès en est visible ; et quand je me tourmente de vouloir vous inspirer ici la même attention, vous voyez bien que j'ai raison, et que vous êtes bien cruelle de vous traiter avec tant de rigueur. Quelle obligation ne vous ai-je point de soulager mes inquiétudes par le soin que vous avez de vous ! rien ne me peut être plus agréable, ni me persuader davantage l'amitié que vous avez pour moi. Elle est telle que je renonce à vos grandes lettres pour avoir la satisfaction de penser que je ne vous ai point épuisée, et que je n'ai point échauffé cette pauvre poitrine. Ah ! je ne mets pas de comparaison entre le plaisir de lire vos aimables lettres, et le déplaisir de penser à ce qu'elles vous ont coûté.

Je vous prie de ne pas perdre cette eau des capucins que votre cuisinier vous a portée ; c'est

une merveille pour toutes les douleurs du corps, les coups à la tête, les contusions, et même les entamures, quand on a le courage d'en soutenir la douleur. Ces pauvres gens sont partis pour s'en retourner en Égypte. Les médecins sont cruels et ont ôté au public des gens admirables et désintéressés, qui faisaient en vérité des guérisons prodigieuses. Je leur dis adieu à Pomponne. Faites serrer cette petite fiole, il y a des occasions où on en donnerait bien de l'argent.

J'ai reçu votre petite lettre par le mousquetaire; elle est divine; vous ne l'avez pas sentie. Mlle de Méri est toujours agitée de son petit ménage; j'y fais tout de mon mieux, je vous assure, et j'en ai de bons témoins. Tous les amis de mon petit-fils sont venus ici tout effrayés de sa maladie, M. de Sape, M. de Barrillon, Mme de Sanzei, Mlles de Grignan. J'ai mille baisemains à vous faire de Mlle de Vauvineux. Je vous embrasse, les belles, et Monsieur votre père, et pour vous je n'ai point de paroles qui puissent vous faire assez comprendre combien je suis parfaitement et uniquement à vous. Le bon abbé vous assure de ses services.

Il s'est fait une belle confusion dans toutes les feuilles; je n'y connais plus rien. Je crois que M. de Grignan sera aussi étonné que vous de la nouvelle du jour.

A LA MÊME

A Paris, ce 29 novembre 1679.

Vous nous parlerez longtemps du malheur de M. de Pomponne avant que nous vous trouvions à la vieille mode, ma très chère : cette disgrâce est encore bien vive dans nos têtes ; il est extrêmement regretté. Un ministre de cette humeur, avec une facilité d'esprit et une bonté comme la sienne, est une chose si rare, qu'il faut souffrir qu'on sente un peu une telle perte. Je les vois souvent : je fus l'autre jour touchée de le voir entrer avec cette mine aimable, sans tristesse, sans abattement. Mme de Coulanges m'avait priée de l'y mener ; il la loua de s'être souvenue d'un malheureux ; il ne s'arrêta point longtemps sur ce chapitre ; il passa à ceux qui pouvaient former une conversation ; il la rendit agréable comme autrefois, sans affectation pourtant d'être gai, et d'une manière si noble, si naturelle, et si précisément mêlée et composée de tout ce qu'il fallait pour attirer notre admiration, qu'il n'eut pas de peine à l'attirer, et même nos soupirs. Enfin, nous l'allons revoir, ce M. de Pomponne si parfait, comme nous l'avons vu autrefois. Le premier jour nous toucha : il était désoccupé, et commençait à sentir la vie et la véritable longueur des jours ; car de la manière

dont les siens étaient pleins, c'était un torrent précipité que sa vie ; il ne la sentait pas ; elle courait rapidement, sans qu'il pût la retenir. Nous le disions encore à Pomponne la dernière fois qu'il est sorti secrétaire d'État ; car vous savez que ce soir même il fut disgracié et déplacé. Je causai fort hier avec Mme de Vins : elle sentira bien plus longtemps cette douleur que M. de Pomponne ; je leur rends des soins si naturellement, que je me retiens, de peur que le vrai n'ait l'air d'une affectation et d'une fausse générosité : ils sont contents de moi. Enfin il ne sera plus que le plus honnête homme du monde : vous souvenez-vous de Voiture, en parlant de Monsieur le Prince ?

Il n'avait pas un si haut rang :
Il n'était que prince du sang.

Voilà justement l'affaire. Mais il y a des contre-coups plaisants dans cette disgrâce. Je disais que cela me faisait souvenir de Soyecourt : *Est-ce que je parle à toi ?* Mlle de Méri se réveilla de son épuisement, pour dire une chose bien plus plaisante ; c'est la chanson de la Bourdeaux qui tombe sur la Romère. *Le monde, chère Agnès, est* en vérité *une étrange chose*[1]. Lisez la fable des *Animaux* :

Sa peccadille fut trouvée un cas pendable[2],

---

[1] Molière, *l'École des Femmes*, acte II, sc. vi.
[2] La Fontaine, *les Animaux malades de la peste.*

et le reste. Vous entendez fort bien tout ce que je dis et ne dis point. Enfin il en faut revenir à la Providence, dont M. de Pomponne est adorateur et disciple ; et le moyen de vivre sans cette divine doctrine ? Il faudrait se pendre vingt fois le jour ; et encore avec tout cela on a bien de la peine à s'en empêcher. En attendant vos lettres, ma très chère, je n'ai pu m'empêcher de causer un peu avec vous sur un sujet que je suis assurée qui vous tient à cœur.

Mme de Lesdiguières a écrit à la mère Angélique de Port-Royal, sœur de ce malheureux ministre : elle me montra sa réponse ; je l'ai trouvée si belle que je l'ai copiée, et la voilà. C'est la première fois que j'ai vu une religieuse parler et penser en religieuse. J'en ai bien vu qui étaient agitées du mariage de leurs parentes, qui sont au désespoir que leurs nièces ne soient point encore mariées, qui sont vindicatives, médisantes, intéressées, prévenues : cela se trouve aisément ; mais je n'en avais point encore vu qui fût véritablement et sincèrement morte au monde. Jouissez, ma très chère, du même plaisir que cette rareté m'a donné. C'était la chère fille de M. d'Andilly, et dont il me disait : « Comptez que tous mes frères, et tous mes enfants, et moi, nous sommes des sots en comparaison d'Angélique. » Jamais rien n'a été bon de tout ce qui est sorti de ces pays-là, qui n'ait

été corrigé et approuvé d'elle ; toutes les langues et toutes les sciences lui sont infuses ; enfin c'est un prodige, d'autant plus qu'elle est entrée à six ans en religion. J'en refusai hier une copie à Brancas ; il en est indigne ; et je lui dis : « Avouez seulement que cela n'est pas trop mal écrit pour une hérétique. » J'en ai vu encore plusieurs autres d'elle, et bien plus belles, et bien plus justes : ceci est un billet écrit à course de plume. La mienne est bien en train de trotter.

J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois : que vous dirai-je ? Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués ; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues : du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé, où ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui en est : *ô vanité des vanités !* Cette belle petite de Monchy a la petite vérole ; on pourrait encore dire : *ô vanité !*

Je reçois votre lettre du 18 : c'était un samedi, c'était le propre jour de la disgrâce de ce pauvre

homme ; tout ce que vous m'en dites me perce le cœur ; quand je songe à cette chute, et combien vous êtes loin de la prévoir, je crains votre surprise. Comme il n'y a rien à ménager avec Mme de Vins, je lui montrerai comme vous sentiez ce souvenir obligeant de M. de Pomponne. Hélas ! vous parlez du mariage de Monsieur le Dauphin, d'affaires étrangères, de ministère, et il faut parler de passer peut-être son hiver à Pomponne ; car quoiqu'il dise que non, je crains que le monde ne l'importune. Il a beaucoup de piété ; et si c'est ici le chemin de son salut, il ne perdra guère de temps à se jeter dans la solitude. Quel malheur pour Mme de Vins ! et qu'elle le sent bien ! Il nous prit hier une peur, à Brancas et à moi, que ce Pomponne, qu'il a aimé si démesurément, et qui a causé tous les péchés véniels, par un caprice qui arrive souvent, ne lui soit insupportable présentement : cette trop grande liberté d'y être lui donnera du dégoût, et lui fera souvenir qu'il a contribué à son malheur. Ne sera-ce point comme l'abbé d'Effiat, qui disait, pour marquer son chagrin contre Véret, qu'il avait épousé sa maîtresse ? Mais non, car tout cela est fou, et il est sage.

Vous me parlez de votre homme de la Trappe, qui était votre recteur de Saint-Andiol : vous devez avoir eu de grandes conversations avec lui ; rien n'est plus curieux que de savoir d'original ce qui

se passe dans cette maison. Le dîner que vous me dépeignez est horrible ; je ne comprends point cette sorte de mortification ; c'est une juiverie, et la chose la plus malsaine. Ces capucins que je vis à Pomponne en ordonnent partout : je ne sais pas si les pauvres gens savent les conséquences, mais ils ne croient rien de si salutaire ; ils disent qu'un peu d'esprit de sel dans ce qu'on boit chasserait pour jamais toute sorte de néphrétique. Je crois que Villebrune avait senti la vertu de ce présent du ciel. En vérité, je ne suis point édifiée de cette sale mortification.

Vous me parlez toujours si bien du soin que vous avez de votre santé, que je ne sais plus que vous dire. Dieu vous conserve cette attention dont vous sentez l'effet ! Si vous en aviez eu ici une petite partie, nous aurions bien abrégé des discours. Celui que vous me faites de Mme de Coulanges, et de son chagrin contre la Fare, à qui elle fait la mine, disant qu'il l'a trompée, serait admirable à lui montrer, accompagné de l'envie que vous avez d'apprendre de ses nouvelles, si vous n'aviez point dit votre avis si franchement du goût de Mme de Villars : cet endroit me fera cacher l'autre, qui l'aurait fort réjouie. Je vous prie de me reparler d'elle, car elle ne cesse de me prier de vous faire mille compliments ; elle veut voir les endroits où vous parlez de votre santé ; elle y prend intérêt,

et à son petit bon ami : il faut rendre tout cela. Je ne sais quelle disparate je vais faire, en vous disant que la Trousse n'est point encore revenu ; je suis bien trompée, ou c'est un péché qu'il fait contre les idées de l'amour, des plus gros qu'il se fasse. Mon Dieu, qu'il y a de folies dans le monde ! Il me semble que je vois quelquefois les loges et les barreaux devant ceux qui me parlent ; et je ne doute pas aussi qu'ils ne voient les miens. Le bon abbé est dans la sienne, c'est-à-dire sa loge, avec le plus gros rhume du monde ; cette longueur m'inquiète quelquefois ; il serait bien planté aux Rochers ! Il comprend la dépense du souper ; elle est considérable, surtout n'ayant point de maître d'hôtel qui sache ménager ces seconds repas. Le bon abbé vous conseille de mettre un peu haut la pension des gens, afin de vous récompenser un peu par ce moyen. Vous n'en avez d'autre, et cette dépense d'un souper n'est pas médiocre. Envoyez vos mémoires et il croit qu'il vous enverra sans difficulté la quittance de M. Chapin. Il voudrait bien savoir comme vont vos affaires avec M. le Blanc, quand vous aurez reçu vos cinq mille francs : c'est à M. de Grignan à faire entendre cette affaire à M. Colbert.

Je ne crois pas que je ne pleure, quand je verrai ce courrier chargé de dépêches pour M. de Pomponne. Je rencontrai avant-hier des chariots chargés de

ses meubles, qu'on ramenait de Saint-Germain ; cela me fit encore une émotion : enfin, ma très chère, vous comprenez bien cette déroute ; j'ai peine à m'y accoutumer.

Je n'aime point à perdre des lettres ; celle qui est perdue, c'est celle du 4 octobre, que je vous écrivis de Livry en allant à Pomponne, la veille de mon retour à Paris. Je souhaite qu'il ne m'arrive point la même chose des vôtres : elles me sont extrêmement nécessaires ; vous ne devez pas être si curieuse des miennes, car je vous assure que ma santé est parfaite. Je me vais purger bientôt, pour prendre cette petite eau par contenance, et pour l'amour de vous. Vous faites un compliment très juste à Corbinelli ; on ne peut pas lui renvoyer plus plaisamment ses paroles. Il aurait beaucoup à dire sur la petite raie que vous avez faite ; et si le hasard veut que ce chapitre se traite quelque jour, il est persuadé que vous l'effacerez ; cependant l'avenir n'est que trop assuré, et par la perte qu'on a faite, et par la force de ce lien, que vous aimez l'un et l'autre, et qu'il sait mieux que personne la justice que vous faites en redonnant dans votre estime la place qu'on y avait autrefois. Il serait avantageux que vous sussiez tout ce que nous disons souvent de vous ensemble.

Disons un mot de Mlle de Méri : elle n'est pas si mal, mais son ménage est une étrange chose.

Cette femme de chambre que je lui avais donnée, et qui a été quatre ans chez Mme de Sanzei, va la quitter de son consentement. Une cuisinière a la même destinée. Nous vîmes hier, le chevalier et moi, chez elle une fille, qu'on lui présente pour la chambre, qui est assurément douée de toutes sortes de perfections : elle s'appelle Thérèse premièrement, et elle est tout à fait comme il faut. Nous fûmes tous trois ravis, on en trouvera une pour la cuisine. A propos, j'ai Françoise, votre filleule, à la mienne ; je trouve que Marie et elle c'est justement César et Laridon : l'une hante les parquets, et l'autre la cuisine. Mlle de Méri veut aussi une maison en ce quartier. J'ai trouvé, sans l'avoir cherché, un appartement bas, parqueté, sur le derrière de la maison, le plus joli du monde. C'est vis-à-vis des Filles bleues, une porte cochère, une cour, un petit jardin. C'est une maison qui est à M. et Mme de Cailly, notre défunte cousine. Il y loge et n'est jamais à Paris ; il est honnête et joli, et ne songerait qu'à lui plaire. Sur le devant est une femme âgée, réglée, posée, qui ne peut jamais l'incommoder. Quelle rue ! quel quartier ! et le tout pour cent écus ! C'est pour Noël ; demandez au chevalier si je mens ; c'est pour Pâques qu'elle le voudrait, mais laisse-t-on échapper de telles occasions ? Quelquefois on méprise ce qui se trouve si aisément.

Voici une autre affaire. Nous étions les trois Grignans, y compris la Garde, hier au soir chez Mme de Pomponne. Ils furent bien contents de la contenance de M. de Pomponne : il ne s'y peut rien souhaiter. Nous parlâmes de ce maître d'hôtel : ma fille, il faut que vous le preniez ; c'est un homme à ne pas laisser prendre à d'autres. Depuis quatre ans M. de Pomponne n'a pas trouvé sujet de lui faire la moindre réprimande. C'est un homme qui fait paraître et valoir la dépense, et qui conduit et règle tout avec un sens et une économie admirable. Enfin M. de Pomponne vous conjure de le prendre sur sa parole. M. de Grignan et le bon abbé en sont d'avis ; ainsi j'ai prié M. de Pomponne de l'engager : c'est un coup de partie pour vous. Vous me direz : « Que ne le garde-t-il ? » ah ! c'est qu'ils veulent leur valet de chambre, et que leurs biens ne comportent plus de tels appointements ; mais vous donnez cent écus à Regnaut ; ah, bon Dieu ! quelle comparaison !

J'ai votre tome de Montaigne ; je ne savais à qui c'était. Je vous le renverrai tout marqué à l'endroit du maréchal de Montluc. C'est le *Mémorial* de Grenade que l'abbé vous demande, et non pas les *Juifs*.

Adieu, ma très chère et très aimable : Dieu vous conserve ! quel miracle que vous n'ayez point pris cette rougeole ! c'est un mal terrible pour la poitrine :

il faudra du lait à votre fils. Mme de Mesmes est arrivée ; j'y courus hier ; elle me dit des merveilles de vous, de votre époux et de vos enfants, de votre château, de votre bonne chère, de votre musique, de votre honnêteté, de votre bonté, de votre bon air, et quasi de votre santé ; mais c'était pour me plaire. Je suis à vous, ma chère fille ; je vous aime de tout mon cœur ; cela est bien simple, mais il est bien vrai. Mille amitiés de Mme de la Fayette. La petite femme est à l'hôtel de Liancourt ; je crois qu'ils sont bien étonnés d'être obligés de faire tant de façons ; toutes les Lucrèces de cette maison étaient un peu au grenier. Nous verrons comme ils s'accommoderont de ce changement de théâtre. Elle a toutes les petites manières douces de Monsieur de Reims, dans un accablement qui la [rend] incapable des petits détails. C'est un tourbillon que sa chambre. Ainsi je me tiens à la bonne le Moine. Madame y était malade : c'est d'où vient tout le mal ; elle se porte bien et réparera tout.

Nous avons lu et relu votre mémoire : c'est une pièce achevée ; il ne fallait pas moins de paroles ; le laconique serait fort dangereux en pareille occasion. Votre mémoire est emporté, et serré, suivi, et vous sera renvoyé, et tout ira bien sur ma parole. Gardez-vous bien de me faire des réponses de la longueur de mes lettres ; songez,

ma très chère, que je n'ai de commerce qu'avec vous. Mon fils est en basse Bretagne, chez Tonquedec ; il vient, et depuis un mois je ne lui ai pas écrit. Je ferai réponse à Mlle de Grignan. J'embrasse tout ce qui est autour de vous, et Pauline ; Mme de Mesmes la trouve bien jolie ; de Mesmes n'est pas encore revenu. Ah ! que Mlle de la Bazinière est mignarde !

A LA MÊME

A Paris, vendredi 26 janvier 1680.

Je veux commencer, ma très chère, par votre santé ; c'est ce qui me tient uniquement au cœur. C'est sans préjudice de cette continuelle pensée que je vois, que j'entends et que je prends intérêt à toutes les choses de ce monde : elles sont plus proches ou plus loin de moi, selon qu'elles ont plus ou moins de rapport à vous : vous me donnez même l'attention que j'ai aux nouvelles. Je vous trouve bien dorlotée et bien mitonnée, ma chère enfant ; vous n'êtes point dans le tourbillon, je suis en repos pour votre repos ; mais je n'y suis pas pour cette chaleur et cette pesanteur, et cette douleur sans bise, sans fatigue. Je voudrais bien un peu d'éclaircissement sur un point si important : tant de soins qu'on a de vous ne sont pas sans

raison, ni par pure précaution. Ma chère enfant, je souhaite que vous soyez changée sur l'écriture, et que ce soit sincèrement que vous ne veuilliez plus vous tuer avec votre écritoire ; confirmez-moi cette bonne opinion de vous, et en nul cas ne m'écrivez de grandes lettres, vous m'en écrivez assez et trop. Montgobert s'acquitte très bien du reste, et comme je vous ai dit, elle peut même vous soulager de dicter. Je voudrais qu'elle mêlât un mot du sien sur le sujet de votre santé.

Enfin j'ai reçu une lettre de mon fils. Il est à Nantes ; il n'a été que vingt jours à son voyage ; il n'a fait que quatre-vingt-dix lieues de Bretagne, au mois de janvier, pour solenniser la fête des Rois, sans aucun amour. Je lui mande qu'il se garde bien de dire cela à d'autres, et que pour ne pas se décrier, il faut qu'il laisse entendre une passion vraie ou fausse : sans cela il paraîtra plus Breton que tous les Bretons. Je le prie aussi de ne point demeurer à Nantes pour nos affaires ; elles ne sont plus vraisemblables, et je serais fort fâchée que l'on crût que je fusse assez sotte et assez avare pour préférer des affaires de rien à la nécessité de faire sa cour, dans une occasion comme celle-ci. Il me paraît embarrassé ; mais enfin il reviendra assez tôt pour partir avec M. de Chaulnes : voyez ma bonté, je lui ai retenu une place dans son carrosse.

En vérité, je ne me souviens plus du petit de Gonor : je vous laisse le soin, et à votre frère, de ces anciennes dates. Sans la présence de Mademoiselle, j'aurais renoncé Mlle d'Épernon : je dis ce jour-là, et toujours, ces sottises que vous appelez jolies, et c'est tout ce qu'on peut faire pour les adoucir ; vous voulez tirer de ce rang le compliment que je fis à Mme de Richelieu ; je le veux bien, car il ressemble à ce que lui aurait dit M. de Grignan : j'y pensai ; voilà justement de ces choses qui lui viennent quand il parle et quand il écrit, et qui fait que ses lettres font toujours, deux mois durant, l'ornement de toutes les poches. Mme de Coulanges avait encore hier la sienne, et la montre : cela n'est-il pas plaisant ? Au reste, ma chère enfant, ne comptez point tant que vous soyez où vous devez être, que vous ne comptiez aussi que vous devez être quelquefois ici ; c'est votre pays et celui de M. de Grignan ; et je vivrais bien tristement, si je n'espérais de vous y revoir cette année. Monsieur de Rennes vous garde votre appartement, et vous donnera pourtant tout le temps d'y faire travailler. Vous ne m'avez aucune obligation de cette société ; ce n'en est point une ; c'est un homme admirable : il ne pèse rien, ni ses gens aussi ; sa conversation est légère, on le voit peu, il trotte assez, et ne hait pas d'être dans sa chambre ; on le souhaite, il ne ressemble point à Monsieur du Mans :

enfin il est tel, que si on souhaitait quelqu'un qui ne fût point vous, ce serait un hôte comme celui-là : il m'a priée déjà plusieurs fois de vous faire bien des compliments, et de vous dire que, quelque joie qu'il ait d'être ici, il m'aime trop pour n'avoir pas beaucoup d'envie de vous quitter la place.

On ne parle ni on ne pense plus à la bonne femme Soubise. Vraiment, il y a bien d'autres affaires, et je pense que je suis folle de m'amuser à parler d'autre chose. Il y a deux jours que l'on est assez comme le jour de Mademoiselle et de M. de Lauzun : on est dans une agitation, on envoie aux nouvelles, on va dans les maisons pour en apprendre, on est curieux ; et voici ce qui a paru, en attendant le reste.

M. de Luxembourg était mercredi à Saint-Germain, sans que le Roi lui fît moins bonne mine qu'à l'ordinaire : au contraire il lui avait donné une très belle épée pour un cheval qu'il lui avait pris. On l'avertit qu'il y avait contre lui un décret de prise de corps : il voulut parler au Roi ; vous pouvez penser ce qu'on dit. Sa Majesté lui dit que s'il était innocent, il n'avait qu'à s'aller mettre en prison, et qu'il avait donné de si bons juges pour examiner ces sortes d'affaires, qu'il leur en laissait toute la conduite. M. de Luxembourg pria qu'on ne l'y menât point, et en effet il monta en carrosse, et s'en vint chez le P. de la Chaise ; Mmes de Lavar-

din et de Mouci, qui venaient ici, le rencontrèrent dans la rue Saint-Honoré, assez triste dans son carrosse ; après avoir été une heure aux Jésuites, il fut à la Bastille ; il donna à Bezemaux l'ordre qu'il avait apporté de Saint-Germain, et entra d'abord dans une assez belle chambre : c'est celle où était Tallard. Mme de Meckelbourg vint, qui pensa fondre en larmes ; elle s'en alla, et une heure après qu'elle fut sortie, il vint un ordre de le mettre dans une des horribles chambres grillées qui sont dans les tours, où l'on voit à peine le ciel, et défense de voir qui que ce fût. Voilà, ma fille, un grand sujet de réflexion. Songez à la fortune brillante de cet homme, où il ne manquait plus rien, à l'honneur qu'il avait eu de commander les armées du Roi, et le voilà. Songez ce que ce fut pour lui que d'entendre fermer ces gros verrous ; et s'il a dormi par excès d'abattement, songez au réveil. On ne croit pas qu'il y ait du poison à son affaire, mais tant d'autres sottises, qu'il ne peut jamais reparaître dans le monde après un tel malheur. Cette charge sortira de sa maison, et sera donnée. J'en parlais tantôt avec M. de la Rochefoucauld ; il me disait que vous m'envoyassiez à tout hasard une lettre de M. de Grignan pour son fils ; au cas que le Roi ne veuille pas un homme titré, il y a peu de gens qui soient plus en état d'y prétendre que vous. Vous avez du temps, il faut écrire

à Sa Majesté : ne datez point, et vous êtes bien assurée que ce paquet, étant entre mes mains, n'en sortira qu'après avoir été bien consulté par des gens à qui vous avez beaucoup de confiance, et qui en sont très dignes. Digérez cette pensée. Je vous assure que voilà une sorte de malheur qui en efface bien d'autres.

La Tingry est chez elle, qui est ajournée pour répondre devant les juges. Pour Mme la comtesse de Soissons, elle n'a pu envisager la prison ; on a bien voulu lui donner le temps de s'enfuir, si elle est coupable. Elle jouait à la bassette mercredi. M. de Bouillon entra ; elle lui dit qu'il ne devait revenir que le lendemain, pourquoi il était revenu? Il la pria de passer dans son cabinet ; il lui dit qu'il fallait sortir de France, ou aller à la Bastille : elle ne balança point ; elle fit sortir du jeu la marquise d'Alluye ; elles ne parurent plus. L'heure de souper vint ; on dit que Madame la Comtesse soupait à la ville : tout le monde s'en alla, persuadé de quelque chose d'extraordinaire. Cependant on fit beaucoup de paquets, on prit de l'argent, des pierreries ; on fit prendre des justaucorps gris aux laquais et cochers ; on fit mettre huit chevaux au carrosse. Elle fit mettre la marquise d'Alluye au fond auprès d'elle, qu'on dit qui ne voulait pas aller ; deux femmes de chambre au devant. Elle dit à ses gens qu'ils ne se missent point en peine

d'elle, qu'elle était innocente; mais que ces coquines de femmes avaient pris plaisir à la nommer ; elle pleura ; elle passa chez Mme de Carignan, et à trois heures du matin sortit de Paris. On dit qu'elle va à Namur : vous croyez bien qu'on n'a pas dessein de la suivre. On ne laissera pas de faire son procès ou de la justifier : il y a bien des noirceurs dans ce que dit la Voisin. Le duc de Villeroi paraît très affligé, ou pour mieux dire ne paraît pas, car il est enfermé dans sa chambre. Peut-être vous dirai-je encore quelque nouvelle avant que de fermer cette lettre.

Mme de Vibraye a repris le train de sa dévotion ; Dieu n'a pas voulu qu'elle ait passé sa vie, comme vous dites fort bien, avec ses ennemis. Cela s'est tourné désagréablement pour elle, car on trouvait la qualité entre deux fers pour entrer dans le carrosse de la Reine. On se représentait toujours Mme de Bellébat. La Gouville dit tant de sottises là-dessus chez Mademoiselle, que Mme de Montglas, qui est Hurault, en fut en furie avec raison, et M. de Vibraye dit qu'il couperait le nez ou la robe de cette p..... ; je ne sais si je me fais entendre : voilà comme il s'est expliqué partout. La Bury fait fort joliment tourner son moulin à paroles. Si on voit cette princesse à Paris, j'irai avec Mme de Vins, qui m'en prie. Pomenars a été taillé ; vous l'ai-je dit ? Je l'ai vu ; c'est un plaisir que de

l'entendre parler sur tous ces poisons ; on est tenté de lui demander : « Est-il possible que ce seul crime vous soit inconnu ? » Volonne dit son avis comme un autre, admirant le commerce qu'on a eu avec ces coquines. La reine d'Espagne est quasi aussi enfermée que M. de Luxembourg. Mme de Villars mandait l'autre jour fort plaisamment à Mme de Coulanges, que si ce n'était pour l'amour de M. de Villars, elle ne passerait pas son hiver à Madrid. Elle fait des relations fort jolies et fort plaisantes à Mme de Coulanges, croyant bien qu'elles iront plus loin. Je suis fort contente d'en avoir le plaisir, sans être chargée d'y répondre. Mme de Vins est de mon avis.

M. de Pomponne est allé pour trois jours respirer à Pomponne ; il a tout reçu, il a tout rendu, voilà qui est fait ; c'est le malheur de M. de Luxembourg qui est un malheur : il doit se trouver bien heureux par comparaison. Il me serre toujours le cœur, quand il me demande si je ne sais point de nouvelles ; il est ignorant comme sur les bords de Marne : il a raison de calmer son âme tant qu'il pourra. La mienne a été fort émue, aussi bien que celle de l'abbé, de ce que vous écrivez de votre main : vous ne l'avez pas senti, ma chère enfant ; il est impossible de le lire avec des yeux secs. Eh, bon Dieu ! vous compter *bonne à rien et inutile partout* à quelqu'un qui ne compte que vous dans le monde :

comprenez, ma chère enfant, l'effet que cela peut faire. Je vous prie de ne plus dire de mal de votre humeur : votre cœur et votre âme sont trop parfaits pour laisser voir ces légères ombres ; épargnez un peu la vérité, la justice, et mon seul et sensible goût ; ma chère enfant, je ne compterai point ma vie que je ne me retrouve avec vous.

AU COMTE DE GUITAUT

A Paris, ce mardi 29 janvier 1680[1].

Jamais deux louis d'or ne sont arrivés plus sûrement ni plus heureusement que les deux du gendarme qui est à Ypres. Donnez-moi des affaires plus difficiles, afin de vous faire voir mon zèle et ma capacité ; il me semble que vous doutez beaucoup de cette dernière chose. Voilà ce que vaut le bon abbé ; il me soulage si parfaitement de toutes sortes d'affaires, qu'il semble que je sois une innocente. Il faut souffrir cette humiliation et souhaiter que l'on me fasse encore longtemps cette injustice. Mais à propos de justice et d'injustice, ne vous paraît-il pas de loin que nous ne respirons tous ici que du poison, que nous sommes dans les sacri-

[1] Il y a erreur ou de jour ou de date, le 29 janvier étant un lundi en 1680.

lèges et les avortements ? En vérité, cela fait horreur à toute l'Europe, et ceux qui nous liront dans cent ans plaindront ceux qui auront été témoins de ces accusations. Vous savez comme ce pauvre Luxembourg s'est remis de son bon gré à la Bastille : il a été l'officier qui s'y est mené, il a lui-même montré l'ordre à Bezemaux. Il vint de Saint-Germain, il rencontra Mme de Montespan en chemin ; ils descendirent tous deux de leurs carrosses pour parler plus en liberté ; il pleura fort. Il vint aux Jésuites, il demanda plusieurs pères, il pria Dieu dans l'église, et toujours des larmes : il paraissait un peu qu'il ne savait à quel saint se vouer. Il rencontra Mme de Vauvineux ; il lui dit qu'il s'en allait à la Bastille, qu'il en sortirait innocent, mais qu'après un tel malheur il ne reverrait jamais le monde. Il fut d'abord mis dans une chambre assez belle ; deux heures après il est venu un ordre de le renfermer. Il est donc dans une chambre d'en haut très désagréable ; il ne voit personne ; il a été interrogé quatre heures par M. de Bezons et M. de la Reynie. Pour Mme la comtesse de Soissons, c'est une autre manière de peindre : elle a porté son innocence au grand air ; elle partit la nuit, et dit qu'elle ne pouvait envisager la prison, ni la honte d'être confrontée à des gueuses et à des coquines. La marquise d'Alluye est avec elle ; ils prennent le chemin de Namur ; on n'a pas dessein

de les suivre. Il y a quelque chose d'assez naturel et d'assez noble à ce procédé ; pour moi, je l'approuve. On dit cependant que les choses dont elle est accusée ne sont que de pures sottises, qu'elle a redites mille fois, comme on fait toujours quand on revient de chez ces sorcières ou soi-disantes. Il y a beaucoup à raisonner sur toutes ces choses : on ne fait autre chose ; mais je crois que l'on n'écrit point ce que l'on pense. La suite nous fera voir de quelle couleur sont les crimes ; jusques ici ils paraissent gris brun seulement. Vous savez les noms de toutes les personnes ajournées pour répondre. Le maréchal de Villeroi dit : « Ces messieurs et ces dames, ils croient au diable et ne croient pas en Dieu. »

Notre pauvre Grignan s'est trouvée si incommodée d'écrire, qu'elle n'écrit plus qu'une page, pour dire : « Me voilà, » et Montgobert écrit le reste. Elle a mal à la poitrine, et puis cela passe, comme ici. Cette délicate santé fait toute ma peine et mon inquiétude. Adieu, Monsieur et Madame : soyez bien persuadés, l'un et l'autre, que je vous aime et vous honore sincèrement. Le bon abbé est tout à vous.

On interrogea hier M[mes] de Bouillon et de Tingry ; elles étaient accompagnées de leurs nobles familles. Vraiment, c'est pour des choses bien légères qu'on leur a fait cet affront : jusques ici voilà ce qui paraît.

A Paris, mercredi 31 janvier 1680.

Je ne puis plus voir sans chagrin de votre écriture : je sais le mal que cela vous fait, et quoique vous me mandiez les choses du monde les plus aimables et les plus tendres, je regrette d'avoir ce plaisir aux dépens de votre poitrine ; je vois bien que vous en êtes encore incommodée : voici une longue bouffée, et sans autre cause que votre mal même ; car vous dites que le temps est doux, vous ne vous fatiguez point du tout, vous écrivez moins qu'à l'ordinaire : d'où vient donc cette opiniâtreté ? Vous vous taisez là-dessus, et Montgobert a la cruauté d'avoir la plume à la main, et de ne m'en pas dire un mot. Bon Dieu ! qu'est-ce que tout le reste ? et quel intérêt puis-je prendre à toute la joie de votre ville d'Aix, quand je vois que vous êtes couchée à huit heures ? « Vous voulez donc, me direz-vous, que je veille et que je me fatigue ? » Non, ma très chère : Dieu me garde d'avoir une volonté si dépravée ! mais vous n'étiez pas ici hors d'état de prendre quelque part à la société. J'ai vu enfin M. de Gordes ; il m'a dit bien sincèrement que dans le bateau vous étiez très abattue et très languissante, et qu'à Aix vous étiez bien mieux ; mais avec la même naïveté il assure que tout l'air

de Provence est trop subtil, et trop vif, et trop desséchant pour l'état où vous êtes. Quand on se porte bien, tout est bon ; mais quand on a la poitrine attaquée, qu'on est maigre, qu'on est délicate, on se met en risque de ne pouvoir plus se rétablir. Ne me dites plus que la délicatesse de votre poitrine égale nos âges ; ah ! j'espère que Dieu n'aura pas dérangé un ordre si naturel, si agréable et si délicieux pour moi.

Il faut reprendre le fil des nouvelles, que je laisse toujours un peu reposer quand je traite le chapitre de votre santé. M. de Luxembourg a été deux jours sans manger ; il avait demandé plusieurs pères jésuites, on lui a refusés ; il a demandé la *Vie des Saints*, on lui a donnée : il ne sait, comme vous voyez, à quel saint se vouer. Il fut interrogé quatre heures vendredi ou samedi, je ne m'en souviens pas ; ensuite il parut fort soulagé, et soupa. On croit qu'il aurait mieux fait de mettre son innocence en pleine campagne, et de dire qu'il reviendrait quand ses juges naturels, qui sont le parlement, le feraient revenir. Il fait grand tort à la duché en reconnaissant cette chambre ; mais il a voulu obéir aveuglément à Sa Majesté. M. de Cessac a suivi l'exemple de Madame la Comtesse. M[mes] de Bouillon et de Tingry furent interrogées lundi à cette chambre de l'Arsenal. Leurs nobles familles les accompagnèrent jusqu'à la porte ; il n'y paraît pas jusqu'ici qu'il

y ait rien de noir à leurs sottises ; il n'y a pas même du gris brun. Si on ne trouve rien de plus, voilà de grands scandales qu'on aurait pu épargner à des personnes de cette qualité. Le maréchal de Villeroi dit que ces messieurs et ces dames ne croient pas en Dieu, et qu'ils croient au diable. Vraiment on conte des sottises ridicules de tout ce qui se passait chez des coquines de femmes. La maréchale de la Ferté, qui est si bien nommée, alla par complaisance avec Madame la Comtesse, et ne monta point en haut ; Monsieur de Langres était avec elle ; voilà qui est bien noir : cette affaire lui donne un plaisir qu'elle n'a pas ordinairement ; c'est d'entendre dire qu'elle est innocente. La duchesse de Bouillon alla demander à la Voisin un peu de poison pour faire mourir un vieux mari qu'elle avait qui la faisait mourir d'ennui, et une invention pour épouser un jeune homme qui la menait sans que personne le sût. Ce jeune homme était M. de Vendôme, qui la menait d'une main, et M. de Bouillon de l'autre ; et de rire. Quand une Mancine ne fait qu'une folie comme celle-là, c'est donné ; ces sorcières vous rendent cela sérieusement, et font horreur à toute l'Europe d'une bagatelle. Mme la comtesse de Soissons demandait si elle ne pourrait point faire revenir un amant qui l'avait quittée : cet amant était un grand prince ; et on dit qu'elle dit que s'il ne revenait à elle, il s'en

repentirait : cela s'entend du Roi, et tout est considérable sur un tel sujet. Mais voyons la suite : si elle a fait de plus grands crimes, elle n'en a pas parlé à ces gueuses-là. Un de nos amis dit qu'il y a une branche aînée au poison, où l'on ne remonte point, parce qu'elle n'est pas originaire de France ; ce sont ici des petites branches de cadets qui n'ont pas des souliers. La Tingry fait imaginer quelque chose de plus important, parce qu'elle a été maîtresse des novices. Elle dit : « J'admire le monde ; on croit que j'ai couché avec M. de Luxembourg, et que j'ai eu des enfants de lui : hélas ! Dieu le sait. » Enfin, le ton d'aujourd'hui, c'est l'innocence des nommées, et l'horreur du scandale ; peut-être que demain ce sera le contraire. Vous connaissez ces sortes de voix générales ; je vous en instruirai fidèlement ; on ne parle d'autre chose dans toutes les compagnies ; en effet il n'y a guère d'exemples d'un pareil scandale dans une cour chrétienne. On dit que cette Voisin mettait dans un four tous les petits enfants dont elle faisait avorter, et M. de Coulanges, comme vous pouvez penser, ne manque pas de dire, en parlant de la Tingry, que c'était pour elle que le four chauffait.

Je causai fort hier avec M. de la Rochefoucauld, sur un chapitre que nous avions déjà traité. Rien ne vous presse pour écrire ; mais il vous conjure de croire que la chose du monde où il a le plus d'at-

tention, serait de pouvoir contribuer à vous faire changer de place, s'il arrivait le moindre mouvement dans celles qui vous conviennent. Je n'ai jamais vu un homme si obligeant ni plus aimable, dans l'envie qu'il a de dire des choses agréables.

Voici ce que j'apprends de bon lieu : Mme de Bouillon entra comme une petite reine dans cette Chambre ; elle s'assit dans une chaise qu'on lui avait préparée ; et au lieu de répondre à la première question, elle demanda qu'on écrivît ce qu'elle voulait dire ; c'était : Qu'elle ne venait là que par le respect qu'elle avait pour l'ordre du Roi, et nullement pour la Chambre, qu'elle ne reconnaissait point, et qu'elle ne prétendait point déroger au privilège des ducs. Elle ne dit pas un mot que cela ne fût écrit ; et puis elle ôta son gant, et fit voir une très belle main ; elle répondit sincèrement jusqu'à son âge. « Connaissez-vous la Vigoureux ? — Non. — Connaissez-vous la Voisin ? — Oui. — Pourquoi voulez-vous vous défaire de votre mari ? — Moi, m'en défaire ! Vous n'avez qu'à lui demander s'il en est persuadé : il m'a donné la main jusqu'à cette porte. — Mais pourquoi alliez-vous si souvent chez cette Voisin ? — C'est que je voulais voir les sibylles qu'elle m'avait promises ; cette compagnie méritait bien qu'on fît tous les pas. » Si elle n'avait pas montré à cette femme un sac d'argent ? Elle dit que non, par plus d'une raison,

et tout cela d'un air fort riant et fort dédaigneux. « Eh bien ! Messieurs, est-ce là tout ce que vous avez à me dire ? — Oui, Madame. » Elle se lève, et en sortant, elle dit tout haut : « Vraiment, je n'eusse jamais cru que des hommes sages pussent demander tant de sottises. » Elle fut reçue de tous ses amis, parents et amies avec adoration, tant elle était jolie, naïve, naturelle, hardie, et d'un bon air, et d'un esprit tranquille.

Pour la Tingry, elle n'était pas si gaillarde. M. de Luxembourg est entièrement déconfit : ce n'est pas un homme, ni un petit homme, ce n'est pas même une femme, c'est une petite femmelette. « Fermez cette fenêtre ; allumez du feu ; donnez-moi du chocolat ; donnez-moi ce livre ; j'ai quitté Dieu, il m'a abandonné. » Voilà ce qu'il a montré à Bezemaux et à ses commissaires, avec une pâleur mortelle. Quand on n'a que cela à porter à la Bastille, il vaut bien mieux gagner pays, comme le Roi, avec beaucoup de bonté, lui en avait donné les moyens jusqu'au moment qu'il s'est enfermé ; car il y a quinze jours qu'il savait le décret qui était contre lui ; mais il en faut revenir malgré soi à la Providence : il n'était pas naturel de se conduire comme il a fait, étant aussi faible qu'il le paraît. Je me trompais, Mme de Meckelbourg ne l'a point vu ; et la Tingry, qui revint avec lui de Saint-Germain, n'eut pas la pensée, ni lui aussi, de donner le

moindre avis à Mme de Meckelbourg : il y avait du temps de reste ; mais elle l'obsédait si entièrement qu'il ne connaissait qu'elle, et elle éloignait tout le monde de lui. J'ai vu cette Meckelbourg aux filles du Saint-Sacrement, où elle s'est retirée. Elle est très affligée, et se plaint fort de la Tingry, qu'elle accuse de tous les malheurs de son frère. Je lui dis que je lui faisais par avance tous vos compliments, que vous seriez fort touchée de son malheur ; elle me dit mille douceurs pour vous. On pourrait faire présentement tout ce qu'on voudrait dans Paris, qu'on n'y penserait pas : on a oublié Mme de Soubise, et l'agonie de cette pauvre Bertillac ; en vérité je ne sais comme cela va. Je veux pourtant penser à ma pauvre petite d'Adhémar ; la pauvre enfant, que je la plains d'être jalouse ! Ayez-en pitié, ma fille, j'en suis touchée.

A LA MÊME

A Paris, ce mercredi 7 février 1689.

Je reçus hier une lettre de recommandation que vous m'écrivîtes le jour de la Toussaint. Ce Monsieur m'a dit que vous jouiez quelquefois aux échecs : je suis folle de ce jeu, et je donnerais bien de l'argent pour le savoir seulement comme mon fils et comme

vous ; c'est le plus beau jeu et le plus raisonnable de tous les jeux ; le hasard n'y a point de part ; on se blâme et l'on se remercie, on a son bonheur dans sa tête. Corbinelli me veut persuader que j'y jouerai ; il trouve que j'ai de petites pensées ; mais je ne vois point de trois ou quatre coups ce qui arrivera. Je lui disais tantôt :

> Seigneur, tant de prudence attire trop de soin ;
> Je ne saurais prévoir un échec de si loin [1].

Je vous assure que je serai bien honteuse et bien humiliée, si je n'arrive au moins à un certain point de médiocrité. Tout le monde y jouait à Pomponne, le dernier malheureux voyage que j'y fus, les hommes, les femmes, les petits garçons ; et cependant que le maître du logis gagnait M. de Chaulnes, on lui donnait un étrange mat à Saint-Germain. Mme de Vins a été ici une partie de l'après-dînée ; elle y a reçu sa lettre, qui était dans mon paquet ; nous avons bien causé de tous ces malheurs. La dernière affaire du courrier n'est pas excusable, et ce fut un assoupissement qui n'était pas naturel. Je vous assure que ces sortes de douleurs se retracent bien aisément, quand on se laisse la liberté d'y penser et d'en parler sans

[1] Parodie de deux vers de RACINE, *Andromaque*, acte I, sc. II :

> Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin ;
> Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

contrainte. Elle a été à Saint-Germain : bon Dieu, quelle différence ! on lui a fait assez de compliments ; mais c'était son pays, et elle n'y a plus ni feu, ni lieu ; j'ai senti ce qu'elle a souffert dans ce voyage.

M. de Pomponne aura bientôt l'honneur de voir Sa Majesté. Quel embarras pour tous les deux ! Que dire dans une telle occasion ? Le malheur de cette maison m'y attache. Il me paraît aussi que vous les aimez mieux. Votre politique est toute employée à votre beau procédé contre nos pauvres frères. Ah ! si vous saviez quelle visite j'ai faite depuis peu, vous vous trouveriez obligée pour la réparer, non seulement de faire étudier votre fils aux Jésuites, mais de le faire jésuite.

Notre marquise d'Huxelles est à Charenton, chez Mme du Plessis-Bellière, en attendant qu'on lui ajuste sa nouvelle maison. La Garde y a passé deux jours avec elle à tourner toutes les affaires du monde. J'y allai dîner samedi, et les amenai ici ; elle me pria de vous faire mille et mille amitiés.

Nous fûmes tout ce que vous connaissez de femmes au service de cette pauvre Bertillac, lundi dernier. Il est très vrai que c'est Caderousse qui l'a tuée : elle était dans un certain temps, quand elle fut saisie de son infâme procédé, et en fut frappée à mort comme d'un coup de poignard. Il est à la campagne. Pour moi, je trouve que c'est comme

Cessac, lui pour un meurtre, l'autre pour un sortilège : enfin c'est l'étoile des crimes qui règne ; les plus habiles sont ceux qui vont un peu à la campagne.

On recommencera à travailler à cette chambre plus tôt qu'on ne pensait : on dit qu'on a bien des confrontations à faire. Il nous faut quelque chose de nouveau pour nous réveiller ; on s'endort ; et le grand bruit est cessé jusqu'à la première occasion. On ne dit plus rien de M. de Luxembourg : vraiment j'admire comme les choses passent ; c'est bien un vrai fleuve qui emporte tout avec soi. On nous promet pourtant encore des scènes curieuses.

Il y en eut une lundi bien triste, et que vous comprendrez aisément : M. de Pomponne alla enfin à Saint-Germain. Il craignait fort cette journée : vous pouvez penser tout ce qu'il pensa par le chemin, en revoyant les cours, son logis, en recevant les compliments de tous les courtisans, dont il fut accablé. Il était saisi. Il entra dans la chambre du Roi qui l'attendait. Que peut-on dire ? par où commencer ? Le Roi commença par le relever d'un très profond salut ; il lui dit qu'il était toujours content de sa fidélité, de ses services ; qu'il était en repos de toutes les affaires secrètes dont il avait connaissance ; qu'il lui ferait du bien, et à sa famille. M. de Pomponne ne put retenir

quelques larmes, en lui parlant du malheur qu'il avait eu de lui déplaire ; que pour sa famille, il l'abandonnait aux bontés de Sa Majesté ; que toute sa douleur était d'être éloigné d'un maître auquel il était attaché, autant par inclination que par devoir ; qu'il était difficile de ne pas sentir vivement cette sorte de perte ; que c'était celle qui le perçait, et qui lui faisait voir des marques de faiblesse, qu'il espérait que Sa Majesté lui pardonnerait. Le Roi lui dit qu'il en était touché ; qu'elles venaient d'un si bon fonds, qu'il ne devait pas en être fâché. Tout roula sur ce point, et M. de Pomponne sortit avec les yeux un peu rouges, et comme un homme qui ne méritait pas son malheur. Il me conta tout cela hier au soir ; il eût bien voulu paraître plus ferme, il était au désespoir, mais il ne fut pas le maître de son émotion. C'est la seule occasion où il ait paru trop touché ; et ce n'était pas mal faire sa cour, s'il y avait encore une cour à faire. Il reprendra la suite de son courage, et le voilà quitte d'une grande affaire : ce sont des renouvellements que l'on ne peut s'empêcher de sentir comme lui.

Adieu, ma très chère et très aimable enfant : j'attends toujours de vos nouvelles avec impatience ; mais ne m'écrivez que deux mots, renoncez à l'écriture, épargnez sur moi : cela me fait horreur d'imaginer que ce sont ceux qui vous aiment, et que vous aimez, qui nuisent à votre santé.

A LA MÊME

A Paris, vendredi 23 février 1680.

En vérité, ma fille, voici une assez jolie petite semaine pour les Grignans. Si la Providence voulait favoriser l'aîné à proportion, nous le verrions dans une belle place ; en attendant, je trouve qu'il est fort agréable d'avoir des frères si bien traités. A peine le chevalier a-t-il remercié de ses mille écus de pension, qu'on le choisit entre huit ou dix hommes de qualité et de mérite, pour l'attacher à Monsieur le Dauphin avec une pension de deux mille écus : voilà neuf mille livres de rente en trois jours. Il retourna sur ses pas à Saint-Germain, pour remercier encore ; car ce fut en son absence, et pendant qu'il était ici, qu'il fut nommé. Son mérite particulier a beaucoup servi à ce choix : une réputation distinguée, de l'honneur, de la probité, de bonnes mœurs, tout cela s'est fort réveillé, et l'on a trouvé que Sa Majesté ne pouvait mieux faire que de jeter les yeux sur un si bon sujet. Il n'y en a encore que huit de nommés : Dangeau, d'Antin, Clermont, Sainte-Maure, Matignon, Chiverni, Florensac et Grignan. C'est une approbation générale pour ce dernier. J'en fais mes compliments à M. de Grignan, à Monsieur le Coadjuteur et à vous.

Mon fils part demain : il a lu vos reproches. Peut-être que la beauté de la cour, qu'il veut quitter, et où il est si joliment placé, le fera changer d'avis. Nous avons déjà obtenu qu'il ne s'impatientera pas, et qu'il attendra paisiblement qu'on le vienne tenter par une plus grosse somme que celle qu'il a déboursée. Vous m'avez fait sentir la joie de MM. de Grignan par celle que j'ai de vous savoir mieux : dès que vos maux ne sont pas continuels, j'espère qu'en vous conservant, en prenant du lait, et en n'écrivant point, vous me ferez retrouver ma fille et son aimable visage. Je suis ravie de la sincérité de Montgobert ; si elle me disait toujours des merveilles de votre santé, je ne la croirais jamais ; elle ménage fort bien tout cela, et ses vérités me font plaisir : tant il est naturel d'aimer à n'être point trompée ! Dieu vous conserve donc, ma très chère, dans ce bienheureux état, puisqu'il nous donne de si bonnes espérances !

Mais parlons un peu des Grignans, il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. Il n'est question que d'eux ; tout est plein de compliments dans cette maison ; à peine a-t-on fini l'un qu'on recommence l'autre. Je ne les ai point revus depuis que le chevalier est *dame du palais*, comme dit M. de la Rochefoucauld. Il vous mandera toutes les nouvelles mieux que je ne puis faire. On ne croit pas que

Mme de Soubise soit du voyage : cela est un peu long.

Je ne vous parlerai que de Mme Voisin : ce ne fut point mercredi, comme je vous l'avais mandé, qu'elle fut brûlée, ce ne fut qu'hier. Elle savait son arrêt dès lundi, chose fort extraordinaire. Le soir elle dit à ses gardes : « Quoi ? nous ne ferons point médianoche ! » Elle mangea avec eux à minuit, par fantaisie, car il n'était point jour maigre ; elle but beaucoup de vin, elle chanta vingt chansons à boire. Le mardi elle eut la question ordinaire, extraordinaire ; elle avait dîné et dormi huit heures ; elle fut confrontée à Mmes de Dreux, le Féron, et plusieurs autres, sur le matelas : on ne dit pas encore ce qu'elle a dit ; on croit toujours qu'on verra des choses étranges. Elle soupa le soir, et recommença, toute brisée qu'elle était, à faire la débauche avec scandale : on lui en fit honte, et on lui dit qu'elle ferait bien mieux de penser à Dieu, et de chanter un *Ave maris stella*, ou un *Salve*, que toutes ses chansons : elle chanta l'un et l'autre en ridicule, elle mangea le soir et dormit. Le mercredi se passa de même en confrontations, et débauches, et chansons : elle ne voulut point voir de confesseur. Enfin le jeudi, qui était hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon : elle en gronda, craignant de n'avoir pas la force de parler à ces Messieurs. Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris ; elle étouffa un peu,

et fut embarrassée ; on la voulut faire confesser, point de nouvelles. A cinq heures on la lia ; et avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau, habillée de blanc : c'est une sorte d'habit pour être brûlée ; elle était fort rouge, et l'on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence. Nous la vîmes passer à l'hôtel de Sully, Mme de Chaulnes et Mme de Sully, la Comtesse, et bien d'autres. A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et à la Grève elle se défendit, autant qu'elle put, de sortir du tombereau : on l'en tira de force, on la mit sur le bûcher, assise et liée avec du fer ; on la couvrit de paille ; elle jura beaucoup ; elle repoussa la paille cinq ou six fois ; mais enfin le feu s'augmenta, et on l'a perdue de vue, et ses cendres sont en l'air présentement. Voilà la mort de Mme Voisin, célèbre par ses crimes et par son impiété. On croit qu'il y aura de grandes suites qui nous surprendront. Un juge, à qui mon fils disait l'autre jour que c'était une étrange chose que de la faire brûler à petit feu, lui dit : « Ah ! Monsieur ! il y a certains petits adoucissements à cause de la faiblesse du sexe. — Eh quoi ! Monsieur, on les étrangle ? — Non, mais on leur jette des bûches sur la tête ; les garçons du bourreau leur arrachent la tête avec des crocs de fer. » Vous voyez bien, ma fille, que cela n'est pas

si terrible que l'on pense : comment vous portez-vous de ce petit conte ? Il m'a fait grincer les dents. Une de ces misérables, qui fut pendue l'autre jour, avait demandé la vie à M. de Louvois, et qu'en ce cas elle dirait des choses étranges ; elle fut refusée. « Eh bien ! dit-elle, soyez persuadé que nulle douleur ne me fera dire une seule parole. » On lui donna la question ordinaire, extraordinaire, et si extraordinairement extraordinaire, qu'elle pensa y mourir, comme une autre qui expira, le médecin lui tenant le pouls, cela soit dit en passant. Cette femme donc souffrit tout l'excès de ce martyre sans parler. On la mène à la Grève ; avant que d'être jetée, elle dit qu'elle voulait parler ; elle se présente héroïquement : « Messieurs, dit-elle, assurez M. de Louvois que je suis sa servante, et que je lui ai tenu ma parole ; allons, qu'on achève. » Elle fut expédiée à l'instant. Que dites-vous de cette sorte de courage ? Je sais encore mille petits contes agréables comme celui-là ; mais le moyen de tout dire ?

Voilà ce qui forme nos douces conversations, pendant que vous vous réjouissez, que vous êtes au bal, que vous donnez de grands soupers. J'ai bien envie de savoir le détail de toutes vos fêtes ; vous ne ferez autre chose tous ces jours gras, et vous avez beau vous dépêcher de vous divertir, vous n'en trouverez pas sitôt la fin : nous avons le carême bien haut.

A LA MÊME

A Paris, vendredi 15 mars 1680.

Je crains bien que nous ne perdions cette fois M. de la Rochefoucauld : sa fièvre a continué ; il reçut hier Notre-Seigneur. Mais son état est une chose digne d'admiration : il est fort bien disposé pour sa conscience, voilà qui est fait ; du reste, c'est la maladie et la mort de son voisin dont il est question ; il n'en est pas effleuré, il n'en est pas troublé ; il entend plaider devant lui la cause des médecins, du frère Ange, et de l'Anglais, d'une tête libre, sans daigner quasi dire son avis ; je reviens à ce vers :

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.

Il ne voyait point hier matin Mme de la Fayette, parce qu'elle pleurait, et qu'il recevait Notre-Seigneur ; il envoya savoir à midi de ses nouvelles. Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie ; il s'est approché de telle sorte ces derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau, ni d'étranger pour lui. M. de Marsillac arriva avant-hier à minuit, si comblé de douleur amère, que vous ne seriez pas autrement pour moi. Il fut longtemps à se faire un visage et

une contenance; enfin il entra, et trouva M. de la Rochefoucauld dans cette chaise, peu différent de ce qu'il est toujours. Comme c'est lui qui est son ami, de tous ses enfants, on fut persuadé que le dedans était troublé ; mais il n'en parut rien, et il oublia de lui parler de sa maladie. Ce fils ressortit pour crever ; et après plusieurs agitations, plusieurs cabales, Gourville contre l'Anglais, Langlade pour l'Anglais, chacun suivi de plusieurs de la famille, et les deux chefs conservant toute l'aigreur qu'ils ont l'un pour l'autre, M. de Marsillac décida pour l'Anglais ; et hier, à cinq heures du soir, M. de la Rochefoucauld prit son remède ; à huit encore. Comme on n'entre plus du tout dans cette maison, on a peine à savoir la vérité ; cependant on m'assure qu'après avoir été cette nuit à un moment près de mourir, par le combat du remède et de l'humeur de la goutte, il a fait une si considérable évacuation, que, quoique la fièvre ne soit pas encore diminuée, il y a sujet de tout espérer : pour moi, je suis persuadée qu'il en réchappera. M. de Marsillac n'ose encore ouvrir son âme à l'espérance ; il ne peut ressembler dans sa tendresse et dans sa douleur qu'à vous, ma chère enfant, qui ne voulez pas que je meure. Vous croyez bien que dans l'état où il est, je ne lui donne pas la lettre de M. de Grignan ; mais elle ira avec les autres qui viendront ; car je suis convaincue avec Langlade, de qui j'ai

appris tout ceci, que ce remède fera le miracle entier.

Je vous demande, ma fille, comme vous vous portez de votre voyage de Marseille : je gronde M. de Grignan de vous y avoir menée ; je ne saurais approuver cette trotterie inutile. Ne faudra-t-il point aussi que vous alliez montrer Toulon, Hières, la Sainte-Baume, Saint-Maximin, et la Fontaine de Vaucluse, à M[lles] de Grignan ?

Je suis quasi toujours chez Mme de la Fayette, qui connaîtrait mal les délices de l'amitié et les tendresses du cœur, si elle n'était aussi affligée qu'elle l'est. C'est chez elle que je fais ce paquet, à neuf heures du soir ; elle a lu votre petit billet ; car malgré ses craintes, elle espère assez pour avoir été en état de jeter les yeux dessus. M. de la Rochefoucauld est toujours dans la même situation ; il a les jambes enflées : cela déplaît à l'Anglais ; mais il croit que son remède viendra à bout de tout : si cela est, j'admirerai la bonté des médecins de ne le pas tuer, assassiner, déchirer, massacrer ; car enfin les voilà perdus : c'est leur ôter la vie que de tirer la fièvre de leur domaine. Du Chesne ne s'en soucie pas trop, mais les autres sont enragés.

A MONSIEUR ET MADAME DE GRIGNAN

A Paris, dimanche 17 mars 168c.

Quoique cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui, pour vous dire que M. de la Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre amie, qu'il faut que je vous en parle. Hier samedi, le remède de l'Anglais avait fait des merveilles ; toutes les espérances de vendredi, que je vous écrivais, étaient augmentées ; on chantait victoire, la poitrine était dégagée, la tête libre, la fièvre moindre, des évacuations salutaires ; dans cet état, hier à six heures, il se tourne à la mort : tout d'un coup les redoublements de fièvre, l'oppression, les rêveries; en un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement ; et quoiqu'il eût beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu des saignées, il n'a fallu que quatre ou cinq heures pour l'emporter ; et à minuit il a rendu l'âme entre les mains de Monsieur de Condom. M. de Marsillac ne l'a pas quitté d'un moment ; il est mort entre ses bras, dans cette chaise que vous connaissez. Il lui a parlé de Dieu avec courage. Il est dans une affliction qui ne se peut représenter ; mais il retrouvera le Roi et la cour ; toute sa famille se retrouvera en sa place ;

mais où Mme de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues ; M. de la Rochefoucauld était sédentaire aussi : cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre ; rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Ma fille, songez-y, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus sensible, et dont le temps puisse moins consoler. Je ne l'ai pas quittée tous ces jours : elle n'allait point faire la presse parmi cette famille ; ainsi elle avait besoin qu'on eût pitié d'elle. Mme de Coulanges a très bien fait aussi, et nous continuerons encore quelque temps aux dépens de notre rate, qui est toute pleine de tristesse.

Voilà en quel temps sont arrivées vos jolies petites lettres, et votre billet, et une autre lettre encore pour réponse à la première de M. de Marsillac. Voilà leur destinée : jusques ici elles n'ont été admirées que de moi, et de Mme de Coulanges, qui trouva les petites d'Arnoton fort plaisantes et la scène fort galante. M. de Grignan écrit en perfection. Quand le chevalier arrivera, je lui donnerai ; il trouvera peut-être un temps propre après les douleurs pour dire : « Les voilà. » En attendant, il faut en écrire une de douleur. Il met

en honneur toute la tendresse des enfants, et fait voir que vous n'êtes pas seule ; mais, en vérité, vous ne serez guère imités. Toute cette tristesse m'a réveillée, et représenté l'horreur des séparations. J'en ai le cœur serré, et plus que jamais je vous demande à genoux, avec des larmes, de ne point remettre à l'infini les remèdes que M. de la Rouvière veut que vous fassiez, et sans lesquels vous ne pouvez vous rétablir. Vous vous contentez de les savoir : voilà une provision ; ils sont dans votre cassette ; et cependant votre sang ne se guérit point, votre poitrine est souvent douloureuse ; il vous suffit de savoir des remèdes, vous ne voulez pas les faire ; et quand vous le voudrez, hélas ! peut-être que votre mal sera trop grand. Est-il possible que vous vouliez me donner cette douleur amère et continuelle ? Avez-vous peur de guérir ? M. de la Rouvière, M. de Grignan, tout cela n'a-t-il point de crédit auprès de vous ? Et vous, Monsieur de Grignan, n'êtes-vous pas cruel de la mener à Marseille, et peut-être plus loin ? Pouvez-vous sans trembler la faire trotter ainsi avec vous ? Hélas ! vous savez combien le repos lui est nécessaire : comment l'exposez-vous à de telles fatigues ? Je vous conjure que votre amitié m'explique cette conduite : est-ce que vous êtes parfaitement content de sa santé et que vous n'y souhaitez plus rien ? Plût à Dieu que cela fût ainsi ! J'ai vu que vous me

parliez de cette chère santé : vous ne m'en dites plus rien, et je vois que vous la promenez.

Cependant Monsieur le Coadjuteur, que j'ai vu un moment, ne m'a point contentée : il dit que vous écrivez toujours, et que quelquefois vous sortez de ce cabinet si épuisée que vous n'êtes pas reconnaissable. Eh, mon Dieu ! quand je songe que vous vous tuez pour les gens du monde qui vous aiment le plus chèrement, qui donneraient leur vie pour sauver la vôtre ; et c'est pour écrire des bagatelles, des réponses justes, que vous nous donnez la plus cruelle inquiétude qu'on puisse avoir. Pour moi, je vous déclare que vous me donnez une peine étrange quand vous m'écrivez plus d'une page. Votre dernière est trop longue, vous abusez de vous et de moi, et dès que vous êtes un peu bien, vous faites tout ce qu'il faut pour retomber. Retenez cette plume qui va si vite et si facilement : c'est un poignard ; je n'en veux plus ; j'ai horreur du mal qu'elle vous fait. Ce Coadjuteur m'a dit que si on voulait vous couper le poing droit, vous seriez grasse. Ne vous amusez point à répondre sur des nouvelles ; ne vous profanez point ; je ne m'en souviens plus moi-même dès qu'elles sont parties.

Pardonnez la longueur de cet article : le Coadjuteur m'a troublée, et je suis frappée de l'effroyable douleur de perdre ce qu'on aime. Ayez pitié de moi.

Mercredi 20 mars 1680.

Il est enfin mercredi. M. de la Rochefoucauld est toujours mort, et M. de Marsillac toujours affligé, et si bien enfermé, qu'il ne semble pas qu'il songe à sortir de cette maison. La petite santé de Mme de la Fayette soutient mal une telle douleur : elle en a la fièvre ; et il ne sera pas au pouvoir du temps de lui ôter l'ennui de cette privation ; sa vie est tournée d'une manière qu'elle le trouvera tous les jours à dire. Vous devez me dire tout au moins quelque chose pour elle dans ce que vous m'écrivez ; je vous prie toujours que cela ne passe pas une page.

Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous faites. Vous n'irez pas en Barbarie, mais il y aura bien de la barbarie si cette fatigue vous fait du mal. Il est vrai que ces deux bouts de la terre où nous sommes plantées, est une chose qui fait frémir, et surtout quand je serai près de notre Océan, pouvant aller aux Indes, comme vous en Afrique. Je vous assure que mon cœur ne regarde point cet éloignement avec tranquillité, comme vous disiez l'autre jour. Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez aisément ce que je souffrirai dans mon chien de voyage. Je n'ai point vu nos Grignans ; ils sont à Saint-Germain, le chevalier à son régiment.

On m'a voulu mener voir Madame la Dauphine : en vérité, je ne suis pas si pressée. M. de Coulanges l'a vue : le premier coup d'œil est à redouter, comme dit M. Sanguin ; mais il y a tant d'esprit, de mérite, de bonté, de manières charmantes, qu'il faut l'admirer :

S'il faut honorer Cybèle,
Il faut encor plus l'aimer [1].

On ne conte que ses dits pleins d'esprit et de raison.

La faveur de Mme de Maintenon augmente tous les jours : ce sont des conversations infinies avec Sa Majesté, qui donne à Madame la Dauphine le temps qu'il donnait à Mme de Montespan ; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement. Le char gris est d'une beauté étonnante ; elle vint l'autre jour au travers d'un bal, par le beau milieu de la salle, droit au Roi, et ne voyant ni à droite, ni à gauche ; on lui dit qu'elle ne voyait pas la Reine : il était vrai ; on lui donna une place ; et quoique cela fît un peu d'embarras, on dit que cette action d'une *embevecida* fut extrêmement agréable : il y aurait mille bagatelles à conter sur tout cela. Mme de Soubise n'est point de retour à sa campagne : elle est chez M. de Luynes, à six lieues d'ici ; cela est triste.

Votre frère l'est fort aussi à sa garnison ; je

[1] QUINAULT, *Atys*, acte I, sc. VIII.

pense que la rencontre de vos esprits animaux ne déterminera point les siens, quoique de même sang, à penser comme vous. Votre période m'a paru très belle ; je doute que j'y réponde ; mais il n'importe, vous voyez fort bien ce que je veux dire. Il me paraît que vous êtes si contente de la fortune de vos frères, que vous ne comptez plus sur la vôtre : vous vous retirez derrière le rideau ; je vous ai mandé comme cela me blesse le cœur, et me paraît injuste ; et peut-on trop haïr les abîmes qui vous font avoir de telles nonchalances pour ce qui vous regarde ? Vous vous comptez pour rien, quand tant d'autres vous comptent pour tout, et que personne ici ne vaut ce que vous valez tous deux.

Adieu : rien ne me peut distraire de penser à vous ; j'y rapporte toutes choses, et si vous aviez autant d'amitié pour moi, vous seriez encore plus attentive à votre santé que vous ne l'êtes. La mienne est très bonne ; du Chesne m'a dit d'aller toujours dans le carême jusqu'à l'ombre de la moindre incommodité. Il croit que l'eau de lin tous les matins, du thé l'après-dînée, et du régime dans le choix des viandes, me conduiront jusqu'au bout. A tout hasard j'ai une permission, dont je me servirai sans aucun scrupule ; n'en soyez point en peine : fiez-vous à moi.

N'admirez-vous point que Dieu m'a ôté encore

cet amusement de parler de vos intérêts avec M. de la Rochefoucauld ? il en paraissait occupé fort obligeamment. De sorte qu'ayant aussi perdu M. de Pomponne, je n'ai pas le plaisir de croire que je puisse jamais vous être bonne à rien du tout.

Je n'ai jamais tant vu de choses extraordinaires depuis que vous êtes partie. J'ai su que le jeune évêque d'Évreux est le favori du vieux, et qu'il a écrit au Roi pour le remercier de lui avoir donné un tel successeur. C'est aux Grignans à faire tout ce qu'il faut pour leur maison ; ils n'y sauraient prendre tant d'intérêt que moi. J'embrasse tout ce qui est autour de vous. J'ai bien envie de savoir où va votre tribu. Le *bien Bon* est tout à vous ; il va rompre le carême pour un rhume : il me semble que tout échappe. Je voudrais bien baiser Pauline et mon petit-fils, et Mlles de Grignan, et M. de Grignan ; à la fin je baiserai toute la bonne compagnie. J'ai vu M. de Vins à son retour, et Mlle de Méri, qui n'est point plus mal qu'à l'ordinaire : c'est plus qu'il n'en faut.

AU COMTE DE GUITAUT

Vendredi 5 avril 1680.

Voilà deux étranges maladies, en attendant la troisième, qui est d'accoucher. Mon Dieu ! que je

vous plains, mon pauvre Monsieur, et que je suis bien plus propre qu'un autre à sentir vos peines ! Hélas ! je passe ma vie à trembler pour la santé de ma fille ; elle avait eu un assez long intervalle, elle avait fait quelques remèdes d'un médecin d'Aix, qu'elle estime fort ; elle les a négligés, elle est retombée dans ces incommodités qui me paraissent très considérables, parce qu'elles sont intérieures : c'est une chaleur, une douleur, un poids dans le côté gauche, qui serait très dangereux s'il était continuel ; mais, Dieu merci, elle a des temps qu'elle ne s'en sent pas, et cela persuade qu'avec un peu de persévérance à faire ce qu'on lui ordonne, elle apaiserait ce sang qu'on accuse de tous ces maux. Elle vous a écrit : ah ! puisque vous l'aimez, priez-la de ne vous plus écrire de sa main : c'est l'écriture qui la tue, mais visiblement. Qu'elle vous fasse écrire par Montgobert ; j'ai obtenu d'elle qu'elle n'écrit qu'une seule page, et le reste d'une autre main. Je reviens donc à vous assurer que je comprends vos peines mieux que tout le reste du monde.

M. de la Rochefoucauld est mort, comme vous le savez ; cette perte est fort regrettée ; j'ai une amie qui ne peut jamais s'en consoler ; vous l'aviez aimé, vous pouvez imaginer quelle douceur et quel agrément pour un commerce rempli de toute l'amitié et de toute la confiance possible

entre deux personnes dont le mérite n'est pas commun ; ajoutez-y la circonstance de leur mauvaise santé, qui les rendait comme nécessaires l'un à l'autre, et qui leur donnait un loisir de goûter leurs bonnes qualités, qui ne se rencontre point dans les autres liaisons. Il me paraît qu'à la cour on n'a pas le loisir de s'aimer : le tourbillon, qui est si violent pour tous, était paisible pour eux, et donnait un grand espace au plaisir d'un commerce si délicieux. Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison ; il était impossible d'avoir été si souvent avec lui sans l'aimer beaucoup, de sorte que je l'ai regretté et par rapport à moi, et par rapport à cette pauvre Mme de la Fayette, qui serait décriée sur l'amitié et sur la reconnaissance, si elle était moins affligée qu'elle ne l'est. Il est vrai qu'il n'a pas joui longtemps de la fortune et des biens répandus depuis peu dans sa maison ; il le prévoyait bien et m'en a parlé plusieurs fois : rien n'échappait à la sagesse de ses réflexions. Il est mort avec une grande fermeté. Nous causerions longtemps sur tout cela.

Et le pauvre M. Fouquet, que dites-vous de sa mort ? Je croyais que tant de miracles pour sa conservation promettaient une fin plus heureuse ; mais les *Essais de morale* condamnent ce discours profane, et nous apprennent que ce que nous appelons des biens n'en sont pas, et que si Dieu

lui a fait miséricorde, comme il y a bien de l'apparence, c'est là le véritable bonheur et la fin la plus digne et la plus heureuse qu'on puisse espérer, qui devrait être le but de tous nos desirs, si nous étions dignes de pénétrer ces vérités ; ainsi nous corrigerions notre langage aussi bien que nos idées. Voilà encore un chapitre sur quoi nous ne finirions pas sitôt. Cette lettre devient une table des chapitres, et serait un volume si j'y disais tout ce que je pense. Si la famille de ce pauvre homme me croyait, elle ne le ferait point sortir de prison à demi : puisque son âme est allée de Pignerol dans le ciel, j'y laisserais son corps après dix-neuf ans ; il irait de là tout aussi aisément à la vallée de Josaphat que d'une sépulture au milieu de ses pères ; et comme la Providence l'a conduit d'une manière extraordinaire, son tombeau le serait aussi. Je trouverais un ragoût dans cette pensée ; mais Mme Fouquet ne pensera point comme moi. Les deux frères sont allés bien près l'un de l'autre ; leur haine a été le faux endroit de tous les deux, mais bien plus de l'abbé, qui avait passé jusqu'à la rage.

Autre chapitre : disons un mot de Madame la Dauphine. J'ai eu l'honneur de la voir ; il est vrai qu'elle n'a nulle beauté, mais il est vrai que son esprit lui sied si parfaitement bien, qu'on ne voit que cela, et l'on n'est occupé que de la bonne grâce

et de l'air naturel avec lequel elle se démêle de tous ses devoirs. Il n'y a nulle princesse née dans le Louvre qui pût s'en mieux acquitter. C'est beaucoup que d'avoir de l'esprit au-dessus des autres dans cette place, où pour l'ordinaire on se contente de ce que la politique vous donne : on est heureux quand on trouve du mérite. Elle est fort obligeante, mais avec dignité et sans fadeur ; elle a ses sentiments tout formés dès Munich, elle ne prend point ceux des autres. On lui propose de jouer : « Je n'aime point le jeu. » On la prie d'aller à la chasse : « Je n'ai jamais aimé la chasse. — Qu'aimez-vous donc ? — J'aime la conversation ; j'aime à être paisiblement dans ma chambre ; j'aime à travailler ; » et voilà qui est réglé et ne se contraint point. Ce qu'elle aime parfaitement, c'est de plaire au Roi. Cette envie est digne de son bon esprit, et elle réussit tellement bien dans cette entreprise, que le Roi lui donne une grande partie de son temps au dépens de ses anciennes amies, qui souffrent cette privation avec impatience.

Songez, je vous prie, que voilà quasi toute la Fronde morte : il en mourra bien d'autres ; pour moi, je ne trouve point d'autre consolation, s'il y en a dans les pertes sensibles, que de penser qu'à tous les moments on les suit, et que le temps même qu'on emploie à les pleurer ne vous arrête pas un

moment ; vous avancez toujours dans le chemin : que ne dirait-on point là-dessus ?

Adieu, mon cher Monsieur : aimons-nous toujours beaucoup. Et vous aussi, Madame, ne voulez-vous pas bien en être ? Mandez-moi promptement quand vous aurez augmenté le clapier : ce sera peut-être d'un petit homme. Enfin croyez que je prends un grand intérêt à la poule et aux poussins. Le bon abbé est tout à vous.

A MADAME DE GRIGNAN

A Nantes, lundi au soir 27 mai 1680.

Je vous écris ce soir, ma fille, parce que, Dieu merci, je m'en vais demain dès le grand matin, et même je n'attendrai pas vos lettres pour y répondre : je laisse un homme qui me les apportera à la dînée, et je laisse ici cette lettre, qui partira le soir, afin qu'autant que je le puis, il n'y ait rien de déréglé dans notre commerce. J'écris aujourd'hui comme Arlequin, qui répond avant que d'avoir reçu la lettre.

Je fus hier au Buron, j'en revins le soir ; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avait les plus vieux bois du monde ; mon fils, dans son dernier voyage, lui a donné

les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisait une assez grande beauté; tout cela est pitoyable : il en a rapporté quatre cents pistoles, dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, où il était comme un gueux, car il avait renvoyé ses laquais et son cocher à Paris : il n'avait que le seul Larmechin dans cette ville, où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset qui fond l'argent. Ma bonne, il faut que vous essuyiez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçaient, par leurs funestes cris, les malheurs de tous les hommes; tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où était Clorinde? Ce lieu était un *luogo d'incanto*, s'il en fut jamais : j'en revins toute triste; le soupé que me donna le premier

président et sa femme ne fut point capable de me réjouir.

Il faut que je vous conte ce que c'est que ce premier président ; vous croyez que c'est une barbe sale et un vieux fleuve comme votre Ragusse ; point du tout : c'est un jeune homme de vingt-sept ans, neveu de M. d'Harouys ; un petit de la Bunelaye fort joli, qui a été élevé avec le petit de la Silleraye, que j'ai vu mille fois, sans jamais imaginer que ce pût être un magistrat ; cependant il l'est devenu par son crédit, et moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie souveraine, qui est la chambre des comptes de Nantes ; il a de plus épousé une fille que je connais fort, que j'ai vue cinq semaines tous les jours aux états de Vitré ; de sorte que ce premier président et cette première présidente sont pour moi un petit jeune garçon que je ne puis respecter, et une jeune petite demoiselle que je ne puis honorer. Ils sont revenus pour me voir de la campagne, où ils étaient ; ils ne me quittent point. D'un autre côté, M. de Nointel me vint voir samedi en arrivant de Brest : cette civilité m'obligea d'aller le lendemain chez sa sotte femme ; elle me rendit ma visite dès le soir ; et aujourd'hui ils m'ont donné un si magnifique repas en maigre, à cause des Rogations, que le moindre poisson paraissait *la señora ballena.*

J'ai été de là dire adieu à mes pauvres sœurs, que j'aime et que je laisse avec un très bon livre. J'ai pris congé de la belle prairie. Mon Agnès pleure quasi mon départ ; moi, ma bonne, je ne le pleure point, et suis ravie de m'en aller dans mes bois ; j'en trouverai au moins aux Rochers qui ne sont point abattus. Voilà, ma bonne, toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

A LA MÊME

Aux Rochers, ce mercredi 12 juin 1680.

Comment, ma fille ? j'ai donc fait un sermon sans y penser ? J'en suis aussi étonnée que M. le comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisait de la prose. Il est vrai que je me sens assez portée à faire honneur à la grâce de Jésus-Christ. Je ne dis point comme la Reine mère dans l'excès de son zèle contre ces misérables jansénistes : « Ah ! fi, fi de la grâce ! » Je dis tout le contraire, et je trouve que j'ai de bons garants. Puisque vous m'avez dit vos visions sur la fortune de vos beaux-frères, je vous dirai sincèrement que j'avais peur que l'air d'une maison où l'on parle quelquefois de cette divine grâce, ne fît tort à l'abbé de Grignan ; Dieu merci, je n'ai point fait de mal,

non plus que vous ; et si je me tais maintenant, comme je le dois et le veux faire, ce ne sera plus par la crainte de nuire à personne. Vos jeunes prélats ne sont point du tout soupçonnés de cette hérésie.

Je viens d'écrire au chevalier ; il m'a parfaitement oubliée ; comme il n'est point Grignan sur la paresse, son oubli tire à conséquence. C'est aujourd'hui, ma fille, que l'on commence votre grand bâtiment ; du But fera des merveilles pour presser les ouvriers ; il n'a pas été possible de commencer plus tôt ; il y aura assez de temps. Je vous envoie un billet de Mme de Lavardin, où vous verrez tout ce qu'elle pense. Je serais tentée de vous envoyer une grande lettre de Mme de Mouci, où elle prend plaisir de me conter tout ce qu'elle fait pour cette noce ; elle me choisit plutôt qu'une autre, pour me faire part de sa conduite : elle a raison ; ce second tome est digne d'admiration pour ceux qui ont lu le premier. Elle prend plaisir à combler M. de Lavardin de ses générosités, par l'usage qu'elle fait du souverain pouvoir qu'elle a sur sa mère. Elle fait donner mille louis pour des perles ; elle a fait donner tous les chenets, les plaques, chandeliers, tables et guéridons d'argent qu'on peut souhaiter ; les belles tapisseries, les beaux vieux meubles, tout le beau linge et robes de chambre du marié, qu'elle a choisis. Son cœur

se venge par les bienfaits ; car sans elle c'eût été une noce de village ; elle a fait donner des terres considérables ; et pour comble de biens, elle fera qu'ils ne logeront point avec elle. Cette mère est mystérieuse, et d'une exactitude sur les heures, qui ne convient point à de jeunes gens. Elle m'étale avec plaisir toute sa belle âme, et j'admire par quels tours et par quel arrangement il faut que Mme de Mouci serve au bonheur de M. de Lavardin. L'envie d'être singulière, et d'étonner par des procédés non communs, est, ce me semble, la source de bien des vertus. Elle me mande que si j'étais à Paris, elle serait contente, parce que je l'entendrais; que personne ne comprend ce qu'elle fait ; qu'au reste, je pâmerais de rire, de voir les convulsions de Mme de Lavardin, quand, par la puissance de l'exorcisme, elle fait sortir de chez elle le démon de l'avarice : elle en demeure tout abattue, comme ces filles de Loudun ; je comprends que c'est une agréable scène. La marquise d'Uxelles m'écrit aussi fort agréablement. Ces veuves font des merveilles. Mme de Coulanges m'assure qu'elle part le 20 pour Lyon ; elle me mande mille bagatelles. Cette ville va devenir la source de ce qu'il y aura de plus particulier à la cour; mais pensez-vous qu'elle daigne leur donner de cette bonne marchandise ?

Il vint l'autre jour ici un augustin indigne, très

indigne, très indigne, et à qui je ne répondis sur ses magnifiques ignorances (car il avait un ton de prédicateur) qu'avec un *cotal riso amaro*[1]; et comme il continuait, je me sentis extrêmement tentée de lui jeter un livre à la tête. Je crois que c'est ainsi que Mme de Coulanges répondra aux dames de Lyon. Vous aurez le petit Coulanges : il a renoncé à M. de Chaulnes et à la Bretagne, pour Lyon et pour Grignan. Je serais bien de cet avis, ma chère enfant; un de mes grands desirs serait de m'y trouver avec vous tous : ah! que j'aimerais à souper à Rochecourbières, et que la musique de M. de Grignan, et ces beaux endroits de l'opéra qui me font toujours rougir les yeux, et cent fois répétés par vos échos, me feraient un véritable plaisir! c'est, en vérité, une fort jolie partie. Vous êtes une très bonne et grande compagnie; c'est une ville que le château de Grignan. Il est vrai qu'à voir nos établissements et nos humeurs, il semble que l'on ait fait un *quiproquo*. Cependant, à notre honneur, vous vous accommodez de votre place souveraine, exposée, brillante : *la pauvre femme!* et moi, de ma fortune médiocre, de mon obscurité et de mes bois. C'est que je sais bien, en vérité, d'où tout cela vient : il faut lever les yeux, après les avoir tenus longtemps à terre.

L'autre jour on me vint dire : « Madame, il fait

[1] Un rire si amer.

chaud dans le mail, il n'y a pas un brin de vent; la lune y fait des effets les plus plaisants du monde. » Je ne pus résister à la tentation; je mets mon infanterie sur pied; je mets tous les bonnets, coiffes et casaques qui n'étaient point nécessaires; je vais dans ce mail, dont l'air est comme celui de ma chambre; je trouve mille coquesigrues, des moines blancs et noirs, plusieurs religieuses grises et blanches, du linge jeté par-ci, par-là, des hommes noirs, d'autres ensevelis tout draits contre des arbres, de petits hommes cachés, qui ne montraient que la tête, des prêtres qui n'osaient approcher. Après avoir ri de toutes ces figures, et nous être persuadés que voilà ce qui s'appelle des esprits, et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revenons sans nous arrêter, et sans avoir senti la moindre humidité. Ma chère enfant, je vous demande pardon, je crus être obligée, à l'exemple des anciens, comme nous disait ce fou que nous trouvâmes dans le jardin de Livry, de donner cette marque de respect à la lune : je vous assure que je m'en porte fort bien.

Il m'est tombé des nues le plus beau chapelet du monde; c'est assurément parce que je le dis si bien : la balle au bon joueur. Ce chapelet de calambour est accompagné d'une croix de diamants fort jolie, et d'une tête de mort de corail : il me semble que *j'ai vu ce chien de visage-là quelque*

part. Expliquez-moi par quelle raison il est sorti d'où il était, et comment il a passé tant de pays pour venir jusques à moi ; en attendant, je ne le dirai pas sans beaucoup rêver ; il attirera encore plus de distractions que les autres : j'attends votre réponse là-dessus.

Savez-vous l'histoire de Mme de Saint-Pouanges ? On me l'a longtemps cachée, de peur que je ne voulusse pas revenir à Paris en carrosse. Cette petite femme s'en va à Fontainebleau ; car il faut profiter de tout : elle prétend s'y bien divertir ; elle y a une jolie place ; elle est jeune, les plaisirs lui conviennent ; elle a même la joie de partir à six heures du soir avec bien des relais pour arriver à minuit : c'est le bel air. Voici ce qui l'attend : elle verse en chemin, une glace lui coupe son corps de jupe, et entre dans son corps si avant, qu'elle s'en meurt. On me mandait de Paris qu'elle était désespérée, et des chirurgiens, et de mourir si jeune. Voilà une belle aventure ; vous la savez, ma bonne ; c'est une folie de vous l'avoir mandée ; mais c'est que cette histoire me fait une grande trace dans le cerveau.

On disait que Mme de Nevers en faisait une dans la première tête du monde, et qu'une autre petite tête en était renversée ; mais je ne trouve point que cela ait eu de suite. Le Roi a communié à la Pentecôte. Le crédit de Mme de Fontanges est

brillant et solide ; mais que pourrait-on penser sur cette bonne amitié ?

J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne du milieu de son oisiveté, dont je me trouve plus honorée que quand il était à Saint-Germain ; c'est là où il est redevenu parfait comme à Fresnes : ah ! qu'il fait un bon usage de sa disgrâce, et qu'il est en bonne compagnie ! Il est vrai que je me serais assez bien accommodée de mon Agnès ; du moins je lui aurais décrié son confesseur : il est pourtant moins dangereux que celui de Mme de Tallard. Je n'aurais pas eu plus de peine à expliquer à cette belle le portrait que vous m'avez fait de vous, que j'en ai eu à y répondre. Ma chère enfant, vous avez du mérite, et de l'esprit, et de la raison pour en faire cinq ou six personnes ; c'est à vous d'employer cette étoffe ; il est toujours beau de l'avoir. Je suis trop heureuse que vous soyez convaincue de mon amitié parfaite ; vous lui faites bien de l'honneur d'observer ses allures naturelles ; mon cœur n'en sait pas davantage, et il en sait beaucoup ; je voudrais aussi que vous m'entendissiez parler du vôtre, et de quelle manière je compte sur le fond et sur la solidité de votre tendresse : que puis-je desirer de plus de la personne du monde que j'aime le mieux ? Vos lettres sont lues et relues avec des sentiments dignes de la mienne. Vous m'occupez toute la semaine : le lundi au matin je

les reçois, je les lis, j'y fais réponse jusqu'au mercredi ; le lundi j'attends le vendredi matin ; en voilà encore : cela me nourrit de la même sorte jusqu'au dimanche ; et ainsi les jours vont en attendant tout ce que ma tendresse me fait espérer, sans savoir précisément comme tout se démêlera.

Mlle du Plessis est dans son couvent ; j'aime mieux mes figures nocturnes qu'elle. J'embrasse extrêmement mon petit marquis ; vous lui faites plus de bien que dix précepteurs.

A LA MÊME

Aux Rochers, ce dimanche 14 juillet 1680.

Enfin, ma fille, j'ai reçu vos deux lettres à la fois ; ne m'accoutumerai-je jamais à ces petites manières de peindre de la poste ? et faudra-t-il que je sois toujours gourmandée par mon imagination ? La pensée du moment où je saurai le oui ou le non d'avoir ou de n'avoir pas de vos nouvelles, me donne une émotion dont je ne suis point du tout la maîtresse ; ma pauvre machine en est tout ébranlée ; et puis je me moque de moi. C'était la poste de Bretagne qui s'était fourvoyée pour le paquet de du But uniquement ; car j'avais reçu toutes les lettres dont je ne me soucie point.

Voilà un trop grand article : ce même fond me fait craindre mon ombre toutes les fois que votre amitié est cachée sous votre tempérament ; c'est la poste qui n'est pas arrivée : je me trouble, je m'inquiète, et puis j'en ris, voyant bien que j'ai eu tort. M. de Grignan, qui est l'exemple de la tranquillité qui vous plaît, serait fort bon à suivre, si nos esprits avaient le même cours, et que nous fussions jumeaux. Mais il me semble que je me suis déjà corrigée de ces sottes vivacités ; et je suis persuadée que j'avancerai encore dans ce chemin où vous me conduisez, en me persuadant bien fortement que le fond de votre amitié pour moi est invariable. Je souhaite de mettre en œuvre toutes les résolutions que j'ai prises sur mes réflexions ; je deviendrai parfaite sur la fin de ma vie. Ce qui me console du passé, ma très chère, c'est que vous en voyez aussi le fond : un cœur trop sensible, un tempérament trop vif, et une sagesse fort médiocre. Vous me jetez tant de louanges au travers de toutes mes imperfections, que c'est bien moi qui ne sais qu'en faire ; je voudrais qu'elles fussent vraies et prises ailleurs que dans votre amitié. Enfin, ma chère enfant, il faut se souffrir ; et l'on peut quasi toujours dire, en comparaison de l'éternité :

Vous n'avez plus guère à souffrir,

comme dit la chanson. Je suis effrayée comme la vie passe : depuis lundi j'ai trouvé les jours infinis à cause de cette folie de lettres ; je regardais ma pendule, et prenais plaisir à penser : voilà comme on est quand on souhaite que cette aiguille marche ; et cependant elle tourne sans qu'on la voie, et tout arrive à la fin.

J'ai reçu un dernier billet de Mlle de Méri, tout plein de bonne amitié ; elle me fait une pitié étrange de sa méchante santé ; elle a bien vu qu'elle n'avait pas toute la raison, c'est assez. Je ne comprends pas que mes lettres puissent divertir ce Grignan, où il trouve si souvent des chapitres d'affaires, des réflexions tristes, des réflexions sur la dépense : que fait-il de tout cela ? il faut qu'il saute par-dessus pour trouver un endroit qui lui plaise : cela s'appelle des *landes* en ce pays-ci ; il y en a beaucoup dans mes lettres avant que de trouver la *prairie.* Vous avez ri de cette personne blessée dans le service ; elle l'est à un point qu'on la croit *invalide.* Elle ne fait point le voyage, et s'en va dans notre voisinage de Livry bien tristement. A propos, le bon Païen est mort des blessures que lui firent ses voleurs. Nous avions toujours cru que c'était une illusion ; quoi ? dans cette forêt si belle, si traitable, où nous nous promenons si familièrement avec un petit bâton et Louison ! Voilà pourtant qui doit nous la faire

respecter : nous trouvions plaisant qu'elle fût la terreur des Champenois et des Lorrains.

On me mande qu'il y a quelque chose entre le Roi et Monsieur ; que Madame la Dauphine et Mme de Maintenon y sont mêlées ; mais qu'on ne sait encore ce que c'est. Là-dessus je fais l'entendue dans ces bois, et je trouve plaisant que cette nouvelle me soit venue tout droit, et que je l'aie envoyée : ne l'avez-vous point sue d'ailleurs ? Mme de Coulanges vous écrira volontiers tout ce qu'elle saura ; mais elle ne sera pas si bien instruite. Monsieur le Prince va au voyage ; et cette petite princesse de Conti, qui est méchante comme un petit aspic pour son mari, demeure à Chantilly auprès de Madame la Duchesse : cette école est excellente, et l'esprit de Mme de Langeron doit avoir l'honneur de ce changement.

Vous aurez bientôt vos deux prélats et le petit Coulanges, qui veut aller à Rome avec le cardinal d'Estrées. Vous êtes une si bonne compagnie à Grignan, vous y avez une si bonne chère, une si bonne musique, un si bon petit cabinet, que, dans cette belle saison, ce n'est pas une solitude, c'est une république fort agréable ; mais je n'y puis comprendre la bise et les horreurs de l'hiver. Vous me dites des merveilles de votre santé, c'est-à-dire que vous êtes belle; car votre beauté et votre santé tiennent ensemble. Je suis trop loin

pour entrer dans un plus grand détail ; mais je ne puis manquer en vous conjurant de ne point abuser de cette santé, qui est toujours bien délicate. Montgobert ne me mande point qu'elle soit mal avec vous : elle me conte la jolie vie que vous faites, et me dit des folies sur ce chapelet ; mes filles ont été ravies de votre approbation ; elles tremblaient de peur ; mais voyant que vous êtes fort aise qu'elles se moquent de moi : « Bon, bon, dit Marie, nous allons bien tromper Madame. » Il est vrai que jamais il n'y eut une telle sottise. Vous pouvez croire, après cela, que si quelqu'un entreprenait de me prouver que vous n'êtes point ma fille, il ne serait pas trop impossible de me le persuader.

Vous lisez donc saint Paul et saint Augustin ; voilà les bons ouvriers pour établir la souveraine volonté de Dieu. Ils ne marchandent point à dire que Dieu dispose de ses créatures, comme le potier : il en choisit, il en rejette. Ils ne sont point en peine de faire des compliments pour sauver sa justice ; car il n'y a point d'autre justice que sa volonté : c'est la justice même ; c'est la règle même ; et après tout, que doit-il aux hommes ? que leur appartient-il ? rien du tout. Il leur fait donc justice, quand il les laisse à cause du péché originel, qui est le fondement de tout, et il fait miséricorde au petit nombre de ceux qu'il sauve par son fils. Jésus-

Christ le dit lui-même : « Je connais mes brebis, je les mènerai paître moi-même, je n'en perdrai aucune ; je les connais, elles me connaissent. Je vous ai choisis, dit-il à ses apôtres, ce n'est pas vous qui m'avez choisi. » Je trouve mille passages sur ce ton, je les entends tous ; et quand je vois le contraire, je dis : c'est qu'ils ont voulu parler communément ; c'est comme quand on dit que *Dieu s'est repenti, qu'il est en furie ;* c'est qu'ils parlent aux hommes, et je me tiens à cette première et grande vérité, qui est toute divine, qui me représente Dieu comme Dieu, comme un maître, comme un souverain créateur et auteur de l'univers, et comme un être très parfait, comme dit votre *père*. Voilà mes petites pensées respectueuses, dont je ne tire point de conséquences ridicules, et qui ne m'ôtent point l'espérance d'être du nombre choisi, après tant de grâces qui sont des préjugés et des fondements de cette confiance. Je hais mortellement à vous parler de tout cela ; pourquoi m'en parlez-vous ? ma plume va comme une étourdie.

Je vous envoie la lettre du pape ; serait-il possible que vous ne l'eussiez point ? Je le voudrais. Vous verrez un étrange pape ; comment ? il parle en maître ; vous diriez qu'il est le père des chrétiens. Il ne tremble point, il ne flatte point, il menace ; il semble qu'il veuille sous-entendre

quelque blâme contre Monsieur de Paris. Voilà un homme étrange; est-ce ainsi qu'il prétend se raccommoder avec les jésuites? et après avoir condamné soixante-cinq propositions, ne devait-il pas filer plus doux? J'ai encore dans la tête le pape Sixte; je voudrais bien que quelque jour vous voulussiez lire cette vie; je crois qu'elle vous arrêterait.

Je lis *l'Arianisme*, je n'en aime ni l'auteur, ni le style; mais l'histoire est admirable : c'est celle de tout l'univers; elle tient à tout; elle a des ressorts qui font agir toutes les puissances. L'esprit d'Arius est une chose surprenante, et de voir cette hérésie s'étendre par tout le monde; quasi tous les évêques en étaient; le seul saint Athanase soutient la divinité de Jésus-Christ. Ces grands événements sont dignes d'admiration. Quand je veux nourrir mon esprit et ma pauvre âme, j'entre dans mon cabinet, et j'écoute *nos frères*, et leur belle morale, qui nous fait si bien connaître notre pauvre cœur. Je me promène beaucoup, je me sers fort souvent de mes petits cabinets; rien n'est si nécessaire en ce pays, il y pleut continuellement : je ne sais comme nous faisions autrefois; les feuilles étaient plus fortes, ou la pluie plus faible; enfin je n'y suis plus attrapée.

Vous dites mille fois mieux que M. de la Rochefoucauld, et vous en sentez la preuve : *Nous*

n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force. Il serait honteux, ou du moins l'aurait dû être de voir qu'il n'y avait qu'à retourner sa maxime pour la faire beaucoup plus vraie. Langlade n'est pas plus avancé qu'il était dans le pays de la fortune ; il a fait la révérence au pied de la lettre, et puis c'est tout ; cet article était bien malin dans la gazette. Langlade est toujours fort bien avec M. de Marsillac.

Vous me demandez ce qui a fait cette solution de continuité entre la Fare et Mme de la Sablière : c'est la bassette ; l'eussiez-vous cru ? C'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée ; c'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration. Le moment était venu que cette passion devait cesser, et passer même à un autre objet : croirait-on que ce fût un chemin pour le salut de quelqu'un que la bassette ? Ah ! c'est bien dit, il y a cinq cent mille routes où il est attaché. Elle regarda d'abord cette distraction, cette désertion ; elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain où il jouait, les ennuis, les ne savoir plus que dire ; enfin quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisait, et le corps étranger qui cachait peu à peu tout cet

amour si brillant, elle prend sa résolution : je ne sais ce qu'elle lui a coûté ; mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même ; et sans avoir quitté sa maison, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonçait à tout, elle se trouve si bien aux Incurables, qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'était pas comme ceux des malades qu'elle sert. Les supérieurs de cette maison sont charmés de son esprit ; elle les gouverne tous ; ses amis la vont voir, elle est toujours de très bonne compagnie. La Fare joue à la bassette :

Et le combat finit faute de combattants [1].

Voilà la fin de cette grande affaire qui attirait l'attention de tout le monde ; voilà la route que Dieu avait marquée à cette jolie femme ; elle n'a point dit les bras croisés : « J'attends la grâce ; » mon Dieu, que ce discours me fatigue ! eh, mort de ma vie ! elle saura bien vous préparer les chemins, les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, l'orgueil, les chagrins, les malheurs, les grandeurs : tout sert, et tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît.

[1] Corneille, *le Cid*, acte IV, sc. III.

Comme j'espère que vous ne ferez pas imprimer mes lettres, je ne me servirai point de la ruse de *nos frères* pour les faire passer. Ma fille, cette lettre devient infinie : c'est un torrent retenu que je ne puis arrêter ; répondez-y trois mots ; et conservez-vous, et reposez-vous ; et que je puisse vous revoir et vous embrasser de tout mon cœur : c'est le but de mes désirs. Je ne comprends pas le changement de goût pour l'amitié solide, sage et bien fondée ; mais pour l'amour, oh ! oui, c'est une fièvre trop violente pour durer.

Adieu, Monsieur le Comte : je suis à vous, embrassez-moi tant que vous voudrez. Que j'aime Mlle de Grignan de parler et de se souvenir de moi ! Je baise les petits enfants. J'aime et j'honore bien la solide vertu de Mlle de Grignan. Adieu, ma très chère et *très loyale*, j'aime fort ce mot : ne vous ai-je pas donné du *cordialement ?* nous épuisons tous les mots. Je vous parlerai une autre fois de votre hérésie.

A CHARLES DE SÉVIGNÉ

A Paris, ce 5 août 1684.

Il faut qu'en attendant vos lettres, je vous conte une fort jolie petite histoire. Vous avez regretté Mlle de *** ; vous avez mis au rang de vos mal-

heurs de ne l'avoir point épousée ; vos meilleures amies étaient révoltées contre votre bonheur : c'étaient Mme de Lavardin et Mme de la Fayette, qui vous coupaient la gorge. Une fille de qualité, bien faite, avec cent mille écus ! ne faut-il pas être bien destiné à n'être jamais établi, et à finir sa vie comme un misérable, pour ne pas profiter des partis de cette conséquence, quand ils sont entre nos mains ? Le marquis de *** n'a pas été si difficile : la voilà bien établie. Il faut être bien maudit pour avoir manqué cette affaire-là : voyez la vie qu'elle mène ; c'est une sainte, c'est l'exemple de toutes les femmes. Il est vrai, mon très cher, jusqu'à ce que vous ayez épousé Mlle de Mauron, vous avez été prêt à vous pendre ; vous ne pouviez mieux faire, mais attendons la fin. Toutes ces belles dispositions de sa jeunesse, qui faisaient dire à Mme de la Fayette qu'elle n'en aurait pas voulu pour son fils avec un million, s'étaient heureusement tournées du côté de Dieu : c'était son amant, c'était l'objet de son amour ; tout s'était réuni à cette unique passion. Mais comme tout est extrême dans cette créature, sa tête n'a pas pu soutenir l'excès du zèle et de l'ardente charité dont elle était possédée ; et pour contenter ce cœur de Madeleine, elle a voulu profiter des bons exemples et des bonnes lectures de la vie des saints Pères du Désert, et des saintes

pénitentes. Elle a voulu être le *don Quichotte* de ces admirables histoires ; elle partit, il y a quinze jours, de chez elle à quatre heures du matin avec cinq ou six pistoles, et un petit laquais ; elle trouva dans le faubourg une chaise roulante ; elle monte dedans, et s'en va à Rouen toute seule, assez déchirée, assez barbouillée, de crainte de quelque mauvaise rencontre ; elle arrive à Rouen, elle fait son marché de s'embarquer dans un vaisseau qui va aux Indes ; c'est là où Dieu l'appelle, c'est où elle veut faire pénitence, c'est où elle a vu, sur la carte, les endroits qui l'invitent à finir sa vie sous le sac et sur la cendre, c'est là où l'abbé Zosime la viendra communier quand elle mourra. Elle est contente de sa résolution, elle voit bien que c'est justement cela que Dieu demande d'elle ; elle renvoie le petit laquais en son pays ; elle attend avec impatience que le vaisseau parte ; il faut que son bon ange la console de tous les moments qui retardent son départ ; elle a saintement oublié son mari, sa fille, son père et toute sa famille ; elle dit à toute heure :

Çà courage, mon cœur, point de faiblesse humaine[1].

Il paraît qu'elle est exaucée, elle touche au moment bienheureux qui la sépare pour jamais de notre

[1] MOLIÈRE, *le Tartuffe*, acte IV, sc. III :
Allons, ferme, mon cœur ! point de faiblesse humaine.

continent ; elle suit la loi de l'Évangile, elle quitte tout pour suivre Jésus-Christ. Cependant on s'aperçoit dans sa maison qu'elle ne revient point dîner ; on va aux églises voisines, elle n'y est pas ; on croit qu'elle viendra le soir, point de nouvelles ; on commence à s'étonner, on demande à ses gens, ils ne savent rien ; elle a un petit laquais avec elle, elle sera sans doute à Port-Royal des Champs, elle n'y est pas ; où pourra-t-elle être ? On court chez le curé de Saint-Jacques du Haut-Pas ; le curé dit qu'il a quitté depuis longtemps le soin de sa conscience, et que la voyant toute pleine de pensées extraordinaires, et de désirs immodérés de la Thébaïde, comme il est homme tout simple et tout vrai, il n'a point voulu se mêler de sa conduite ; on ne sait plus à qui avoir recours : un jour, deux, trois, six jours ; on envoie à quelques ports de mer, et par un hasard étrange, on la trouve à Rouen sur le point de s'en aller à Dieppe, et de là au bout du monde. On la prend, on la ramène bien joliment, elle est un peu embarrassée :

J'allais, j'étais... l'amour a sur moi tant d'empire[1].

Une confidente déclare ses desseins ; on est affligé dans la famille ; on veut cacher cette folie au mari, qui n'est pas à Paris, et qui aimerait mieux une galanterie qu'une telle équipée. La mère du

[1] Rotrou, *Venceslas*, acte IV, sc. IV.

mari pleura avec Mme de Lavardin, qui pâme de rire, et qui dit à ma fille : « Me pardonnez-vous d'avoir empêché que votre frère n'ait épousé cette infante ? » On conte aussi cette tragique histoire à Mme de la Fayette, qui me l'a répétée avec plaisir, et qui me prie de vous mander si vous êtes encore bien en colère contre elle ; elle soutient qu'on ne peut jamais se repentir de n'avoir pas épousé une folle. On n'ose en parler à Mlle de Grignan, son amie, qui mâchonne quelque chose d'un pèlerinage, et se jette, pour avoir plus tôt fait, dans un profond silence. Que dites-vous de ce petit récit ? vous a-t-il ennuyé ? N'êtes-vous pas content ?

Adieu, mon fils : M. de Schomberg marche en Allemagne avec vingt-cinq mille hommes ; c'est pour faire venir plus promptement la signature de l'Empereur. La *Gazette* vous dira le reste.

DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A CORBINELLI

A Chaseu, ce 8 mai 1686.

Je ne sais, Monsieur, si vous savez l'histoire de l'abbé Furetière, académicien, qu'une douzaine de ses confrères (qu'il appelle *jetonniers*, à cause de leur assiduité à l'Académie) destitua pour un prétendu vol de leur dictionnaire. L'abbé en demanda

justice au Roi, qui le renvoya au Parlement. On m'a envoyé deux factums qu'il a faits contre ses parties, qui voulant toujours demeurer ses juges, ne se sont point encore défendues. Je suis fâché de son aventure, car il a de l'esprit ; mais je suis fâché aussi de l'emportement qu'il a dans son dernier factum contre notre ami Benserade et contre la Fontaine ; et c'est pour le redresser là-dessus que je lui écris la lettre dont je vous envoie la copie ; j'ai cru devoir cela à la justice et à l'amitié ; mandez-m'en votre sentiment et celui de nos amies. Ne viendrez-vous plus en Bourgogne, Monsieur ? Si je vous tenais ici un mois de cet été, je suis assuré que vous ne regretteriez point Paris, et que même après cela, vous le trouveriez meilleur que si vous n'en étiez point sorti. Vous connaissez la situation de Chaseu ; Mme de Sévigné en fut charmée : je l'avais embellie depuis que vous n'y aviez été, et j'y ai encore travaillé depuis qu'elle y fut. Je me trouve mieux dans mon pays, où je suis fort distingué, que d'être confondu à Paris et abîmé à Versailles.

LETTRE A L'ABBÉ FURETIÈRE

« A Chaseu, ce 4 mai 1686.

« J'ai lu vos deux factums, Monsieur, et j'ai compati aux peines qui vous ont obligé de les faire.

J'ai été bien fâché de voir que vos confrères se soient tellement emportés contre vous, qu'ils vous aient contraint d'user d'une représaille aussi forte que celle que vous leur avez faite ; et, comme dans toutes les querelles que j'ai accommodées quand j'étais à la tête de la cavalerie, j'ai toujours condamné les premiers offenseurs, quoiqu'on leur eût fait quelquefois un *paroli* d'injures, parce qu'on ne leur aurait rien fait s'ils n'avaient pas commencé : je suis contre ceux qui vous ont condamné sans vous entendre, vous qui me paraissiez avoir assez de mérite pour devoir être entendu, quand vous leur auriez paru encore plus coupable. Cependant il me semble aussi que vous avez trop confondu ceux que vous avez regardés comme vos parties. J'en ai trouvé deux entre autres qui peuvent avoir tort à votre égard (je ne sais ce qu'ils vous ont fait), mais qui ne me paraissent pas mériter le dénigrement que vous en faites : c'est M. de Benserade et M. de la Fontaine. Le premier est un homme de naissance, dont les chansonnettes, les madrigaux et les vers de ballet, d'un tour fin et délicat, et seulement entendu par les honnêtes gens, ont diverti le plus honnête homme et le plus grand roi du monde. Ne dites donc plus, s'il vous plaît, que M. de Benserade s'était acquis quelque réputation pendant le règne du mauvais goût ; car outre que cette proposition

est fausse, elle serait encore criminelle. Pour les proverbes et les équivoques que vous lui reprochez, il n'en a jamais dit que pour s'en moquer. Enfin c'est un génie singulier, qui a plus employé d'esprit dans les badineries qu'il a faites, qu'il n'y en a dans les poèmes les plus achevés.

« Pour M. de la Fontaine, c'est le plus agréable faiseur de contes qu'il y ait jamais eu en France. Il est vrai qu'il en a fait quelques-uns où il y a des endroits un peu trop gaillards ; et quelque admirable *envelopᵖeur* qu'il soit, j'avoue que ces endroits-là sont trop marqués ; mais quand il voudra les rendre moins intelligibles, tout y sera achevé. La plupart de ses prologues, qui sont des ouvrages de son cru, sont des chefs-d'œuvre de l'art ; et pour cela, aussi bien que pour ses fables et pour ses contes, les siècles suivants le regarderont comme un original, qui à la naïveté de Marot a joint mille fois plus de politesse.

« Je connais extrêmement M. de Benserade, et je l'ai vu toute ma vie à la cour. Je n'ai jamais vu M. de la Fontaine, et je ne le connais que par ses ouvrages ; mais je les estime tous deux infiniment dans leurs manières différentes, et cela m'oblige, Monsieur, de vous dire bonnement ce que je pense en cette rencontre, qui est que ces deux hommes sont si connus et si établis pour gens d'un génie et d'un mérite extraordinaires, que

vous ne sauriez les vouloir mépriser sans vous faire tort, et sans rendre suspectes les vérités que vous pourriez dire comme les autres. Encore une fois, Monsieur, je vous assure que je n'ai jamais vu M. de la Fontaine, et que c'est la justice seule et votre intérêt qui me font vous parler ainsi. J'ai trouvé d'ailleurs tant de raison dans votre défense, que j'ai augmenté l'estime que j'avais déjà pour vous. Et ne pensez pas que les remontrances que je viens de vous faire me fassent prendre leur parti et les vouloir excuser s'ils ont tort à votre égard. Je dirai, quand j'en serai persuadé, que ce sont deux hommes de mérite qui ont fait une injustice à un homme d'honneur et d'esprit. Voilà comme je parle toujours, ami de la vérité préférablement à tout le monde ; et vous me devez croire aussi quand je vous assure que c'est sincèrement que je suis, etc. »

DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN

A Paris, ce 14 mai 1686.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Il est vrai que j'eusse été ravie de me faire tirer trois poilettes de sang du bras de la Montataire ;

elle me l'offrit de fort bonne grâce ; et je suis assurée que pourvu qu'une Marie de Rabutin eût été saignée, j'en eusse reçu un notable soulagement. Mais la folie des médecins les fit opiniâtrer à vouloir que celle qui avait un rhumatisme sur le bras gauche fût saignée du bras droit : de sorte que l'ayant interrogée sur sa santé, et sa réponse et la mienne ayant découvert la personne convaincue d'une fluxion assez violente, il fallut que je payasse en personne le tribut de mon infirmité et d'avoir été la marraine de cette jolie créature. Ainsi, mon cousin, je ne pus recevoir aucun soulagement de sa bonne volonté. Pour moi qui m'étais sentie autrefois affaiblie, sans savoir pourquoi, d'une saignée qu'on vous avait faite le matin, je suis encore persuadée que si on voulait s'entendre dans les familles, le plus aisé à saigner sauverait la vie aux autres, et à moi, par exemple, la crainte d'être estropiée.

Mais laissons le sang de Rabutin en repos, puisque je suis en parfaite santé. Je ne vous puis dire combien j'estime et combien j'admire votre bon et heureux tempérament. Quelle sottise de ne point suivre les temps, et de ne pas jouir avec reconnaissance des consolations que Dieu nous envoie après les afflictions qu'il veut quelquefois nous faire sentir ! La sagesse est grande, ce me semble, de souffrir la tempête avec résignation,

et de jouir du calme quand il lui plaît de nous le redonner : c'est suivre l'ordre de la Providence. La vie est trop courte pour s'arrêter si longtemps sur le même sentiment ; il faut prendre le temps comme il vient, et je sens que je suis de cet heureux tempérament ; *e me ne pregio* [1], comme disent les Italiens. Jouissons, mon cher cousin, de ce beau sang qui circule si doucement et si agréablement dans nos veines. Tous vos plaisirs, vos amusements, vos tromperies, vos lettres et vos vers, m'ont donné une véritable joie, et surtout ce que vous écrivez pour défendre Benserade et la Fontaine, contre ce vilain factum. Je l'avais déjà fait en basse note à tous ceux qui voulaient louer cette noire satire. Je trouve que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde, ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des ballets de Benserade et des fables de la Fontaine : cette porte leur est fermée, et la mienne aussi ; ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés au malheur de les improuver, et d'être improuvés aussi des gens

[1] Et je m'en estime.

d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup de ces pédants. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire ; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudrait reprendre par le pied : il y aurait trop d'affaires à le vouloir réparer ; et enfin nous trouvions qu'il n'y avait qu'à prier Dieu pour eux ; car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer. C'est le sentiment que j'aurai toujours pour un homme qui condamne le beau feu et les vers de Benserade, dont le Roi et toute la cour a fait ses délices, et qui ne connaît pas les charmes des fables de la Fontaine. Je ne m'en dédis point, il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme, et qu'à souhaiter de n'avoir point de commerce avec lui. J'aimerais fort au contraire à connaître celui qui vous a loué si agréablement ; notre cher Corbinelli vous dira mieux que moi l'approbation naturelle que nous avons donnée à ses vers ; je lui laisse la plume, après vous avoir embrassé, et votre aimable fille. Croyez l'un et l'autre que je ne cesserai de vous aimer que quand nous ne serons plus du même sang.

J'ai reçu la réponse de mon cousin de Toulongeon ; son épouse est très aimable, et vous avez fait à Autun une fort jolie société. Ma fille veut que je vous dise bien des amitiés pour elle. Elle

est toujours la belle Madelonne, et votre très humble servante et de ma nièce ; elle a le même sentiment que nous des jolis vers que nous lui avons montrés.

DE CORBINELLI

J'oubliai de vous mander, Monsieur, que Mme de Grignan avait lu ce que vous écriviez à Mme de Créancé, et ce que Mme de Coligny vous répondit pour elle, c'est-à-dire admiré ; car ce ne sont pas deux choses pour ceux qui lisent ce que vous écrivez tous deux. Je dis la même chose de votre lettre à Furetière, et je pense que ce serait gâter vos louanges que de les entreprendre en détail. C'est la faute que l'on fait sur celles du Roi ; on n'en voit plus que de triviales, c'est-à-dire, au moins, qui sont usées : ce sont les mêmes superlatifs répétés depuis qu'il règne, et redits dans les mêmes termes ; c'est toujours le plus grand monarque du monde, et un héros passant tous les héros passés, présents et futurs. Tout cela est vrai, mais ne saurait-on varier les expressions ? Horace et Virgile n'ont-ils point loué Auguste sans redire les mêmes choses, les mêmes pensées et les mêmes termes ? Il me semble qu'on ne sait point louer dignement, ni exposer la vérité avec les propres couleurs. C'est un chapitre que nous traiterons à Chaseu, si je puis venir à bout

de mes desseins. Je voudrais qu'on défendît aux faiseurs de panégyriques de jamais employer le mot de *héros*, de *grand*, de *mérite*, de *sagesse*, de *valeur ;* qu'on louât par les choses, et point par les épithètes.

Adieu, Monsieur : mes compliments, s'il vous plaît, à Mme la marquise de Coligny.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN

A Paris, ce 10 mars 1687.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Voici encore de la mort et de la tristesse, mon cher cousin. Mais le moyen de ne vous pas parler de la plus belle, de la plus magnifique et de la plus triomphante pompe funèbre qui ait jamais été faite depuis qu'il y a des mortels ? c'est celle de feu Monsieur le Prince, qu'on a faite aujourd'hui à Notre-Dame. Tous les beaux esprits se sont épuisés à faire valoir tout ce qu'a fait ce grand prince, et tout ce qu'il a été. Ses pères sont représentés par des médailles jusqu'à saint Louis ; toutes ses victoires par des basses-tailles, couvertes comme sous des tentes dont les coins sont ouverts, et portés par des squelettes, dont les attitudes

sont admirables. Le mausolée, jusque près de la voûte, est couvert d'un dais en manière de pavillon encore plus haut, dont les quatre coins retombent en guise de tentes. Toute la place du chœur est ornée de ces basses-tailles, et de devises au-dessous, qui parlent de tous les temps de sa vie. Celui de sa liaison avec les Espagnols est exprimé par une nuit obscure, où trois mots latins disent : *Ce qui s'est fait loin du soleil doit être caché.* Tout est semé de fleurs de lis d'une couleur sombre, et au-dessous une petite lampe qui fait dix mille petites étoiles. J'en oublie la moitié ; mais vous aurez le livre, qui vous instruira de tout en détail. Si je n'avais point eu peur qu'on ne vous l'eût envoyé, je l'aurais joint à cette lettre ; mais ce duplicata ne vous aurait pas fait plaisir.

Tout le monde a été voir cette pompeuse décoration. Elle coûte cent mille francs à Monsieur le Prince d'aujourd'hui ; mais cette dépense lui fait bien de l'honneur. C'est Monsieur de Meaux qui a fait l'oraison funèbre : nous la verrons imprimée. Voilà, mon cher cousin, fort grossièrement le sujet de la pièce. Si j'avais osé hasarder de vous faire payer un double port, vous seriez plus content. Nous revoilà donc encore dans la tristesse. Mais pour vous soutenir un peu, je m'en vais passer à une autre extrémité, c'est-à-dire de la mort à un mariage, et de l'excès de la cérémonie à l'excès

de la familiarité, l'un et l'autre étant aussi originaux qu'il est possible. C'est du fils du duc de Gramont, âgé de quinze ans, et de la fille de M. de Noailles dont je veux parler. On les marie ce soir à Versailles. Voici comment : personne n'est prié, personne n'est averti, chacun soupera ou fera collation chez soi. A minuit on assemblera les deux mariés pour les mener à la paroisse, sans que les pères et mères s'y trouvent, qu'en cas qu'ils soient alors à Versailles. On les mariera ; on ne trouvera point un grand étalage de toilette ; on ne les couchera point : on laissera le soin à la gouvernante et au gouverneur de les mettre dans un même lit. Le lendemain on supposera que tout a bien été. On n'ira point les tourmenter ; point de bons mots, point de méchantes plaisanteries. Ils se lèveront : le garçon ira à la messe et au dîner du Roi ; la petite personne s'habillera comme à l'ordinaire ; elle ira faire des visites avec sa bonne maman ; elle ne sera point sur son lit, comme une mariée de village, exposée à toutes les ennuyeuses visites ; et toute cette noce (chose qui ordinairement est bien marquée) sera confondue le plus joliment et le plus naturellement du monde avec toutes les autres actions de la vie, et s'est glissée si insensiblement dans le train ordinaire, que personne ne s'est avisé qu'il fût arrivé quelque fête dans ces deux familles.

Voilà de quoi je veux remplir cette lettre, mon cousin ; et je prétends que cette peinture, dans son espèce, est aussi extraordinaire que l'autre.

Je viens de voir un prélat qui était à l'oraison funèbre. Il nous a dit que Monsieur de Meaux s'était surpassé lui-même, et que jamais on n'a fait valoir ni mis en œuvre si noblement une si belle matière. J'ai vu deux ou trois fois ici Monsieur d'Autun. Il me paraît fort de vos amis : je le trouve très agréable, et son esprit d'une douceur et d'une facilité qui me fait comprendre l'attachement qu'on a pour lui quand on est dans son commerce. Il a eu des amis d'une si grande conséquence, et qui l'ont si longtemps et si chèrement aimé, que c'est un titre pour l'estimer, quand on ne le connaîtrait pas par lui-même. La Provençale vous fait bien des amitiés. Elle est occupée d'un procès qui la rend assez semblable à la comtesse de Pimbêche.

Je me réjouis avec vous que vous ayez à cultiver le corps et l'esprit du petit de Coligny. C'est un beau nom à médicamenter, comme dit Molière, et c'est un amusement que nous avons ici tous les jours avec le petit de Grignan. Adieu, mon cher cousin ; adieu, ma chère nièce : conservez-nous vos amitiés, et nous vous répondons des nôtres. Je ne sais si ce pluriel est bon ; mais quoi qu'il en soit, je ne le changerai pas.

DE CORBINELLI

Je ne vous dirai rien aujourd'hui, Monsieur, sinon que je vous honore parfaitement. Je viens d'achever de lire un livre intitulé : *la Vérité de la Religion chrétienne,* qui est, à mon gré, un livre parfait. Je finirai en vous assurant que je suis entièrement à vous et à votre divine fille.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN

A Paris, ce 25 avril 1687.

Je commence ma lettre aujourd'hui, et je ne l'achèverai qu'après avoir entendu demain l'oraison funèbre de Monsieur le Prince par le P. Bourdaloue. J'ai vu Monsieur d'Autun, qui a reçu votre lettre et le fragment de celle que je vous écrivais. Je ne sais si cela était assez bon pour lui envoyer ici : ce qui est bon à Autun pourrait n'avoir pas les mêmes grâces à Paris. Toute mon espérance est qu'en passant par vos mains, vous l'aurez raccommodé, car ce que j'écris en a besoin. Quoi qu'il en soit, mon cousin, cela fut lu à l'hôtel de Guise ; j'y arrivai en même temps, on me voulut louer, mais je refusai modestement les louanges,

et je grondai contre vous et contre Monsieur d'Autun. Voilà l'histoire du fragment.

La pensée d'être fâché de paraître guidon dans le livre de notre généalogie est tellement passée à mon fils, et même à moi, que je ne vous conseille point de rien retoucher à cela. Il importera peu, dans les siècles à venir, qu'il soit marqué pour cette charge, qui a fait le commencement de sa vie, ou pour la sous-lieutenance.

Vos réflexions sont tristes et justes sur la déroute de la maison de Créquy. Canaples reste seul des trois frères, après toutes ses tribulations et tous ses maux, que vous marquez si bien. Mais il y a un petit Blanchefort resté du naufrage, revenu glorieux de Hongrie, beau, bien fait, sage, honnête, poli, et affligé, sans être abattu, des malheurs de sa maison, qui trouve tous les chemins bien préparés à le recevoir agréablement dans le monde. Il console fort les gens de l'absence de son frère, qui n'avait nulle de ses bonnes qualités, et il fera peut-être une aussi grande fortune que ses pères, se voyant présentement à la hauteur de tous les autres. Rien, à mon avis, n'est meilleur pour être honnête homme, que d'avoir à recommencer une fortune tout entière.

Je suis persuadée comme vous que la destinée de la pauvre duchesse d'Estrées aurait été changée si elle avait été attachée à la vôtre. La dignité

lui a porté malheur, et l'a livrée à l'apoplexie, qui a commencé à l'attaquer par la perte de son aimable esprit, ce qui est, à mon sens, un plus grand malheur que la mort.

Notre ami Corbinelli me montra l'autre jour un factum fait par Nuguet contre Monsieur d'Autun ; notre nouvelle amitié me défend de trouver plaisant ce que j'en lus, car je n'en lus que six lignes ; mais si je l'avais vu deux mois plus tôt, j'en aurais ri de tout mon cœur. Il y a un tour malin, mais spirituel, qui réjouit les indifférents.

Je suis charmée et transportée de l'oraison funèbre de Monsieur le Prince, faite par le P. Bourdaloue. Il se surpassa lui-même, c'est beaucoup dire. Son texte fut : *Que le Roi l'avait pleuré, et dit à son peuple : « Nous avons perdu un prince qui était le soutien d'Israël. »* C'est dans la *Sagesse.*

Il était question de son cœur (car c'est son cœur qui est enterré aux Jésuites). Il en parla donc, et avec une grâce et une éloquence qui entraîne, ou qui enlève, comme vous voudrez. Il fit voir que son cœur était solide, droit et chrétien.

Solide, parce que dans le haut de la plus glorieuse vie qui fut jamais, il avait été au-dessus des louanges ; et là il repassa en abrégé toutes ses victoires, et nous fit voir comme un prodige, qu'un héros en cet état fût entièrement au-dessus

de la vanité et de l'amour de soi-même. Cela fut traité divinement.

Un cœur droit ; et sur cela, il se jeta sans balancer tout au travers de ses égarements, et de la guerre qu'il a faite contre le Roi. Cet endroit qui fait trembler, que tout le monde évite, qui fait qu'on tire les rideaux, qu'on passe des éponges, il s'y jeta lui à corps perdu, et fit voir par cinq ou six réflexions, dont l'une était le refus de la souveraineté de Cambrai, et l'offre qu'il avait faite de renoncer à tous ses intérêts, plutôt que d'empêcher la paix, et quelques autres encore, que son cœur dans ces déréglements était droit, et qu'il était emporté par le malheur de sa destinée, et par des raisons qui l'avaient comme entraîné à une guerre et à une séparation qu'il détestait intérieurement, et qu'il avait réparées de tout son pouvoir après son retour, soit par ses services, comme Tollus, Senef, etc., soit par les infinies tendresses, et par les désirs continuels de plaire au Roi et de réparer le passé. On ne saurait vous dire avec combien d'esprit tout cet endroit fut conduit, et quel éclat il donna à son héros, par cette peine intérieure qu'il nous peignit si bien et si vraisemblablement.

Un cœur chrétien, parce que Monsieur le Prince a dit dans ses derniers temps que malgré l'horreur de sa vie à l'égard de Dieu, il n'avait jamais senti la foi éteinte dans son cœur, qu'il en avait toujours

conservé les principes ; et cela supposé, parce que le prince disait vrai, il rapporte à Dieu ses vertus même morales, et ses perfections héroïques, qu'il avait consommées par la sainteté de sa mort. Il parla de son retour à Dieu depuis deux ans, qu'il fit voir noble, grand et sincère ; et il nous peignit sa mort avec des couleurs ineffaçables dans mon esprit et dans celui de tout l'auditoire, qui paraissait pendu et suspendu à tout ce qu'il disait, d'une telle sorte que l'on ne respirait pas. De vous dire de quels traits tout cela était orné, il est impossible, et je gâte même cette pièce par la grossièreté dont je la croque. C'est comme si un barbouilleur voulait toucher à un tableau de Raphaël. Enfin, mes chers enfants, voilà qui vous doit toujours donner une assez grande curiosité pour voir cette pièce imprimée. Celle de Monsieur de Meaux l'est déjà. Elle est fort belle et de la main de maître. Le parallèle de Monsieur le Prince et de M. de Turenne est un peu violent ; mais il s'en excuse en niant que ce soit un parallèle, et en disant que c'est un grand spectacle qu'il présente de deux grands hommes que Dieu a donnés au Roi, et tire de là une occasion fort naturelle de louer Sa Majesté, qui sait se passer de ces deux grands capitaines, tant est fort son génie, tant ses destinées sont glorieuses. Je gâte encore cet endroit ; mais il est beau.

Adieu, mon cousin : je suis lasse, et vous aussi. Je t'embrasse, ma nièce, et ton petit de Coligny.

AU MÊME

A Paris, ce 13 novembre 1687.

Je reçois présentement une lettre de vous, mon cher cousin, la plus aimable et la plus tendre qui fut jamais. Je n'ai jamais vu expliquer l'amitié si naturellement, et d'une manière si propre à persuader. Enfin vous m'avez persuadée, et je crois que ma vie est nécessaire à la conservation et à l'agrément de la vôtre. Je m'en vais donc vous en rendre compte, pour vous rassurer et vous faire connaître l'état où je suis.

Je reprends dès les derniers jours de la vie de mon cher oncle l'abbé, à qui, comme vous savez, j'avais des obligations infinies. Je lui devais la douceur et le repos de ma vie ; c'est à lui à qui vous devez la joie que j'apportais dans votre société : sans lui, nous n'aurions jamais ri ensemble ; vous lui devez toute ma gaieté, ma belle humeur, ma vivacité, le don que j'avais de vous bien entendre, l'intelligence qui me faisait comprendre ce que vous aviez dit et deviner ce que vous alliez dire ; en un mot, le bon abbé, en me retirant des abîmes où M. de Sévigné m'avait laissée, m'a rendue telle

que j'étais, telle que vous m'avez vue, et digne de votre estime et de votre amitié. Je tire le rideau sur vos torts ; ils sont grands, mais il les faut oublier, et vous dire que j'ai senti vivement la perte de cette agréable source de tout le repos de ma vie. Il est mort en sept jours, d'une fièvre continue, comme un jeune homme, avec des sentiments très chrétiens, dont j'étais extrêmement touchée ; car Dieu m'a donné un fonds de religion qui m'a fait regarder assez solidement cette dernière action de la vie. La sienne a duré quatre-vingts ans ; il a vécu avec honneur, il est mort chrétiennement : Dieu nous fasse la même grâce ! Ce fut à la fin d'août que je le pleurai amèrement. Je ne l'eusse jamais quitté s'il eût vécu autant que moi. Mais voyant au 15 ou 16 septembre que je n'étais que trop libre, je me résolus d'aller à Vichy, pour guérir tout au moins mon imagination sur des manières de convulsions à la main gauche, et des visions de vapeurs qui me faisaient craindre l'apoplexie. Ce voyage proposé donna envie à Mme la duchesse de Chaulnes de le faire aussi. Je me joignis à elle ; et comme j'avais quelque envie de revenir à Bourbon, je ne la quittai point. Elle ne voulait que Bourbon ; j'y fis venir des eaux de Vichy, qui réchauffées dans les puits de Bourbon, sont admirables. J'en ai pris, et puis de celles de Bourbon : ce mélange est fort bon. Ces deux rivales se sont

raccommodées ensemble, ce n'est plus qu'un cœur et qu'une âme : Vichy se repose dans le sein de Bourbon, et se chauffe au coin de son feu, c'est-à-dire dans les bouillonnements de ses fontaines. Je m'en suis fort bien trouvée, et quand j'ai proposé la douche, on m'a trouvée en si bonne santé, qu'on me l'a refusée ; et l'on s'est moqué de mes craintes : on les a traitées de visions, et l'on m'a renvoyée comme une personne en parfaite santé. On m'en a tellement assurée, que je l'ai cru, et je me regarde aujourd'hui sur ce pied-là. Ma fille en est ravie, qui m'aime comme vous savez.

Voilà, mon cher cousin, où j'en suis. Votre santé dépendant de la mienne, en voilà une grande provision pour vous. Songez à votre rhume, et comme cela faites-moi bien porter. Il faut que nous allions ensemble, et que nous ne nous quittions point.

Il y a trois semaines que je suis revenue de Bourbon ; notre jolie petite abbaye n'était point encore donnée ; nous y avons été douze jours ; enfin on vient de la donner à l'ancien évêque de Nîmes, très saint prélat. J'en sortis il y a trois jours, toute affligée de dire adieu pour jamais à cette aimable solitude que j'ai tant aimée : après avoir pleuré l'abbé, j'ai pleuré l'abbaye.

Je sais que vous m'avez écrit pendant mon voyage de Bourbon ; je ne me suis point amusée aujour-

d'hui à vous répondre : je me suis laissée aller à la tentation de parler de moi à bride abattue, sans retenue et sans mesure. Je vous en demande pardon, et je vous assure qu'une autre fois je ne me donnerai pas une pareille liberté ; car je sais, et c'est Salomon qui le dit, que celui-là est haïssable qui parle toujours de lui. Notre ami Corbinelli dit que pour juger combien nous importunons en parlant de nous, il faut songer combien les autres nous importunent quand ils parlent d'eux. Cette règle est assez générale ; mais je crois m'en pouvoir excepter aujourd'hui, car je serais fort aise que votre plume fût aussi inconsidérée que la mienne, et je sens que je serais ravie que vous me parlassiez longtemps de vous. Voilà ce qui m'a engagée dans ce terrible récit ; et dans cette confiance je ne vous ferai point d'excuses, et je vous embrasse, mon cher cousin, et la belle Coligny.

Je rends mille grâces à Mme de Bussy de son compliment : on me tuerait plutôt que de me faire écrire davantage.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN

A Paris, ce 13 août 1688.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

J'ai toujours eu confiance en votre heureux tempérament, mon cher cousin ; et quoique je connusse des gens qui se seraient fort bien pendus dans l'état où vous êtes parti d'ici, le passé me répondait un peu de l'avenir. Il me semble

Qu'un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups du désespoir
Sont aux malheureux si propices,

n'était point du tout le chemin qu'il prendrait. Et en vérité vous avez raison : la vie est courte, et vous êtes déjà bien avancé ; ce n'est pas la peine de s'impatienter. Cette consolation est triste, et ce remède pire que le mal ; cependant il doit faire son effet, aussi bien que la pensée, qui n'est guère plus réjouissante, du peu de place que nous tenons dans ce grand univers, et combien il importe peu, à la fin du monde, qu'il y ait eu un comte de Bussy heureux ou malheureux. Je sais que c'est pour le petit moment que nous sommes en cette vie que nous voudrions être heureux ; mais il faut se persuader qu'il n'y a rien de plus impossible, et que si

vous n'eussiez eu les sortes de chagrins que vous avez, vous en auriez eu d'autres, selon l'ordre de la Providence. Elle veut, par exemple, que notre cousin d'Allemagne soit romanesquement transplanté, et en apparence fort heureux. Nous ne voyons point le dessous des cartes ; mais enfin c'est cette Providence qui l'a conduit par des chemins si extraordinaires, et si loin de nous faire deviner la fin du roman, qu'on ne peut en tirer aucune conséquence, ni s'en faire aucun reproche. Il faut donc revenir d'où nous sommes partis, et se résoudre sans murmure à tout ce qu'il plaît à Dieu de faire de nous.

Je ne sais comme je me suis embarrassée dans ces moralités : j'en veux sortir en vous disant que c'est le marquis de Villars, qui est revenu d'Allemagne, qui nous a dit des merveilles de notre cousin.

Je vous dois dire aussi que ma fille a gagné son procès tout d'une voix, avec tous les dépens. Cela est remarquable. Voilà un grand fardeau hors de dessus les épaules de toute cette famille ; c'était un *dragon* qui les persécutait depuis six ans ; mais à celui-là qui est détruit il en succède un autre : c'est la pensée de se séparer ; n'est-ce pas là ce que je disais de la manière de la Providence ? Il faudra donc nous dire adieu, ma fille et moi, l'une pour Provence, l'autre pour Bretagne ; c'est ainsi vraisemblablement que la Providence va disposer

de nous. Elle a fait mourir aussi la nièce de notre Corbinelli d'une étrange manière. Elle avait emprunté avec son oncle le carrosse d'un de ses amis ; un portier qui n'avait jamais mené, prit témérairement de jeunes chevaux ; il monte sur le siège ; il va choquant, rompant, brisant, courant partout : un cheval s'abat, le timon va enfiler un carrosse, d'où trois hommes sortent l'épée à la main ; le peuple s'assemble ; un de ces hommes veut tuer Corbinelli : « Hélas ! Messieurs, leur dit-il, vous n'en serez pas mieux, le cocher n'est point à moi, nous sommes au désespoir contre lui. » Cet homme devient son protecteur, le tire de la populace ; mais il ne tire pas sa pauvre nièce d'une frayeur si excessive, qu'elle revient chez elle le cœur serré, au point que la fièvre lui prend le soir, et quatre jours après elle meurt. Elle a été généralement regrettée. La philosophie de notre ami ne l'a pas empêché d'en pleurer ; mais j'espère qu'enfin elle le consolera. C'est à elle que je le recommande ; car je n'ai pas la vanité de croire que je puisse en cette rencontre quelque chose sur son esprit. Cependant, mon cher cousin, je lui laisse la plume, après vous avoir embrassé de tout mon cœur et mon aimable nièce, à qui je prétends écrire comme à vous dans cette longue et ennuyeuse lettre. Je dis ennuyeuse, parce que comme elle ne m'a point divertie en l'écrivant, je crois qu'elle ne vous divertira point

en la lisant. Je voudrais bien embrasser le joli petit marquis de Coligny.

Ma fille vous fait à tous deux mille sincères amitiés : elle est toujours flattée et reconnaissante de l'estime et de l'amitié que vous avez pour elle. Je comprends bien que si vous étiez jeune, elle aurait la première place dans votre cœur.

Il faut que je revienne encore à vous, pour vous dire la joie que j'ai de l'estime que je vous vois pour le second tome d'Abbadie. Vous savez de quelle manière je vous en ai parlé : c'est le plus divin de tous les livres. Cette estime est générale, et le premier qui m'en a parlé avec transport, c'est notre cher ami. Ce livre est digne de vous et de ma chère nièce. Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de la religion comme cet homme-là.

DE CORBINELLI

Il est certain, Monsieur, personne n'en a jamais parlé comme lui : il semble que le Saint-Esprit lui ait dicté ses pensées et ses preuves, pour donner de la confusion aux faux docteurs. Pour moi, je me nourris de morale, dont je me suis armé contre la mort de ma nièce ; la pitié a toujours été ma passion dominante, et je puis dire la seule. On dit que c'est une épine qu'on m'a ôtée du pied, qui me fait encore

mal. Les obstacles ne me seront plus un obstacle pour aller en Bourgogne vous y voir ; je le desire passionnément, sans oublier que M[me] de Coligny y aura sa part.

A MADAME DE GRIGNAN

A Paris, ce 19 novembre 1688.

Je veux suivre l'histoire sainte et tragique du pauvre Saint-Aubin. Mercredi dernier, aussitôt que je vous eus écrit, on me vint dire qu'il était fort mal, qu'il avait reçu l'extrême-onction ; j'y courus avec M. de Coulanges ; je le trouvai fort mal, mais si plein d'esprit et de raison, et si peu de fièvre extérieure, que je ne pouvais comprendre qu'il allât mourir : il avait même une facilité à cracher qui donnait de l'espérance à ceux qui ne savent pas que c'est une marque de la corruption entière de toute la masse du sang, qui fait une génération perpétuelle, et qui fait enfin mourir. Je trouvai cette amitié, cette douceur, cette reconnaissance en ce pauvre malade, et par-dessus tout ce regard continuel à Dieu, et cette unique et adorable prière à Jésus-Christ, de lui demander miséricorde par son sang précieux, sans autre verbiage. Je trouvai les deux hommes admirables qui ne le quittent plus. On dit le *Miserere ;* ce fut une

attention marquée par ses gestes et par ses yeux ; il avait répondu à l'Extrême-Onction, et en avait demandé la paraphrase à Monsieur de Saint-Jacques ; enfin, à neuf heures du soir, il me chassa, et me dit en propres paroles adieu. Le P. Morel y demeura, et j'ai su qu'à minuit il eut une horrible vapeur à la tête : la machine se démontait ; il vomit ensuite toujours, comme si c'eût été un soulagement : il eut une grande sueur, comme une crise, ensuite un doux sommeil, qui ne fut interrompu que par le P. Morel, qui le tenant embrassé (et lui, répondant toujours avec connaissance et dans l'amour de Dieu), reçut enfin son dernier soupir, et passa le reste de la nuit à le pleurer saintement, et à prier Dieu pour lui : les cris de cette petite femme suffoqués et aplatis par le P. Morel, afin qu'il n'y eût rien que de chrétien dans cette sainte maison. J'y fus le lendemain, qui était hier : il n'était point du tout changé, il ne me fit nulle horreur, ni à tous ceux qui le virent : c'est un prédestiné ; on respecte la grâce de Dieu, dont il a été comblé. On lut son testament : rien de plus sage, rien de mieux écrit. Il fait excuse d'avoir mis son bien à fonds perdu, fondé sur le besoin de la subsistance ; il dit qu'il a succombé à la tentation de donner onze mille francs pour achever de vivre ou de mourir dans la céleste société des carmélites. Il dit qu'il a reçu mille écus

de sa femme, que je lui avais donnés pour les services qu'elle m'avait rendus pendant vingt ans ; il en dit du bien, de ses soins et de son assiduité. Il prie M. de Coulanges d'avoir soin d'elle, et de faire vendre ses meubles pour payer quelques petites dettes. Il me loue fort ; et par mon cœur, dont il dit des merveilles, et par notre ancienne amitié, il me prie d'en avoir soin ; il parle de lui et de sa sépulture avec une humilité véritablement chrétienne, qui plaît et qui touche infiniment. Le matin, nous avons été à son service à Saint-Jacques, sans aucune cérémonie. Il y avait beaucoup de gens touchés de son mérite et de sa vertu : la maréchale Foucault, Mme Fouquet, M. et Mme d'Aguesseau, Mme de la Houssaie, Mme le Bossu, Mlle de Grignan, Bréauté et plusieurs autres. De là nous avons été aux Carmélites, où il est enterré à la première chapelle du côté du chœur, en entrant à main droite. Le clergé l'a reçu du clergé de Saint-Jacques. Cette cérémonie est triste : toutes ces saintes filles sont en haut avec des cierges, qui chantent le *Libera !* et puis enfin on le jette dans cette fosse profonde, où on l'entend descendre, et le voilà pour jamais. Il n'y a plus de temps pour lui, il jouit de l'éternité ; enfin il n'est plus sur terre. De vous dire que tout cela se passe sans larmes, il n'est pas possible ; mais ce sont des larmes douces, dont la source n'est point amère, ce sont des lar-

mes de consolation et d'envie. Nous avons vu la mère du Saint-Sacrement : après avoir été la nièce du bon Saint-Aubin, je suis devenue la mère de Mme de Grignan ; cette dernière qualité nous a tellement porté bonheur, que Coulanges, qui nous écoutait, disait : « Ah ! que voilà qui va bien ! ah ! que la balle est bien en l'air ! » Cette personne est d'une conversation charmante : que n'a-t-elle point dit sur la parfaite estime qu'elle a pour vous, sur votre procès, sur votre capacité, sur votre cœur, sur l'amitié que vous avez pour moi, sur le soin qu'elle croit devoir prendre de ma santé en votre absence, sur votre courage d'avoir quitté votre fils au milieu des périls où il allait s'exposer, sur sa contusion, sur la bonne réputation naissante de cet enfant, sur les remerciements qu'elles ont faits à Dieu de l'avoir conservé ! Elle m'a mêlée encore dans tout cela ; enfin, que vous dirai-je, ma chère enfant ? Je ne finirais point ; il n'y a que les habitants du ciel qui soient au-dessus de ces saintes personnes.

Je trouvai hier au soir Monsieur le chevalier revenu de Versailles en bonne santé ; j'en fus ravie. Quand il est ici, j'en profite par la douceur de sa société ; quand il est là, j'en suis ravie encore, parce qu'il y est parfaitement bon pour toute sa famille. Il m'a dit que la contusion du marquis avait fait une nouvelle de Versailles, et le plus agréablement

du monde. Il a reçu les compliments de Mme de Maintenon, à qui Monseigneur mandait la contusion : toute la cour a pris part à ce bonheur ; j'en ai eu ici tous mes billets remplis ; et ce qui achève tout, c'est que Monsieur le Dauphin est en chemin, et le marquis aussi. Si après cela, ma fille, vous ne dormez, je ne sais pas, en vérité, ce qu'il vous faut. Il ne me dit tout le soir que de bonnes nouvelles ; mais il m'est défendu de vous en rien écrire, sinon que je prends part aux bontés de la Providence, qui vient précisément à votre secours dans le temps que vous étiez sur le point de vous pendre, et que j'y consentais quasi. Adieu, ma très chère. Monsieur le chevalier est là-bas, je suis ici, comme à la campagne ; nous nous reverrons ce soir. Mme de Brancas vient de me quitter ; elle vous fait toutes sortes de compliments. Il y aura bientôt une grande nouvelle d'Angleterre, mais elle n'est pas venue.

A LA MÊME

A Paris, ce mercredi 22 décembre 1688.

Vous êtes si vive au milieu de nos cœurs, ma chère fille, et toutes nos actions, nos pensées roulent si fort sur vous, et comme vous disiez, nous sommes tellement assemblés en votre nom, que nous ne pouvons souffrir de ne plus voir entrer

cette chère Comtesse, que nous aimons si passionnément : je parle en communauté, car votre enfant sent fort bien votre absence et le malheur de ne vous point voir. Je lui dis sans cesse de profiter du solide bonheur d'avoir un oncle comme le chevalier ; nous causons avec lui fort utilement : il y a bien de petites choses qu'il faut encore lui apprendre pour le manège de la société et de la conversation. Quand il retombe quelquefois ou à être distrait, ou à faire des questions mal placées, je me souviens de la fable de *la Chatte* qui devint femme : elle s'échappait quelquefois quand elle voyait passer une souris ; aussi le marquis, qui est un homme, laisse quelquefois voir un moment qu'il est enfant ; car, de bonne foi, ne devrait-il pas entrer présentement à l'académie ? et voyez tout ce qu'il a fait. Il est assurément fort joli et fort changé : je l'embrasse fort souvent, vous êtes mon prétexte ; car je le prends quelquefois en trahison, et je lui explique d'où cela vient. Mme de la Fayette, chez qui son oncle l'a mené, en est fort contente. Je le mènerai chez Mme de Lavardin, qui n'a pas voulu vous faire un compliment par excès d'estime et d'amitié ; celles qui en ont fait vous aiment aussi : tout est bon.

Vous aurez vos ordres, et votre cordon avec la croix, comme les autres ; vous serez tous traités également, soit qu'un chevalier vous donne l'ordre,

soit qu'on vous permette de le porter en attendant la réception ; vous n'avez qu'à vous donner un peu de patience. La lettre du ministre n'est point du tout un congé ; enfin nous serions fâchés de voir M. de Grignan dans les circonstances présentes ; car tout est si brouillé du côté de l'Angleterre, que chacun demeure à son poste. Les contre-temps des lettres vous ont empêchés de prendre d'abord une bonne résolution.

Vos prélats vous ont quittée. J'admire toujours également celui qui fait bâtir, et celui qui n'achève point son bâtiment ; mais ce dernier est plus insupportable, ayant commencé, de ne vouloir pas achever, et de laisser tout ce désordre dans votre château. Cela nous impatiente et donne la goutte : cette goutte n'est point considérable ni fort douloureuse ; mais c'est une lanternerie et une faiblesse qui empêche d'aller à Versailles, comme si elle était plus considérable. Nous vous envoyons des vers de Mme Deshoulières, que vous trouverez bien faits.

Vous ai-je dit que Sanzei a une petite chambre en ce quartier ? Il va quelquefois à Versailles, il mange chez Mme de Coulanges ; car au lieu de votre bonne table, où vous nous avez si bien nourris, nous ne sommes plus que de petites miettes réunies. Il aura une lieutenance de dragons ; il a été à la tranchée comme les autres, il est content. Mais sans

vous flatter, les fées ont soufflé sur toute la campagne du marquis : il a plu à tout le monde, et par sa bonne contenance dans le péril, et par sa conduite gaie et sage ; il n'y a qu'une opinion sur son sujet. Cette contusion était le dernier don de la dernière fée, car elle a tout fini : c'est ce qui s'appelle la plume de l'oiseau, ou le pied du cerf.

M. d'Avaux doit être arrivé. L'abbé de Guénégaud avait pleuré Mme de Mesmes avant qu'il se fût mis à bégayer. Mme de Fontenilles est à Sainte-Avoie, vis-à-vis de chez elle ; elle y est quasi toujours avec ses frères. Mme de Saint-Géran est accouchée d'une petite fille ; cela ne valait pas la peine de s'y mettre. Adieu, mon enfant : je vous embrasse tendrement.

A LA MÊME

A Paris, ce vendredi 24 décembre 1688.

Le marquis a été seul à Versailles, ma chère fille ; il s'y est fort bien comporté ; il a dîné chez M. du Maine, chez M. de Montausier, soupé chez Mme d'Armagnac, fait sa cour à tous les levers, à tous les couchers. Monseigneur lui a fait donner le bougeoir ; enfin le voilà jeté dans le monde, et il y fait fort bien. Il est à la mode, et jamais il n'y eut de si heureux commencements ni une si bonne

réputation ; car je ne finirais point, si je voulais vous nommer tous ceux qui en disent du bien. Je ne me console point que vous n'ayez pas le plaisir de le voir et de l'embrasser, comme je fais tous les jours.

Mais ne semble-t-il pas, à me voir causer tranquillement avec vous, que je n'aie rien à vous mander ? Écoutez, écoutez, voici une petite nouvelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. La reine d'Angleterre et le prince de Galles, sa nourrice et une remueuse uniquement, seront ici incessamment. Le Roi leur a envoyé ses carrosses sur le chemin de Calais, où elle arriva mardi dernier, 21 de ce mois, conduite par M. de Lauzun. Voici le détail que M. Courtin, revenant de Versailles, nous conta hier chez Mme de la Fayette. Vous avez su comme M. de Lauzun se résolut, il y a cinq ou six semaines, d'aller en Angleterre : il ne pouvait faire un meilleur usage de son loisir. Il n'a point abandonné le roi, pendant que tout le monde le trahissait et l'abandonnait. Enfin, dimanche dernier, 19 de ce mois, le roi, ayant pris sa résolution, se coucha avec la reine, chassa tous ceux qui le servent encore ; et une heure après se relève, et dit à un valet de chambre qu'il fît entrer un homme qu'il trouverait à la porte de l'antichambre ; c'était M. de Lauzun. Il lui dit : « Monsieur, je vous confie la reine et mon fils ; il faut tout hasarder

et tâcher de les conduire en France. » M. de Lauzun le remercia, comme vous pouvez penser ; mais il voulut mener avec lui un gentilhomme d'Avignon, nommé Saint-Victor, que l'on connaît, qui a beaucoup de courage et de mérite. Il vint, il prit le petit prince dans son manteau, qu'on disait être à Portsmouth, qui était caché dans le palais. M. de Lauzun donna la main à la reine : vous pouvez jeter un regard sur l'adieu qu'elle fit au roi ; et suivis de ces deux femmes que je vous ai nommées, ils allèrent dans la rue prendre un carrosse de louage. Ils se mirent ensuite dans un petit bateau le long de la rivière, où ils eurent un si gros temps, qu'ils ne savaient où se mettre. Enfin, à l'embouchure de la Tamise, ils se mirent dans un yacht, M. de Lauzun auprès du patron, en cas que ce fût un traître, pour le jeter dans la mer. Mais il ne croyait mener que des gens du commun, comme il en passe souvent ; il ne songea qu'à passer tout simplement au milieu de cinquante bâtiments hollandais, qui ne regardaient pas seulement cette petite barque ; et ainsi protégée du ciel, et à couvert de sa mauvaise mine, elle aborda heureusement à Calais, où M. de Charost la reçut avec tout le respect que vous pouvez penser. Le courrier arriva hier à midi au Roi, qui conta toutes ses particularités ; et en même temps on donna ordre aux carrosses du Roi d'aller au-devant de cette

reine, pour l'amener à Vincennes, que l'on fait meubler. On dit que Sa Majesté ira au-devant. Voilà le premier tome du roman, dont vous aurez incessamment la suite.

On vient de nous assurer que pour achever la beauté de l'aventure, M. de Lauzun, après avoir mis la reine et le prince en sûreté entre les mains de M. de Charost, a voulu retourner en Angleterre avec Saint-Victor, pour courir la triste et cruelle fortune du roi. J'admire l'étoile de M. de Lauzun, qui veut encore rendre son nom éclatant, quand il semble qu'il soit tout à fait enterré. Il avait porté vingt mille pistoles au roi d'Angleterre. En vérité, ma bonne, voilà une jolie action, et d'une grande hardiesse ; et ce qui la rend parfaite, c'est d'être retourné dans un pays où, selon toutes les apparences, il doit périr, soit avec le roi, soit par les Anglais, du coup qu'il leur vient de faire. Je vous laisse rêver sur ce grand événement, et je vous embrasse avec une sorte d'amitié et d'attachement qui n'est pas ordinaire, et que vous méritez.

A LA MÊME

A Paris, ce lundi 3 janvier 1689.

Votre cher enfant est arrivé ce matin ; nous avons été ravis de le voir et M. du Plessis. Nous

étions à table ; ils ont dîné miraculeusement sur notre dîner, qui était déjà un peu endommagé. Mais que n'avez-vous pu entendre tout ce que le marquis nous a dit de la beauté de sa compagnie ! Il s'informa d'abord si la compagnie était arrivée, et ensuite si elle était belle : « Vraiment, Monsieur, lui dit-on, elle est toute des plus belles ; *c'est une vieille compagnie,* qui vaut bien mieux que *les nouvelles.* » Vous pouvez penser ce que c'est qu'une telle louange à quelqu'un qu'on ne savait pas qui en fût le capitaine. Notre enfant fut transporté le lendemain de voir cette belle compagnie à cheval, ces hommes faits exprès, choisis par vous, qui êtes la bonne connaisseuse, ces chevaux jetés dans le même moule. Ce fut une véritable joie pour lui, où Monsieur de Châlons et Mme de Noailles prirent part ; il a été reçu de ces saintes personnes comme le fils de M. de Grignan ; mais quelle folie de vous parler de tout cela ! c'est l'affaire du marquis.

Je voulais vous demander des nouvelles de Mme d'Oppède, et justement vous m'en dites : il me paraît que c'est une bonne compagnie que vous avez de plus, et peut-être l'unique. Pour Monsieur d'Aix, je vous avoue que je ne croirais pas les Provençaux sur son sujet. Je me souviens fort bien qu'ils ne se font valoir et ne subsistent que sur les dits et redits, et les avis qu'ils donnent

toujours pour animer et trouver de l'emploi. Il n'en faut pas tout à fait croire aussi Monsieur d'Aix : cependant le moyen de penser qu'un homme *toute sa vie courtisan*, et qui renie chrême et baptême qu'il ne se soucie point des intrigues des consuls, voulût se déshonorer devant Dieu et devant les hommes par de faux serments ? Mais c'est à vous d'en juger sur les lieux.

La cérémonie de vos *frères* fut donc faite le jour de l'an à Versailles. Coulanges en est revenu, qui vous rend mille grâces de votre jolie réponse : j'ai admiré toutes les pensées qui vous viennent, et comme cela est tourné et juste sur ce qu'on vous écrit. Voilà ce que je ne fais point au tiers et au quart, car je ne relis point leurs lettres, et cela est mal. Il m'a donc conté que l'on commença dès le vendredi, comme je vous l'ai dit : ceux-là étaient profès avec de beaux habits et leurs colliers et de fort bonne mine. Le samedi, c'étaient tous les autres ; deux maréchaux de France étaient demeurés : le maréchal de Bellefonds totalement ridicule, parce que par modestie et par mine indifférente, il avait négligé de mettre des rubans au bas de ses chausses de page, de sorte que c'était une véritable nudité. Toute la troupe était magnifique, M. de la Trousse des mieux : il y eut un embarras dans sa perruque qui lui fit passer ce qui était à côté assez longtemps derrière, de

sorte que sa joue était fort découverte ; il tirait toujours ce qui l'embarrassait, qui ne voulait pas venir : cela fut un petit chagrin. Mais, sur la même ligne, M. de Montchevreuil et M. de Villars s'accrochèrent l'un à l'autre d'une telle furie, les épées, les rubans, les dentelles, tous les clinquants, tout se trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes les petites parties crochues étaient si parfaitement entrelacées, que nulle main d'homme ne put les séparer : plus on y tâchait, plus on brouillait, comme les anneaux des armes de Roger ; enfin toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manège demeurant arrêté, il fallut les arracher de force, et le plus fort l'emporta. Mais ce qui déconcerta entièrement la gravité de la cérémonie, ce fut la négligence du bon d'Hocquincourt, qui était tellement habillé comme les Provençaux et les Bretons, que ses chausses de page étant moins commodes que celles qu'il a d'ordinaire, sa chemise ne voulut jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît ; car sachant son état, il tâchait incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours inutilement ; de sorte que Madame la Dauphine ne put tenir plus longtemps les éclats de rire : ce fut une grande pitié ; la majesté du Roi en pensa être ébranlée, et jamais il ne s'était vu, dans les registres de l'ordre, l'exemple d'une telle aventure. Le Roi dit le soir : « C'est toujours moi qui soutiens ce

pauvre d'Hocquincourt, car c'était la faute de son tailleur ; » mais enfin cela fut fort plaisant. Il est certain, ma chère bonne, que si j'avais eu mon cher gendre dans cette cérémonie, j'y aurais été avec ma chère fille : il y avait bien des places de reste, tout le monde ayant cru qu'on s'y étoufferait, et c'était comme à ce carrousel. Le lendemain, toute la cour brillait de cordons bleus ; toutes les belles tailles et les jeunes gens par-dessus les justaucorps, les autres dessous. Vous aurez à choisir, tout au moins en qualité de belle taille. Vous deviez me mander qui ont été ceux qui ont chargé leur conscience de répondre pour M. de Grignan. On m'a dit qu'on manderait aux absents de prendre le cordon qu'on leur envoie avec la croix : c'est à Monsieur le chevalier à vous le mander. Voilà le chapitre des cordons bleus épuisé. Disons seulement encore un mot d'une certaine pensée que je vous avoue que j'ai trouvée sotte au dernier point. Je ne saurais comprendre que le vieux patron de si bon esprit l'ait approuvée, et je vous avoue que je suis ravie que M. de Grignan soit de notre sentiment. Au nom de Dieu, ne croyez point que je dise jamais un mot là-dessus ; j'aimerais mieux mourir : vous ne connaissez pas encore mes petites perfections sur ce chapitre-là ; j'aurais pourtant de bons témoins ; mais on ne saurait prouver qu'on est discrète, car en le prouvant on ne le serait

plus. Enfin j'ai pensé comme vous, et j'en suis glorieuse.

Je voudrais bien que le pauvre marquis fût content de ce que vous lui donnerez dans votre régiment ; je crois que si c'est la première compagnie, il dira : « Je suis content » du ton de marquis. Il est vrai que j'aime mes petites raies : elles donnent de l'attention ; elles font faire des réflexions, des réponses ; ce sont quelquefois des épigrammes et des satires ; enfin on en fait ce qu'on veut.

Le roi d'Angleterre a été pris, on dit, en faisant le chasseur et voulant se sauver. Il est dans Vittal[1] : je ne sais point écrire ce mot. Il a son capitaine des gardes, ses gardes, des milords à son lever, beaucoup d'honneurs ; mais tout cela est fort bien gardé. Le prince d'Orange à Saint-Jem[2], qui est de l'autre côté du jardin. On tiendra le parlement : Dieu conduise cette barque ! La reine d'Angleterre sera ici mercredi ; elle vient à Saint-Germain, pour être plus près du Roi et de ses bontés.

L'abbé Têtu est toujours très digne de pitié ; fort souvent l'opium ne lui fait rien ; et quand il dort un peu, c'est d'accablement, ou parce qu'on a doublé la dose. Je fais vos compliments partout où vous le souhaitez ; les veuves vous sont acquises, et sur la terre et dans le troisième ciel. Je fus le

[1] Whitehall, palais des rois d'Angleterre, à Londres.

[2] Saint-James, autre palais des rois d'Angleterre.

jour de l'an chez Mme Croiset ; j'y trouvai Rubantel, qui me dit des biens solides de votre enfant, et de sa réputation naissante, et de sa bonne volonté, et de sa hardiesse à Philisbourg. Adieu, ma très chère et très aimable. On assure que M. de Lauzun a été trois quarts d'heure avec le Roi : si cela continue, vous jugez bien qui voudra le ravoir.

A LA MÊME

A Paris, ce lundi 21 février 1689.

Il est vrai, ma chère fille, que nous voilà bien cruellement séparées l'une de l'autre : *aco fa trembla*[1]. Ce serait une belle chose, si j'y avais ajouté le chemin d'ici aux Rochers ou à Rennes ; mais ce ne sera pas sitôt : Mme de Chaulnes veut voir la fin de plusieurs affaires, et je crains seulement qu'elle ne parte trop tard, dans le dessein que j'ai de revenir l'hiver suivant, par plusieurs raisons, dont la première est que je suis très persuadée que M. de Grignan sera obligé de revenir pour sa chevalerie, et que vous ne sauriez prendre un meilleur temps pour vous éloigner de votre château culbuté et inhabitable, et venir faire un peu votre cour avec Monsieur le chevalier de l'ordre, qui ne le sera qu'en ce temps-là.

Je fis la mienne l'autre jour à Saint-Cyr, plus

[1] Cela fait trembler.

agréablement que je n'eusse jamais pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées. Un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle : vous voyez quel honneur. « Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir. » Je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre, par choix, à mon côté droit, et devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully. Nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées, qui n'étaient peut-être pas sous les fontanges de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce ; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *psaumes* ou de *la Sagesse*, et mis dans le

sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée, et le maréchal aussi, qui sortit de sa place, pour aller dire au Roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le Roi vint vers nos places, et après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le Roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup ; mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah ! pour cela, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. Monsieur le Prince, Madame la Princesse me vinrent dire un mot ; Mme de Maintenon, un éclair : elle s'en allait avec le Roi ; je répondis à tout, car j'étais en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux. Je soupai chez Mme de Coulanges, à qui le Roi avait parlé aussi avec un air d'être chez lui qui lui donnait une douceur trop aimable. Je vis le soir Monsieur le

chevalier ; je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachoter sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes ; il en fut content, et voilà qui est fait ; je suis assurée qu'il ne m'a point trouvé, dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoisie : demandez-lui. Monsieur de Meaux me parla fort de vous ; Monsieur le Prince aussi ; je vous plaignis de n'être point là ; mais le moyen, ma chère enfant ? on ne peut pas être partout. Vous étiez à votre opéra de Marseille : comme *Atys est* non seulement *trop heureux*, mais trop charmant, il est impossible que vous vous y soyez ennuyée. Pauline doit avoir été surprise du spectacle : elle n'est pas en droit d'en souhaiter un plus parfait. J'ai une idée si agréable de Marseille, que je suis assurée que vous n'avez pas pu vous y ennuyer, et je parie pour cette dissipation contre celle d'Aix.

Mais ce samedi même, après cette belle *Esther*, le Roi apprit la mort de la jeune reine d'Espagne, en deux jours, par de grands vomissements : cela sent bien le fagot. Le Roi le dit à Monsieur le lendemain, qui était hier. La douleur fut vive : Madame criait les hauts cris ; le Roi en sortit tout en larmes.

On dit de bonnes nouvelles d'Angleterre : non seulement le prince d'Orange n'est pas élu, ni roi ni protecteur, mais on lui fait entendre que lui et ses troupes n'ont qu'à s'en retourner ; cela abrège

bien des soins. Si cette nouvelle continue, notre Bretagne sera moins agitée, et mon fils n'aura point le chagrin de commander la noblesse de la vicomté de Rennes et de la baronnie de Vitré : ils l'ont élu malgré lui pour être à leur tête. Un autre serait charmé de cet honneur ; mais il en est fâché, n'aimant, sous quelque nom que ce puisse être, la guerre par ce côté-là.

Votre enfant est allé à Versailles pour se divertir ces jours gras ; mais il a trouvé la douleur de la reine d'Espagne : il serait revenu, sans que son oncle le va trouver tout à l'heure. Voilà un carnaval bien triste, et un grand deuil. Nous soupâmes hier chez le *Civil*, la duchesse du Lude, Mme de Coulanges, Mme de Saint-Germain, le chevalier de Grignan, Monsieur de Troyes, Corbinelli : nous fûmes assez gaillards ; nous parlâmes de vous avec bien de l'amitié, de l'estime, du regret de votre absence, enfin un souvenir tout vif : vous viendrez le renouveler.

Mme de Durfort se meurt d'un hoquet d'une fièvre maligne ; Mme de la Vieuville aussi du pourpre de la petite vérole. Adieu, ma très chère enfant : de tous ceux qui commandent dans les provinces, croyez que M. de Grignan est le plus agréablement placé.

A LA MÊME

A Paris, ce vendredi 25 mars 1689,
jour de l'Annonciation.

Nous n'avons point reçu vos lettres, et nous ne laissons pas de commencer à vous écrire. Vous avez bien la mine d'avoir donné aujourd'hui un bon exemple ; cette fête est grande, et me paraît le fondement de celle de Pâques, et en un mot la fête du christianisme, et le jour de l'incarnation de Notre-Seigneur ; la sainte Vierge y fait un grand rôle, mais ce n'est pas le premier. Enfin, M. Nicole, M. le Tourneux, tous nos prédicateurs ont dit tout ce qu'ils savent là-dessus.

Votre enfant m'a écrit une lettre toute pleine d'amitié. Il a bien pleuré son bon oncle l'Archevêque. On croit que son successeur sera bientôt ici ; il s'exercera, s'il veut, sur la requête civile : pour nous, nous avons gagné celle du grand conseil à la pointe de l'épée. Je dispute contre Mme de Chaulnes ; je voudrais bien ne partir qu'après Pâques. Ma chère enfant, que je suis fâchée de vous quitter encore ! Je sens cet éloignement :

La raison dit Bretagne, et l'amitié Paris [1].

Il faut quelquefois céder à cette rigoureuse ; vous

[1] Voyez BOILEAU, satire II, vers 20 :
La raison dit Virgile, et la rime Quinault.

le savez mieux faire que personne : il faut vous imiter.

Écoutez un peu ceci, ma bonne. Connaissez-vous M. de Béthune, le berger extravagant de Fontainebleau, autrement *Cassepot ?* Savez-vous comme il est fait ? Grand, maigre, un air de fou, sec, pâle ; enfin comme un vrai *stratagème.* Tel que le voilà, il logeait à l'hôtel de Lyonne, avec le duc, la duchesse d'Estrées, Mme de Vaubrun et Mlle de Vaubrun. Cette dernière alla, il y a deux mois, à Sainte-Marie du faubourg Saint-Germain ; on crut que c'était le bonheur de sa sœur qui faisait cette religieuse, et qu'elle aurait tout le bien. Savez-vous ce que faisait ce *Cassepot* à l'hôtel de Lyonne ? L'amour, ma bonne, l'amour avec Mlle de Vaubrun : tel que je vous le figure, elle l'aimait. Benserade dirait là-dessus, comme de Mme de Ventadour qui aimait son mari : « Tant mieux, si elle aime celui-là, elle en aimera bien un autre. » Cette petite fille de dix-sept ans a donc aimé ce don Quichotte ; et hier il alla, avec cinq ou six gardes de M. de Gêvres, enfoncer la grille du couvent avec une bûche et des coups redoublés : il entra avec un homme à lui dans ce couvent, trouve Mlle de Vaubrun qui l'attendait, la prend, l'emporte, la met dans un carrosse, la mène chez M. de Gêvres, fait un mariage sur la croix de l'épée, couche avec elle ; et le matin, dès la pointe du jour, ils sont

disparus tous deux, et on ne les a pas encore trouvés. En vérité, c'est là qu'on peut dire encore :

> Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble[1].

Le duc d'Estrées crie qu'il a violé les droits de l'hospitalité. Mme de Vaubrun veut lui faire couper la tête, M. de Gêvres dit qu'il ne savait pas que ce fût Mlle de Vaubrun. Tous les Béthunes font quelque semblant de vouloir empêcher qu'on ne fasse le procès à leur sang. Je ne sais point encore ce qu'on en dit à Versailles. Voilà, ma chère bonne, l'évangile du jour ; vous connaissez cela, on ne parlait d'autre chose. Que dites-vous de l'amour ? Je le méprise quand il s'amuse à de si vilaines gens.

A LA MÊME

A Paris, ce lundi 28 mars 1689.

Nous ne partons qu'après Pâques, ma fille, j'en suis fort aise. Mme de Chaulnes a pris congé pourtant ; le Roi lui a dit bien des choses agréables pour M. de Chaulnes. J'attends vos lettres de demain avec une vraie impatience : j'ai envie de voir comme vous aurez reçu la nouvelle de notre petite victoire, que M. de Lamoignon veut qu'on appelle *grande*.

[1] Molière, *l'École des Femmes*, acte V, sc. v.

Il y a quinze jours que nous sommes sur le rivage, et que nous vous voyons agitée des mêmes pensées et des mêmes craintes que nous avons eues. Nous serons ravis de vous voir aborder comme nous, et tous également sauvés de l'orage. Vous avez bien raison de dire que je ne fus pas si aise de gagner mon procès de quarante-cinq mille écus : je ne le sentis pas, en comparaison de celui-ci ; j'étais jeune, je ne sais ce que je pensais en ce temps-là ; toutes mes affaires étaient loin de moi : vous m'êtes bien plus proche, et vos intérêts infiniment plus chers.

M. de Lamoignon a été mêlé de tous les côtés dans l'affaire de M. de Béthune-*Cassepot* et de cette Vaubrun, parent de cette dernière, et de M. de Gêvres, qui a donné du secours à cette horrible action. Il courut à Versailles dire au Roi qu'étant ami de M. de Béthune, il n'avait pu se dispenser de le servir. Le Roi le gronda, lui dit qu'il ne lui avait pas donné le gouvernement de Paris pour en faire un tel usage : il demanda pardon ; le Roi s'est adouci. Pour M. de Béthune, il peut s'en aller où il voudra ; mais si on le prenait et qu'on lui fît son procès, homme vivant ne le pourrait sauver. Toute la famille des Béthunes tâchera de l'empêcher de se représenter. M. de Lamoignon a ramené la fille chez sa mère, qui pensa crever en la revoyant. Elle dit qu'elle n'est point mariée ; elle a pourtant

passé deux nuits avec ce vilain *Cassepot*. On dit qu'elle est mariée il y a quatre mois, qu'elle l'a écrit au Roi. Rien n'est si extravagant que toute cette affaire. Le duc d'Estrées est outré qu'un homme qu'il logeait généreusement, ait ainsi blessé et outragé l'hospitalité. Ils se prirent de paroles, le duc de Charost et lui ; c'était le jour de Notre-Dame. Le duc d'Estrées poussait un peu loin les reproches et les menaces, et ne ménageait point les termes ; le duc de Charost petillait, et lui dit : « Monsieur, si je n'avais point communié aujourd'hui, je vous dirais et cela, et cela, et cela encore ;» et finit : « Car enfin, sans la belle Gabrielle, notre ami, vous seriez assez obscur ; vous avez eu sept tantes qu'on appelait les sept péchés mortels ; ce sont vos plus belles preuves. » Le duc d'Estrées montait aux nues, et rien n'était si plaisant que de dire tout cela, croyant ne rien dire ; et nous disions hier au soir : « Songez que voilà son style le jour de communion : qu'aurait-il fait un autre jour ? »

Nous soupions hier chez l'abbé Pelletier, M. et Mme de Lamoignon, M. et Mme de Coulanges, M. Courtin, l'abbé Bigorre, Mlle Langlois et votre maman. Personne n'avait dîné, nous dévorions tous. C'était le plus beau repas de carême qu'il est possible de voir : les plus beaux poissons les mieux apprêtés, les meilleurs ragoûts, le meilleur

cuisinier ; jamais un souper n'a été si solidement bon. On vous y souhaita bien sincèrement ; mais le vin de Saint-Laurent renouvela si bien votre souvenir, que ce fut un chamaillis de petits verres, qui faisait assez voir que cette liqueur venait de chez vous. Vous n'avez point de bons poissons, ma chère enfant, dans votre mer ; je m'en souviens, je ne reconnaissais pas les soles ni les vives : je ne sais comment vous pouvez faire le carême ; pour moi, je ne m'en sens pas. M. de Lamoignon, avec sa néphrétique, n'a pas pensé à manger gras.

Voici un temps, ma chère enfant, où je n'entends plus rien : quand il me déplaît, comme à présent, et que j'en désire un meilleur, et que je l'espère, je le pousse à l'épaule comme vous ; et puis quand je pense à ce que je pousse, et à ce qu'il m'en coûte quand il passe, et sur quoi cela roule, et où cela me pousse moi-même, je n'en puis plus, et je n'ose plus rien pousser. En effet, laissons tout entre les mains de Dieu : je ne trouve de soutien et d'appui, contre le triste avenir que je regarde, que la volonté de Dieu et sa Providence : on serait trop malheureux de n'avoir point cette consolation : *Si vous connaissiez le don de Dieu ;* je me souviens de la beauté de ce sermon. J'en entendis un beau ce jour-là du P. Soanen : la Samaritaine ne fut point déshonorée ; quelle douleur de la voir défigurée par des prédicateurs

indignes ! cela m'afflige. Tous ceux de cette année sont écoutés, quand le *grand Pan* ne prêche pas : ce *grand Pan*, c'est le grand Bourdaloue, qui faisait languir l'année passée le P. de la Tour, le P. de la Roche même, M. Anselme, qui brille à Saint-Paul. Le P. Gaillard fait des merveilles à Saint-Germain l'Auxerrois. Adieu, ma très chère et très aimable : ne vous amusez point à répondre à toute cette causerie ; songez toujours que je n'ai qu'une lettre à écrire ; s'il en fallait écrire encore une, je m'enfuirais.

AU MARQUIS DE COULANGES

Aux Rochers, le 8 janvier 1690.

Quelle triste date auprès de la vôtre, mon aimable cousin ! elle convient à une solitaire comme moi, et celle de Rome à celui dont l'étoile est errante et libertine, et qui

Promène son oisiveté
Aux deux bouts de la terre[1].

La jolie vie ! et que la fortune vous a traité doucement, comme vous dites, quoiqu'*elle vous ait fait querelle !* Toujours aimé, toujours estimé, toujours portant la joie et le plaisir avec vous, toujours

[1] COULANGES, *Chansons* (édition de 1698, tome I, p. 241).

favori et entêté de quelque ami d'importance, un duc, un prince, un pape (car j'y veux ajouter le saint-père pour la rareté) ; toujours en santé, jamais à charge à personne, point d'affaires, point d'ambition ; mais surtout quel avantage de ne point vieillir ! voilà le comble du bonheur. Vous vous doutez bien à peu près de certaines supputations de temps et d'années ; mais ce n'est que de loin, cela ne s'approche point de vous avec horreur, comme de quelques personnes que je connais ; c'est pour votre voisin que tout cela se fait, et vous n'avez pas même la frayeur qu'on a ordinairement, quand on voit le feu dans son voisinage. Enfin, après y avoir bien pensé, je trouve que vous êtes le plus heureux homme du monde. Ce dernier voyage de Rome est à mon gré la plus agréable aventure qui vous pût arriver : avec un ambassadeur adorable, dans une belle et grande occasion, revoir cette belle maîtresse du monde, qu'on a toujours envie de revoir ! J'aime fort les couplets que vous avez faits pour elle, on ne saurait trop la célébrer ; je suis assurée que ma fille les approuvera ; ils sont bien faits, ils sont jolis, nous les chantons. Je suis ravie de tout ce que vous me mandez de Pauline, que vous avez vue en passant à Grignan ; je n'ai jugé favorablement d'elle que sur vos louanges, et sur la lettre toute naturelle que vous avez écrite à Mme de Chaulnes, et qu'elle

m'a envoyée. Ah ! que j'aimerais à faire un voyage à Rome, comme vous me le proposez ! mais ce serait avec le visage et l'air que j'avais il y a bien des années, et non avec celui que j'ai présentement ; il ne faut point remuer ses vieux os, surtout les femmes, à moins que d'être ambassadrice. Je crois que Mme de Coulanges, quoique jeune encore, est de ce sentiment ; mais dans ma jeunesse j'eusse été transportée d'une pareille aventure ; ce n'est point la même chose pour vous, tout vous sied bien ; jouissez donc de votre privilège, et de la jalousie que vous donnez pour savoir à qui vous aura. Je ne m'amuserai point à raisonner avec vous sur les affaires présentes. Toutes les prospérités de M. le duc de Chaulnes m'ont causé une joie sensible ; vous craignez justement ce qu'appréhendent ses amis, c'est qu'étant seul capable de remplir la place qu'il occupe avec tant de succès et de réputation, on ne l'y laisse trop longtemps. Cet appartement dans votre nouveau palais donne de nouvelles craintes ; mais faisons mieux, n'avançons point nos chagrins : espérons plutôt que tout se tournera selon nos désirs, et que nous nous retrouverons tous à Paris. J'ai été transportée de votre souvenir, de votre lettre, de vos chansons ; écrivez-moi par les voies douces et commodes ; je prends la liberté d'envoyer celle-ci par Madame l'ambassadrice ; et je fais bien plus,

mon cher cousin, car sous votre protection, je prends la liberté aussi d'embrasser avec une véritable tendresse, sans préjudice du respect, mon cher gouverneur de Bretagne et Monsieur l'ambassadeur : toutes ses grandes qualités ne me font point de peur ; je suis assurée qu'il m'aime toujours ; Dieu le conserve et le ramène ! voilà mes souhaits pour la nouvelle année. Adieu, mon très cher, je vous embrasse, aimez-moi toujours, je le veux, c'est ma folie, et de vous aimer plus que vous ne m'aimez ; mais vous êtes trop aimable, il ne faut pas compter juste avec vous.

A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, dimanche 8 janvier 1690.

C'est entre vos mains, ma chère enfant, que mes lettres deviennent de l'or : quand elles sortent des miennes, je les trouve si grosses et si pleines de paroles, que je dis : « Ma fille n'aura pas le temps de lire tout cela ; » mais vous ne me rassurez que trop, et je ne crois pas que je doive croire en conscience tout ce que vous m'en dites. Enfin prenez-y garde : de telles louanges et de telles approbations sont dangereuses ; je vous assure au moins que je les aime mieux que celles de tout le reste du monde.

Mais raccommodons-nous, il me semble que nous sommes un peu brouillées : j'ai dit que vous aviez lu superficiellement les *petites Lettres ;* je m'en repens ; elles sont belles, et trop dignes de vous, pour avoir douté que vous ne les eussiez toutes lues avec application. Vous m'offensez aussi en croyant que je n'ai pas lu *les Imaginaires ;* c'est moi qui vous les prêtai ; ah ! qu'elles sont jolies et justes ! je les ai lues et relues, ma chère enfant. Sur ces offenses mutuelles, nous pouvons nous embrasser : je ne vois rien qui nous empêche de nous aimer ; n'est-ce pas l'avis de Monsieur le chevalier, puisqu'il est notre confident ? Je suis en vérité ravie de sa meilleure santé ; ce sentiment est bien plus fort que mes paroles. Mais revenons à la lecture : nous en faisons ici un grand usage ; mon fils a une qualité très commode, c'est qu'il est fort aise de relire deux fois, trois fois, ce qu'il a trouvé beau : il le goûte, il y entre davantage, il le sait par cœur, cela s'incorpore ; il croit avoir fait ce qu'il lit ainsi pour la troisième fois. Il lit l'Abbadie avec transport, et admirant son esprit d'avoir fait une si belle chose. Dès que nous voyons un raisonnement bien conduit, bien conclu, bien juste, nous croyons vous le dérober de le lire sans vous : « Ah ! que cet endroit charmerait ma sœur, charmerait ma fille ! » Ainsi nous mêlons votre sentiment à tout ce qu'il y a de meilleur, et il en

augmente le prix. Je vous plains de ne point aimer les histoires ; Monsieur le chevalier les aime, et c'est un grand asile contre l'ennui ; il y en a de si belles, on est si aise de se transporter un peu en d'autres siècles ! cette diversité donne des connaissances et des lumières : c'est ce retranchement de livres qui vous jette dans les *Oraisons* du P. Cotton, et dans la disette de ne savoir plus que lire. Jè voudrais que vous n'eussiez pas donné le dégoût de l'histoire à votre fils ; c'est une chose très nécessaire à un petit homme de sa profession. Il m'a écrit de *Keiserslоutre :* mon Dieu, quel nom ! Il ne me paraît pas encore assuré de venir à Paris, il me dit mille amitiés fort jolies, fort bien tournées, il me remercie des nouvelles que je lui mandais, il me conte tous les petits malheurs de son équipage. J'aime passionnément ce petit colonel.

Notre abbé Bigorre me prie fort de ne croire que lui sur les nouvelles de Rome. C'est un déchaînement de dire que le saint-père est *espagnol,* et que l'ambassadeur est la dupe ; nous le verrons, cela ne se peut cacher : *cette aigle éployée* nous fera voir de quel côté elle prend son vol. Pour moi, je prendrais patience, si votre Avignon vous revenait : quelle joie de marier Pauline avec ce beau nom ! Cependant il faut que le bien particulier cède au bien public.

J'ai envie de vous demander comme se porte

la Trousse ; vous savez que Beaulieu n'a pu m'en instruire. En récompense, je vous dirai que Corbinelli est plus mystique que jamais, il est au delà de sainte Thérèse ; il a découvert que ma grand'-mère était toute distillée, dans la cime de son âme, dans l'oraison : il m'a fait acheter un livre de Malaval, où mon fils ni moi n'entendons pas un mot. Enfin il est toujours tel que vous le connaissez : il ne m'écrit point, ce goût nous est passé ; je sais de ses nouvelles, et comme j'ai assez d'écritures, nous sommes convenus de ce silence, sans préjudice de notre amitié prescrite ; vous savez qu'on ne s'en peut dédire.

Pour les santés délicates, elles méritent qu'on y prenne confiance ; je vous avoue sincèrement qu'après les états où j'ai vu Mlle de Méri, je la crois immortelle ; et qu'ayant confiance à la sagesse et à l'application de Mme de la Fayette pour la conversation de sa personne, il me semble qu'elle sortira toujours de tous ses maux : Dieu le veuille ! c'est une aimable amie, et bien digne d'être aimée et estimée. Parlons de ma santé : c'est celle-là qui vous fait trembler ; Dieu me la donne jusqu'à présent d'une perfection qui me surprend moi-même, et qui me ferait peur, si je m'observais autant que vous m'observez. J'étais avant-hier dans ces belles allées ; il y faisait beau comme au mois de septembre ; je ne perds pas ces beaux jours.

Quand le temps commence à changer, je demeure dans ma chambre : voilà sur quoi je ne suis plus la même ; car autrefois c'était un sot vœu de sortir tous les jours. Je crains le départ de Monsieur le chevalier et de M. de la Garde. Expliquez-moi un peu plus comme on a retranché à ce dernier sa pension ; cesse-t-on de payer sans dire pourquoi ? un pauvre homme, accoutumé à cette douceur, demeure-t-il à sec sans qu'on lui dise un mot ? Je suis incommode ; mais il y a des choses sur quoi il faut un peu d'explication. Notre bon Berbisy m'écrit des merveilles de vous et de vos grandeurs : un président et deux conseilleurs du parlement de Dijon ont été en Provence, ils ont été affligés de ne vous point voir ; mais ils ont rapporté toutes vos louanges à notre bon président, qui vous est entièrement dévoué. Ma belle-fille est à Rennes pour quelques jours à la prise d'habit d'une parente ; elle en est assez fâchée. Elle a porté sa toilette, pour faire comme les autres. Votre frère me prie de vous faire mille amitiés. Je viens d'écrire à Coulanges ; il est entêté du prince de Turenne ; Monsieur le chevalier, ne vous fâchez point : c'est pour dégrader ce nom, que je ne dis pas M. de Turenne tout court. J'embrasse chèrement ma très aimable Comtesse.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, ce dimanche 15 janvier 1690.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Vous avez raison, je ne puis m'accoutumer à la date de cette année ; cependant la voilà déjà bien commencée ; et vous verrez que de quelque manière que nous la passions, elle sera, comme vous dites, bientôt passée, et nous trouverons bientôt le fond de notre sac de mille francs.

Vraiment, vous me gâtez bien, et mes amies de Paris aussi : à peine le soleil remonte du saut d'une puce, que vous me demandez de votre côté quand vous m'attendrez à Grignan ; et elles me prient de leur fixer dès à cette heure le temps de mon départ, afin d'avancer leur joie. Je suis trop flattée de ces empressements, et surtout des vôtres, qui ne souffrent point de comparaison. Je vous dirai donc, ma chère Comtesse, avec sincérité, que d'ici au mois de septembre, je ne puis recevoir aucune pensée de sortir de ce pays ; c'est le temps que j'envoie mes petites voitures à Paris, dont il n'y a eu encore qu'une très petite partie. C'est le temps que l'abbé Charrier traite de mes lods et ventes, qui

est une affaire de dix mille francs : nous en parlerons une autre fois ; mais contentons-nous de chasser toute espérance de faire un pas avant le temps que je vous ai dit. Du reste, ma chère enfant, je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perspective ; vous le savez bien, et que vous êtes d'une manière dans mon cœur, que je craindrais fort que M. Nicole ne trouvât beaucoup à y circoncire ; mais enfin telle est ma disposition. Vous me dites la plus tendre chose du monde, en souhaitant de ne point voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez. Nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits ; car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place, et que Dieu sans doute voudra bien exaucer, c'est de suivre l'ordre tout naturel de la sainte Providence : c'est ce qui me console de tout le chemin laborieux de la vieillesse ; et ce sentiment est raisonnable, et le vôtre trop extraordinaire et trop aimable.

Je vous plaindrai quand vous n'aurez plus M. de la Garde et Monsieur le chevalier : c'est une très parfaitement bonne compagnie ; mais ils ont leurs raisons, et celle de faire ressusciter une pension à un homme qui n'est point mort, me paraît tout à fait importante. Vous aurez votre enfant, qui tiendra joliment sa place à Grignan ; il doit y être le bien reçu par bien des raisons, et vous

l'embrasserez aussi de bon cœur. Il m'écrit encore une jolie lettre pour me souhaiter une heureuse année, et me conjure de l'aimer toujours. Il me paraît désolé à Keisersloutre ; il dit que rien ne l'empêche de venir à Paris, mais qu'il attend les ordres de Provence ; que c'est ce ressort qui le fait agir. Je trouve que vous le faites bien languir : sa lettre est du 2 ; je le croyais à Paris ; faites-l'y donc venir, et qu'après une petite apparition, il coure vous embrasser. Ce petit homme me paraît en état que si vous trouviez un bon parti, Sa Majesté lui accorderait aisément la survivance de votre très belle charge. Vous trouvez que son caractère et celui de Pauline ne se ressemblent nullement ; il faut pourtant que certaines qualités du cœur soient chez l'un et chez l'autre ; pour l'humeur, c'est une autre affaire. Je suis ravie que ses sentiments soient à votre fantaisie : je lui souhaiterais un peu plus de penchant pour les sciences, pour la lecture ; cela peut venir. Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire ; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrasin, tout cela est bientôt épuisé : a-t-elle tâté de Lucien ? est-elle à portée des *petites Lettres ?* après il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Pour les beaux livres de dévotion, si elle ne les aime pas,

tant pis pour elle ; car nous ne savons que trop que même sans dévotion, on les trouve charmants. A l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mît son petit nez, ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte ; il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires par les exemples ; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre temps pour causer avec elle, c'est assurément ce qui serait le plus utile : je ne sais si tout ce que je dis vaut la peine que vous le lisiez ; je suis bien loin d'abonder dans mon sens.

Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guère : oui, justement, ma chère enfant, voilà ce que je suis toujours, et pas davantage, à mon grand regret. Oh ! tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma religion, et de quoi il est question ; je ne prendrai point le faux pour le vrai ; je sais ce qui est bon et ce qui n'en a que l'apparence ; j'espère ne m'y point méprendre, et que Dieu m'ayant déjà donné de bons sentiments, il m'en donnera encore : les grâces passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront, en sorte que je vis dans la confiance, mêlée pourtant de beaucoup de crainte.

Mais je vous gronde, ma chère Comtesse, de trouver notre Corbinelli le *mystique du diable ;* votre frère en pâme de rire ; je le gronde comme vous. Comment, *mystique du diable ?* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire ; qui ne cesse d'avoir commerce avec les ennemis du diable, qui sont les saints et les saintes de l'Église ! un homme qui ne compte pour rien son chien de corps ; qui souffre la pauvreté *chrétiennement* (vous direz *philosophiquement*) ; qui ne cesse de célébrer les perfections et l'existence de Dieu ; qui ne juge jamais son prochain, qui l'excuse toujours ; qui passe sa vie dans la charité et le service du prochain ; qui ne cherche point les délices ni les plaisirs ; qui est entièrement soumis à la volonté de Dieu ! Et vous appelez cela le *mystique du diable !* Vous ne sauriez nier que ce ne soit là le portrait de notre pauvre ami : cependant il y a dans ce mot un air de plaisanterie, qui fait rire d'abord, et qui pourrait surprendre les simples. Mais je résiste, comme vous voyez, et je soutiens le fidèle admirateur de sainte Thérèse, de ma grand'mère, et du bienheureux Jean de la Croix.

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet ; il me rendait compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étaient les maîtres du logis, Monsieur de Troyes, Monsieur de Toulon, le

P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes ; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon du Bourdaloue qui faisait l'entendu, et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit ? Il ne voulut pas le nommer, Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jesuite reprend, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez : eh bien ! c'est Pascal, morbleu ! — Pascal, dit le Père tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, dit Despréaux, le faux ! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi ? mon Père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres, qu'un chrétien n'est pas

obligé d'aimer Dieu ? Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le Père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation ; mais moi, qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous la trouverez assez bonne.

Ma fille, je vous gronde d'être un seul moment en peine de moi quand vous ne recevez pas mes lettres : vous oubliez les manières de la poste ; il faut s'y accoutumer ; et quand je serais malade, ce que je ne suis point du tout, je ne vous en écrirais pas moins quelques lignes, ou mon fils ou quelqu'un : enfin vous auriez de mes nouvelles, mais nous n'en sommes pas là.

On me mande que plusieurs duchesses et grandes dames ont été enragées, étant à Versailles, de n'être pas du souper des Rois : voilà ce qui s'appelle des afflictions. Vous savez mieux que moi les autres

nouvelles. J'ai envoyé le billet du Bigorre à Guébriac, qui vous rend mille grâces : il est fort satisfait de votre *Cour d'amour*. Je trouve Pauline bien suffisante de savoir les échecs ; si elle savait combien ce jeu est au-dessus de ma portée, je craindrais son mépris. Ah ! oui, je m'en souviens, je n'oublierai jamais ce voyage ; hélas ! est-il possible qu'il y ait vingt et un ans ? Je ne le comprends pas, il me semble que ce fut l'année passée ; mais je juge par le peu que m'a duré ce temps, ce que me paraîtront les années qui viendront encore.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ

Je suis fort de votre avis, ma belle petite sœur, sur le *mystique du diable ;* j'ai été frappé de cette façon de parler, je tournais tout autour de cette pensée, et tout ce que je disais ne me contentait point. Je vous remercie de m'avoir appris à expliquer, en si peu de mots et si juste, ce que j'avais depuis longtemps dans l'esprit. Mais ce que j'admire le plus dans ce *mystique,* c'est que sa tranquillité dans cet état est un effet de sa dévotion : il ferait scrupule d'en sortir, parce qu'il est dans l'ordre de la Providence, et qu'il y aurait de l'impiété à un simple mortel de prétendre aller contre ce qu'elle a résolu. Sur cela, ne croyez point

qu'il aille jamais à la messe, la délicatesse de sa conscience en serait blessée. Puisque vous avez enfin permis à Pauline de lire les *Métamorphoses*, je vous conseille de n'être plus en peine au sujet des mauvais livres qu'on pourrait lui fournir. Toutes les jolies histoires ne sont-elles point de son goût? il y a mille petits ouvrages qui divertissent et qui ornent parfaitement l'esprit. Ne lirait-elle pas avec plaisir de certains endroits de l'histoire romaine? a-t-elle lu l'*Histoire du Triumvirat?* les Constantins et les Théodoses sont-ils épuisés? Ah! que je plaindrai son esprit vif et agissant, si vous ne lui donnez de quoi s'exercer! Comme elle a, ainsi que son oncle, la grossièreté de ne pouvoir mordre aux subtilités de la métaphysique, je l'en plains; mais ne vous attendez pas que je l'en blâme, ni que je l'en méprise : j'ai des raisons pour ne le pas faire. Adieu, ma très aimable petite sœur.

DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ

A Paris, le 25 mars 1695.

Mes secrétaires me manquent au besoin; mais quand c'est à vous que j'écris, ma chère amie, mes deux doigts sont toujours disposés à écrire,

Ils ne vont plus que pour Clymène.

Que dites-vous de ne plus savoir M. le duc de Chaulnes gouverneur de Bretagne ? On ne parle que de ce grand événement ; les gens modérés croient que ce duc et cette duchesse se doivent trouver heureux de ce changement ; les autres les croient désespérés ; pour moi, je dis tout ce que l'on veut, et suis très persuadée qu'il ne faut point juger de la manière de penser de nos amis par la nôtre ; c'est cependant un tort que le monde a toujours, et qu'il ne peut pas ne point avoir : il a plus tôt fait de juger par ses dispositions que d'examiner celles des autres. M. de Chaulnes fait bonne mine ; la duchesse se cache si bien, que je ne l'ai point vue ; il est vrai qu'il est assez aisé de m'échapper, car je fais naturellement peu de diligence, et j'en fais moins que jamais, dans l'espérance d'avancer toujours dans cette parfaite indifférence, dont vous ne vous apercevrez jamais, ma très aimable. Au reste, ma santé n'est point du tout bonne ; il est plus question que jamais de me faire aller à Bourbon : il arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; quand je songe que dix ou douze ans de plus ou de moins font la différence de cette affaire-là, je ne trouve pas que cela vaille la peine de la traiter si solidement ; peut-être penserai-je tout d'une autre façon quand je me trouverai plus

proche de la mort ; il faut trancher le mot, ne fût-ce que pour s'y accoutumer.

J'attends de vous un compliment, qui sera bien sincère, sur l'aventure du feu ; cela a paru une occasion digne de m'attirer le monde entier ; mais le monde est bien inutile, je l'ai évité avec assez de soin. Au reste, Mme de Villars m'a fait promettre que je vous dirais des choses infinies de sa part, et surtout que j'apprendrais qu'elle ne pardonnera point à M. de Villars de n'avoir point parlé d'elle à Mme de Grignan ; cela pourrait bien aller à une séparation, si Madame votre fille ne s'y oppose.

Comme j'achève ma lettre, voilà un secrétaire qui m'arrive ; il vous apprendra que je viens de voir M. de Chaulnes, qui m'a conté tout ce qui s'était passé entre le Roi et lui ; mais comme en même temps il m'a dit qu'il vous allait écrire, je ne m'embarquerai point dans un récit que vous saurez encore mieux par lui-même. Il me paraît tout plein de raison ; Madame sa femme m'a envoyé prier qu'elle pût aujourd'hui passer la journée avec moi ; je la plains, puisqu'elle est fâchée : pour moi, qui ne connais point le goût de la représentation, ou pour mieux dire qui ne connais que celui du repos quand on n'est plus jeune, je ne me trouverais pas à plaindre à la place de Mme de Chaulnes. M. de Mesmes épouse

Mlle de Brou, à qui on donne trois cent cinquante mille francs en argent, et cinquante mille francs en habits et en pierreries ; on dit aussi que M. de Poissy épouse Mlle de Bosmelet, qui aura un jour soixante mille livres de rente ; *et de ma pauvre nièce, pas un mot.* M. de Coulanges arriva hier de Saint-Martin, et il est allé aujourd'hui je ne sais où. Le maréchal de Choiseul part dimanche ; il a le commandement de la Bretagne joint aux autres ; comme il a le commandement beau, je suis assez aise qu'il commande loin d'ici ; ce n'est pas que je ne sois une ingrate cette année, car je ne l'ai presque pas vu. Adieu, ma vraie amie : ne me laissez pas oublier à Grignan, et surtout de l'adorable Pauline.

FIN

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE





ŒUVRES COMPLÈTES DE
VICTOR HUGO

1–4. Les Misérables. Tomes I–IV.
5. Les Contemplations.
6. Napoléon-le-Petit.
7. Ruy Blas, Les Burgraves.
8. Han d'Islande.
9, 10. Le Rhin. Tomes I, II.
11–13. La Légende des Siècles. Tomes I–III.
14. Marie Tudor, La Esmeralda, Angelo.
15. Les Feuilles d'Automne, Les Chants du Crépuscule.
16, 17. Notre-Dame de Paris. Tomes I, II.
18. Dieu, La Fin de Satan.
19. Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia.
20. Histoire d'un Crime.
21. L'Art d'être Grand-Père.
22. Bug-Jargal, Le Dernier Jour d'un Condamné, Claude Gueux.
23. Les Châtiments.
24. France et Belgique, Alpes et Pyrénées.
25, 26. L'Homme qui Rit. Tomes I, II.
27. Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres.
28. Théâtre en Liberté, Amy Robsart.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO.

29. Actes et Paroles, I. Avant l'Exil.
30. Les Quatre Vents de l'Esprit.
31. Actes et Paroles, II. Pendant l'Exil.
32. Lettres à la Fiancée.
33, 34. Actes et Paroles, III. Depuis l'Exil.
35. Les Chansons des Rues et des Bois.
36. Cromwell.
37. Le Pape, La Pitié suprême, Religions et Religion, L'Âne.
38. Quatrevingt-Treize.
39, 40. Toute la Lyre. Tomes I, II.
41. Torquemada, Les Jumeaux.
42. William Shakespeare.
43. Odes et Ballades, Les Orientales.
44. Littérature et Philosophie mêlées, Paris.
45, 46. Les Travailleurs de la Mer. Tomes I, II.
47. L'Année terrible, Les Années funestes.
48. Choses vues (les deux séries).
49. Hernani, Marion de Lorme.
50, 51. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Tomes I, II.



ÉDITION
LUTETIA

NELSON

Sévigné, Marie (de Rabutin-Chantal) marquise de
Lettres choisies

